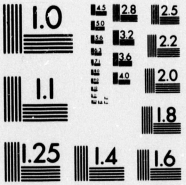
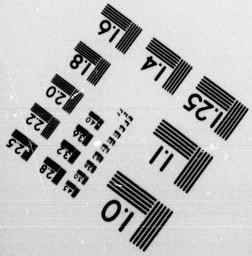
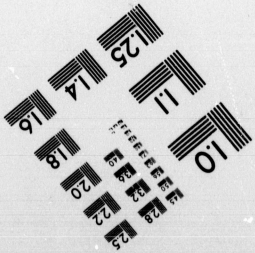


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Cana





CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couvertures de couleur
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/ Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)
- ☐ Additional comments/ Commentaires supplémentaires
- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Coloured plates/ Planches en couleur
- ☐ Show through/ Transparence
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Plates missing/ Des planches manquent
- ☐ Additional comments/ Commentaires supplémentaires
- ☐ Pagination incorrect/ Erreurs de pagination
- ☐ Pages missing/ Des pages manquent
- ☐ Maps missing/ Des cartes géographiques manquent

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

National Library of Canada

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

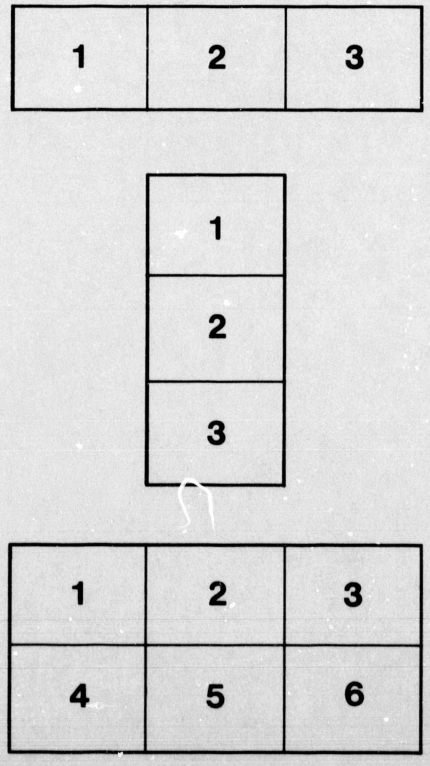
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque nationale du Canada

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :



Hommage des auteurs à
la Bibliothèque du Parlement
à Ottawa.
Mathilde de Cannart d'Hamale
Art. de Cannart d'Hamale
1897.
1382.

UN

VOYAGE DE NOCES

A CHICAGO

Les cent premiers exemplaires de cette édition seront vendus au profit de la caisse des invalides du travail.

Bruxelles. — Impr. J. Janssens, 25, rue des Armuriers.

UN

VOYAGE DE NOCES

A CHICAGO

PAR

Mme Arthur de CANNART d'HAMALE née le GRELLE

Behind Antwerp the lovely,
Before the waves only. —
Up lips a pray
What shall we say?
We cry : forward! sail on! sail on!
To Chicago, to Washington!

BRUXELLES
J. LEBÈGUE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

4

UN VOYAGE DE NOCES
A CHICAGO

CHAPITRE PREMIER

D'Anvers à New-York

Ce fut le 15 juillet 1893, à une heure de l'après-midi, que nous nous embarquâmes à Anvers pour New-York sur le *Friesland*, magnifique steamer de la compagnie *Red Star Line* battant pavillon belge.

Comment décrire l'impression que j'éprouvai quand je mis le pied sur ce gigantesque bâtiment qui devait nous conduire au nouveau monde à travers les périls et les dangers d'une longue navigation ? Les terribles péripéties d'un naufrage se présentent naturellement à l'esprit et l'émotion se comprend au moment d'entreprendre cette traversée qui fait reculer tant de gens.

Heureux du beau voyage et de la nouvelle vie que nous commençions, nous ne ressentions pas même cette vague inquiétude bien pardonnable à ceux qui affrontent pour la première fois, les flots et les tempêtes du vaste Océan.

Les passagers, après avoir pris possession de leur cabine, s'empressent de revenir sur le pont afin de suivre les mouvements du départ ou de s'entretenir jusqu'au dernier moment avec les parents, les connaissances, les amis accourus pour faire leurs adieux. Des

fleurs sont offertes à ceux qui partent ; tant qu'elles resteront fraîches, elles orneront les tables pendant les repas et rappelleront le doux souvenir des chers aimés laissés sur un rivage de plus en plus lointain. Quant à nous, faisant une excursion de plaisir, nous n'avions pas la douleur et les regrets de ceux qui quittent père et mère, les compagnons de leur enfance pour s'établir sur le nouveau continent ou y retrouver leur domicile, les uns avec le pressentiment, les autres avec la quasi certitude de ne plus jamais revoir la vieille Europe, le lieu de leur naissance, les personnes et les choses qui leur sont chères. Peut-être pour plusieurs, était-ce un dernier baiser qu'ils échangeaient avec leurs proches, leurs amis !

Mon cousin germain, le sénateur comte Ferdinand Le Grelle et son aimable femme avaient eu la gracieuseté de monter sur le *Friesland* pour nous souhaiter bon voyage. Ils nous virent tout entier à notre joie d'entreprendre dans les conditions les plus favorables cette tournée, objet de nos plus ardents désirs. Notre félicité était grande de penser que nous serions encore plus complètement l'un à l'autre en isolant notre bonheur dans un monde éloigné.

Enfin le départ approche, la grosse voix de la sirène se fait entendre, les parents et amis dans une dernière étreinte s'embrassent avec effusion, les passerelles sont retirées, l'ancre est levée et le *Friesland*, libre de tous liens, prend son majestueux essor, tandis qu'en signe d'adieux, les mouchoirs s'agitent des deux côtés. Quelques-uns sanglotent sans avoir le courage de jeter encore un regard sur les êtres chéris que sans doute ils ne reverront plus jamais !

Il y a dans les adieux qui précèdent le départ d'un navire au long cours, quelque chose de solennel et d'émouvant qui empoigne le cœur et l'attendrit.

Mais déjà le *Friesland* file avec une rapidité prodigieuse et en quelques instants on ne distingue plus personne sur le débarcadère. Quand les visages amis ont disparu à nos yeux, nous commençons à observer avec intérêt nos compagnons de route. N'aurons-nous pas avec eux, pendant tout un temps, une vie commune, partageant repas, plaisirs et promenades? Nous les rencontrons, parcourant comme nous, le vaisseau dans tous les sens, examinant curieusement la demeure voguante, immense caravansérail où tous les peuples sont représentés, « grosse commune flottante d'une » population assez importante pour obtenir un collège » électoral. Et pourquoi pas? Le hasard d'une élection » décide bien qui tiendra le gouvernail de l'État. Ne » faut-il pas plus d'expérience et de préparation spéciale » pour s'occuper de politique, cet art difficile de » rendre heureux la grande majorité de ses concitoyens, » (je ne dis pas tous car les méchants ne le seront » jamais) que pour gouverner et diriger un navire (1)!

Chaque grande ligne transatlantique a ses couleurs, qui servent à la reconnaître peintes sur les cheminées de ses paquebots et le plus souvent son drapeau particulier qui flotte à côté du pavillon national. La nuit la couleur et la place des fanaux font distinguer à quelle compagnie le steamer appartient.

La seule ligne transatlantique belge est le *Red Star*

(1) A chacun le sien. « *Cuique suum* ». Toutes les phrases entre guillemets sont de mon mari.

Line fondé en 1871, son drapeau est blanc avec une étoile rouge (*red star*); le service entre Anvers et New-York est hebdomadaire(1).

Le *Friesland* sur lequel nous fîmes la traversée à l'aller et au retour, est le plus grand bâtiment de cette compagnie. Ce géant a été lancé en 1889 et jauge plus de 7,000 tonnes. Sa longueur est de 137 mètres sur 15 1/2 de largeur, soit une superficie de plus de 21 ares qui se répète trois fois car le steamer a trois étages superposés, c'est-à-dire trois ponts (*decks ou tillacs en terme de marine*).

Le pont le plus élevé, *promenade deck*, sert de promenoir, comme son nom l'indique. Il a une longueur de 80 mètres et au centre se trouvent le salon et le fumoir ornés de riches panneaux. Sur le pont du milieu appelé *saloon deck*, il y a la salle à manger (*dining saloon*), la salle de bains, etc., et dix-sept cabines en acajou, les plus belles du navire. Leur prix varie de 1200 à 925 francs par personne, nourriture comprise.

Les autres cabines de première classe sont sur le pont le moins élevé, appelé *upper deck* et auquel le nom de *under deck* me semble mieux convenir.

» Les extérieures, c'est-à-dire celles avec fenêtre sur la mer ou sabord, se paient 525 francs; les intérieures 425 (2).

» Toutes ces cabines fort bien aménagées, ont

(1) Depuis, une compagnie belge, *Columba*, a établi une ligne directe, appelée à un grand avenir, entre Anvers et le Canada.

(2) Tous les passagers de 1re classe sont traités sur un pied d'égalité parfaite. C'est la position et la grandeur de la cabine qui font varier le prix de 1200 à 425 frs.

lumière et sonnerie électriques. Quelques-unes nommées cabines de famille ont un lit assez large pour deux personnes et deux de ces dernières peuvent se transformer en élégant salon.

» La salle à manger richement décorée, est surmontée d'un dôme avec beaux vitraux. Elle peut contenir une centaine de convives. Grâce à son heureuse situation au milieu du navire, la vue plonge directement sur la mer, ce qui permet de suivre les ondulations chatoyantes de la plaine liquide tout en savourant quelques mets exquis. Il y a trois repas : le déjeuner à 8 heures, le lunch à midi et le dîner à 6 heures. Un beau menu avec vignettes est placé devant chaque convive et le renseigne prudemment sur le grand nombre de plats offerts à son choix, car il faudrait avoir un estomac de Gargantua pour pouvoir seulement toucher à tous les mets que l'on a la faculté de demander.

» Au premier déjeuner, très substantiel, comme c'est la coutume au nouveau monde, on sert déjà bouillon, viandes, poissons, légumes, etc., etc., entremêlés de quelques préparations culinaires en honneur chez les Yankees, tels que *Oat-Meal* (espèce de panade), tomates crues, *corn green* (épi de maïs cuit au naturel) ; c'est une transition entre la cuisine belge et la cuisine américaine qui prépare insensiblement à la différence de nourriture et de goûts qui existe entre les habitants des deux hémisphères. Le vin, les bières, les spiritueux, se paient à part et sont à un prix très abordable. On a un bon vin de table pour 2 fr. 50 la bouteille (2 marcs, 2 shellings, 1/2 dollar). Toutes ces monnaies ont cours sur le » steamer.

» Les aménagements de la seconde classe ne le cèdent pas beaucoup à ceux de la première, ils ne diffèrent que par un peu plus de simplicité dans les décors. Le promenoir moins étendu se trouve à la poupe du navire. On distribue une liste imprimée de tous les passagers de 1re et de 2e classe.

» Quant à la partie réservée aux voyageurs de 3me classe, je dois dire qu'elle laisse beaucoup à désirer. Leurs couchettes n'ont pas de draps de lit. Trop nombreux, surtout au départ de l'Europe, pour la place qu'ils occupent, ils étouffent dans un intérieur dont l'air est vicié malgré les ventilateurs qui le renouvellent. A l'extérieur, on les voit pressés les uns contre les autres, quelquefois quatre ou cinq sous une même couverture de nuit ; ils n'ont même pas de sièges pour se reposer, ni de tentes pour s'abriter contre les rayons du soleil. (Des bancs placés le long du bord, gêneraient les manœuvres, d'après ce qu'on nous a dit.)

» Ce n'est pas un des spectacles les moins curieux que d'apercevoir d'en haut ces passagers des troisièmes faisant leur petit ménage, dévorant les provisions qu'ils ont emportées avec eux ou qu'ils se sont procurées au buffet et d'étudier les mœurs de cette foule d'émigrants de toutes nationalités qui se trouvent ordinairement sur les transatlantiques. Accoudés sur la balustrade d'une passerelle, nous suivions avec intérêt leurs jeux et leurs mouvements. Un croate, taillé en Hercule, au langage vif, à la démarche animée, à l'humeur gaie attirait surtout notre attention. Nous eûmes souvent avec lui un bout de conversation en allemand, pendant les promenades que nous nous amusions à faire dans les troisièmes. Il excita en nous, par des détails curieux, le

désir de visiter les *stock yards* (abattoirs de Chicago) auxquels il était attaché. Toutes les jeunes filles étaient ses cousines, du moins il nous les présentait comme telles. Il était la coqueluche des belles, le préféré pour les entre-chats.

» Jadis les émigrants étaient traités pis que des bêtes de somme. Aujourd'hui, la promiscuité a disparu ; chacun a sa couchette, la nourriture qu'on leur fournit est bonne. Une dame se faisait même servir la soupe de l'entre-pont, tant elle la trouvait bonne.

» Le *Red Star Line*, en sa qualité de compagnie belge, tiendra à persévérer dans cette voie et se fera un point d'honneur de devancer toutes les lignes par des améliorations nouvelles (1). »

Les passagers de première avaient, eux aussi, lié vite connaissance, car l'intimité s'introduit rapidement entre des voyageurs destinés à vivre et à dormir dix à onze jours et peut-être plus sur le même bâtiment. La plupart étaient jeunes, aimant à s'amuser et ils s'ingéniaient à trouver toutes sortes de plaisirs. Le flirt s'établit bientôt ; les messieurs offrent le bras aux dames pour faire des tours de promenade sur le pont et l'on distingue vite quelles sont leurs préférences. Un mari jaloux doit être sur les épines, tant la liberté qui existe à bord d'un navire est contagieuse. On passe d'une distraction à l'autre ; c'est ainsi qu'un concours de beautés est organisé. Le vote se fait au scrutin secret ; grand émoi dans le monde féminin, les plus jolies intriguent ferme pour obtenir la majorité. L'amour-

(1) Un groupe de milliardaires des États-Unis vient de louer le *Friesland* pour trois mois afin de parcourir la Méditerranée.

propre est en jeu. Qui sera la plus belle? A qui la pomme de Pâris?

Les beaux atours, les sourires les plus engageants, tous les artifices sont employés pour éblouir et séduire.

C'est au milieu d'une indicible émotion que le résultat est proclamé et des protestations galantes consolent les vaincues de la victoire de Vénus.

Un autre jour on mit aux votes le choix des couples les mieux assortis et parmi ceux-ci on inscrivit le médecin du *Friesland*, jeune Anglais très gentleman, d'une grande aménité, avec une Américaine doctoresse, sa voisine de table, pour laquelle on avait remarqué ses attentions, fondées sans doute autant sur la sympathie du métier que sur celle de la personne.

Mon cher époux et moi, nous fûmes appelés les inséparables, car jamais on ne nous voyait l'un sans l'autre. Une tentative de désunion fut cependant essayée. L'Américain qu'on m'associa dans ce jeu innocent, un papillon qui voltigeait de fleur en fleur, voulait absolument occire mon bien-aimé. Le lendemain, ils se battirent avec des pistolets de boulanger. Le Yankée qui ignorait le double sens que les Belges donnent au mot pistolet, fut d'abord surpris quand mon mari lui mit dans la main cet engin alimentaire, il rit beaucoup quand l'explication lui en fut donnée. Ce duel tragi-comique empêcha tout nouvel assaut de galanterie.

Mon cher époux, afin de prouver son attachement pour moi, composa un morceau à ma louange. La nation allemande, étant la plus forte, sur le *Friesland*, on avait continuellement les oreilles frappées par des sons germaniques, aussi fut-ce tout naturellement en

langue teutonique que mon cher Arthur m'adressa sa composition poétique. Il la lut à haute voix à la fin du dîner, la veille du débarquement. Un passager eut la complaisance de faire la lecture de ma réponse, car je n'osais ainsi parler en public. Un convive nous porta un toast, le champagne coula, tous burent à notre santé, ce fut un moment d'animation générale, de gaieté communicative. A des tables on chantait en chœur.

PAROLES DE MON MARI.

Die glückliche in deinem Besitze fröhlichen verflossenen Tage haben mich verjüngt.

Wieviele schöne Jahre von Freude und Liebe, Gott, hast du mir genommen?

Ich liebe dich und niemals ist eine Frau so geliebt worden. Sonne meines Herzens, ich liebe dich! Mein Lebens Trost, ich liebe dich.

Ich will mit dir leben, streben und sterben. Ich will mit dir zum Himmel gehen.

MA RÉPONSE.

O mein Arthur, mein zärtlicher Gemahl, ich liebe dich, so viel du liebst mich. Ich höre gern deine sanf ten Worten, deinen süssen Gesang.

Ich athme mit Wollust deinen Hauch O göttlicher Dichter, warum bin ich nicht eine Junon oder eine Venus um bei dir zu leben. Du bist meinen Apollon, der dichterrichste aller irdischer Wesen, denn du hast den Olymp durchdrungen um die Göttersprache zu lernen.

Arthur, dass die Erde für uns ein Eden werde und mögen wir in einem lezten Liebeseufze zusammen nach dem Elisäum entfliehen.

Quand la mer est calme, des parties de palettes s'engagent ; petits et grands se mêlent au jeu ; on se croirait presque sur la digue d'une ville de bains. Le soir, c'est dans le salon qu'ont lieu les réunions. Un piano y est installé et nous assistons à de véritables concerts dont les artistes amateurs font tous les frais. Il y avait parmi les passagers de première des pianistes, chanteurs, violoncellistes, etc., dont plusieurs étaient des virtuoses de première force. Quelquefois nous écoutions en jouant aux échecs.

On organisait aussi des bals sur le pont et l'on fit monter des troisièmes un orchestre de tziganes qui par ses danses entraînantes, invita toute la jeunesse à prendre ses ébats et à se lancer dans les tourbillons d'une valse échevelée ou parfois un peu langoureuse.

La distance entre Anvers et New-York est d'environ onze cents lieues et le *Friesland* met d'ordinaire dix jours à les franchir. Une carte appendue à la porte du salon, montre aux voyageurs la route parcourue le jour précédent, combien de milles le navire a faits et le degré de latitude et de longitude où il se trouve.

Des paris s'engagent sur le nombre de milles qui sera marqué le lendemain. Il varie de 300 à 360, c'est-à-dire que le vapeur file 100 à 120 lieues en 24 heures, en estimant qu'une lieue vaut 3 milles. Il fait donc au grand maximum 360 : 24 = 15 milles ou 5 lieues à l'heure.

En quittant Anvers, une navigation de près de trois

heures le long de terres admirablement cultivées et des riantes prairies de l'Escaut, nous conduit à Flessingue.

Les passagers se hâtent d'écrire pendant ce temps. On les a avertis qu'ils peuvent remettre des lettres au pilote du fleuve quand il quittera le vaisseau pour faire place à celui de la mer du Nord. Ce nautonnier, quand il s'en ira, prendra également la correspondance; c'est la dernière communication avec la terre.

Le navire longe la côte flamande jusqu'à Dunkerque. Les lumières d'Heyst, de Blankenberghe, d'Ostende, de Nieuport, de notre splendide et incomparable chaîne de stations balnéaires s'aperçoivent de loin. Inclinant ensuite à droite, le *Friesland* entre dans le Pas-de-Calais.

Sur les côtes anglaises qui se déroulent au loin et semblent aux yeux ravis d'immenses montagnes d'argent, apparaissent successivement Douvres, Hastings où Guillaume le Conquérant tomba en débarquant en 1066 et ne perdant pas la tête, dit à ses compagnons d'armes qui voyaient dans cette chute un mauvais présage : « Je prends possession de mon royaume. »

Imitant leur illustre ancêtre, il n'y a pas une région de la terre que les Anglais n'aient convoitée, tombant et prenant toujours avec une avidité insatiable et un égal bonheur.

Puis nous doublons Beachy Head, la plage favorite des Anglais, la luxurieuse île de Wight (1) où nous regrettons que le steamer ne fasse pas escale.

(1) Le gulf stream, courant d'eau chaude qui traverse l'Océan Atlantique depuis les Antilles jusqu'à la mer glaciale, réchauffe toute la côte occidentale de l'Europe. L'île de Wight lui doit son doux climat. L'Américain parle de capter le gulf stream et de le

Le cap Lizard est le dernier point de terre qui s'aperçoit. Puis plus rien! Des vagues devant nous, des vagues derrière nous, *waves on right, waves on left*, et partout le ciel comme limite aux ondes écumeuses. Sublime aspect de la nature! *heaven every when at end.*

Presque tous les passagers souffrent horriblement du mal de mer; ils sont accablés, littéralement anéantis. La mort apparaît comme un soulagement à celui qui éprouve ce mal atroce qui affaisse et affadit. Quant à nous, pas plus incommodés du tangage et du roulis que des vieux loups de mer, exempts de tout malaise, nous pouvions jouir pleinement du scenario merveilleux qui s'étalait à nos regards et que nous contemplions une prière sur les lèvres.

C'est au sein de cette immensité que l'on apprécie le mieux la grandeur des œuvres du Très Haut, on se sent si petit dans ce vaste univers et notre vaisseau lui-même n'est qu'un point au milieu de cette zone d'eau à perte de vue.

En pleine mer, les dauphins suivent parfois le navire des heures entières, égayant par leurs sauts capricieux.

Les mouettes sont les seuls êtres qui nous relient à la terre; c'est dommage qu'on ne puisse les apprivoiser et s'en servir comme messagers pour établir des communications? Pigeons voyageurs d'un nouveau genre, les uns élevés à bord viendraient rejoindre le steamer pendant la traversée, d'autres voleraient à tire-d'aile vers leur colombier apportant la correspondance des passagers.

détourner pour son usage comme certains particuliers font avec le courant électrique des trams.

Le Mississipi élargi par le gulf stream deviendrait une mer intérieure.

Mollement étendu sur une chaise longue et enroulé dans ses couvertures de voyage, on reste parfois des heures entières dans la contemplation du vaste Océan, on s'alanguit dans un bien-être indicible et devant ce spectacle grandiose qui captive, le temps passe comme un éclair. Jamais on n'est rassasié d'admirer l'immensité, de suivre le jeu capricieux des vagues houleuses, des lames qui s'élèvent et s'abaissent, se brisent pour se relever plus gigantesques et plus menaçantes, de voir arriver et disparaître, selon le ballottement du navire, cette nappe d'eau sans fin qui réfléchit toutes les teintes du firmament et se confond à l'horizon avec le ciel.

En somme le temps se passait très agréablement sur notre navire et les dix jours de traversée s'écoulèrent rapidement.

Le lundi 24, nous distinguâmes vers la brume les rives de l'Amérique, d'abord indistinctement puis peu à peu elles se rapprochent et les nombreuses lumières électriques du littoral *Coney island* s'aperçoivent sur une distance de 4 kilomètres.

Nous entrons dans la basse baie de New-York qui s'étend à trois lieues de la ville et l'on jette l'ancre près du bateau de la quarantaine, car nous ne pourrons aborder que le matin à cause des règlements en vigueur qui exigent la visite sanitaire des passagers de 3e classe avant qu'un bâtiment puisse pénétrer dans le port.

Le lendemain, à la pointe du jour, des canots amènent au *Friesland* les esculapes officiels et les agents de la douane chargés de recevoir les déclarations sous la foi du serment. Ceux-ci, après avoir accompli leur mission, donnent enfin le permis au capitaine de diriger la

course de son navire vers le débarcadère du *Red Star Line*.

Nous pouvons alors nous faire une idée du magnifique hâvre de New-York qui n'a peut-être pas son pareil au monde.

Au sortir de l'Océan Atlantique en avant de *Coney island*, commence une baie située entre *state island* à gauche et *long island* à droite : c'est la baie basse de New-York (*lower New-York bay*).

A la hauteur du fort La Fayette, elle se rétrécit, forme un détroit (*the narrow*) et s'élargissant à nouveau, prend le nom de baie de New-York (*New-York bay*).

Le chenal de cette immense rade (*main ship chenal*) conduit à l'île de Manhattan sur laquelle New-York s'étend entre l'*Hudson river* à l'ouest et l'*East river* à l'est.

Un endroit aussi avantageusement situé entre deux grands fleuves et possédant pour rade deux larges et profondes baies séparées par un détroit, devait devenir la principale entrée du nouveau monde.

Ce port est aussi naturellement spacieux et sûr qu'admirablement fortifié. Pour pénétrer d'une baie dans l'autre, il faut passer par le détroit (*the narrow*) sous le feu de petites îles converties en forts dont le plus important est le fort La Fayette. Cet obstacle franchi, la côte et un autre groupe d'îlots placés en face du port présentent une série de batteries. Un de ces îlots s'appelle le fort Colomb. L'ombre du célèbre navigateur plane encore sur cette terre promise, il se tient armé à l'entrée du monde qu'il a découvert et son attitude martiale avertit sans cesse la grande nation

des dangers de la mollesse et de l'imprévoyance (1).

Ah! si ce grand homme avait pu avoir la prescience de l'avenir, n'aurait-il pas été émerveillé de voir que ce n'étaient pas seulement de vastes contrées qu'il avait données aux peuples civilisés pour s'établir, mais qu'en même temps il leur avait ouvert un horizon presque sans bornes pour les conceptions géniales et toutes les grandes œuvres qu'ils ont exécutées sur ces territoires occupés jadis par quelques sauvages.

L'Amérique rend maintenant à l'Europe la civilisation qu'elle en a reçue, le mot impossible n'existe pas pour elle; elle pénètre partout dans le domaine de la science, y faisant les découvertes les plus surprenantes, les mettant en pratique, accomplissant des travaux titanesques auprès desquels ceux de l'ancien continent semblent des ouvrages de pygmées.

« Les capitaux fabuleux dont disposent certaines » individualités des États contribuent fortement à cet » épanouissement merveilleux de l'industrie. Des » fortunes de cent millions se comptent par centaines. » Que fait à ces richissimes de risquer des millions » dans une entreprise qui laisse entrevoir un bénéfice » incalculable. Un travailleur se présente avec une idée » ingénieuse, il trouve aisément un bailleur de fonds » qui l'aide sans lésiner à réaliser sa conception. » Si neuf fois sur dix une déception attend le comman- » ditaire la seule fois qu'il réussit compense des pertes » essuyées et fait gagner un chiffre respectable de

(1) Récemment l'absence d'une armée nationale fortement constituée n'a-t-elle pas permis au désordre de se développer au point de menacer l'avenir et la prospérité de la grande république?

» nouveaux millions. Ces immenses capitaux, concentrés » dans quelques mains, permettent ces travaux gigan- » tesques qui étonnent et dont l'habitant de notre » hémisphère n'a aucune idée. Il faut le voir pour le » croire. Le creusement du canal de Nicaragua sera un » jeu d'enfant pour un peuple qui dispose de tant de » moyens d'action. »

On jouit d'un coup d'œil splendide : des rives verdoyantes et fleuries couvertes de riches et magnifiques villas, des navires d'une grandeur colossale aux couleurs de toutes les nations sillonnant la baie dans tous les sens, les glacis, les bastions, puis dans le lointain les tours de New-York coupant l'horizon, l'Eldorado, perché sur une hauteur avec sa façade toute scintillante et ses tourelles coquettement dentelées, la citadelle, masse imposante qui se détache sur la côte, puis à gauche de la grande métropole, la riante cité de New-Jersey et à droite Brooklyn avec son pont élégant et gigantesque, une des merveilles du génie de l'homme, et au centre de ce superbe panorama, sur une des nombreuses îles disséminées çà et là, la statue de la Liberté éclairant le monde, domine fièrement la mer et étendant son flambeau sur elle, semble proclamer à l'univers que l'Amérique est la terre de la liberté et de la lumière. Cet ensemble admirable fait bien augurer à l'étranger du pays riche et grandiose dans lequel il va entrer.

« Tout cela est beau pour les passagers de première » et deuxième classe. Les autres trouvent la terre de la » liberté bien cruelle pour les pauvres gens. Ceux-ci » sont enfermés dans une île, retenus dans une espèce » de quarantaine et pour avoir la permission de mettre

» le pied sur la terre ferme, ils doivent prouver qu'ils » possèdent des moyens d'existence.

» On m'a cité le cas d'une pauvre femme débarquée » avec de nombreux enfants La pauvresse suppliait » qu'on la laissât continuer sa route, affirmant que son » mari gagnait largement sa vie aux États-Unis, qu'il » l'avait fait venir avec ses enfants pour le rejoindre ; » elle fut obligée de dépenser dans l'attente le peu » d'argent qu'elle avait sur elle. Des compatriotes inter- » cédèrent vainement en sa faveur ; il fallait des » répondants américains.

» Le mari, averti de la détresse des siens, dut aban- » donner sa besogne, entreprendre un voyage coûteux » pour les délivrer de l'île où ils étaient enfermés.

» Nous ne connaissons pas en Belgique ces cruautés » envers les besoigneux. Ce n'est que dans le pays où » le peuple est souverain qu'on le voit couper les vivres » aux frères étrangers qui sont pour lui des hôtes » dans le sens romain du mot. Ce sont les députés les » plus démagogues qui fomentent et encouragent ces » haines et ces tracasseries indignes de notre siècle de » civilisation et de progrès. N'est-ce pas symbolique » qu'on n'est jamais parvenu à faire éclairer par la » lumière électrique, sortant du flambeau, le bas de la » statue de la Liberté ? »

Le *Friesland* aborde enfin, les passagers prennent congé l'un de l'autre en se serrant cordialement la main et en se faisant des souhaits aussi sincères qu'affectueux. On ne peut s'imaginer l'intimité qu'engendre une vie à bord de 10 jours ; aussi on se quitte à regret comme de vieux amis.

Les bagages sont transportés dans le hangar de la

compagnie et placés d'après l'ordre alphabétique des noms de leurs possesseurs. On ne fit qu'une visite très sommaire de nos malles et nous n'eûmes jamais d'embarras sous ce rapport, ni à notre entrée, ni à notre sortie des États-Unis et du Canada.

Nous n'étions pas encore à New-York ; des difficultés d'accostage forcent les colosses flottants des lignes transatlantiques d'amarrer à Jersey city sur l'Hudson à vingt minutes de la métropole. Pour franchir cette distance, on entre dans un *ferry boat*, nom donné en Amérique à d'immenses bacs à vapeur, fort bien aménagés avec plusieurs compartiments dont l'un pour ladies et l'autre pour gentlemen ; le centre du bateau est réservé pour le transport des chariots, des équipages et quelquefois des trains entiers que l'on ne doit pas quitter pour se rendre d'une rive à l'autre (1). Le passage coûte 3 cents (soit 15 centimes par personne).

« On voit que la grande métropole commerciale des » États-Unis se développe dans tous les sens.

» Les Ferry boats l'unissent à l'ouest aux installations » maritimes de Jersey city tandis que le gigantesque » pont de Brooklyn à l'est la relie à la cité de ce nom. » Anvers devrait imiter cet exemple en tâchant de » s'arrondir comme les autres ports, au lieu de s'étendre » monstrueusement dans un seul sens. On dirait vrai- » ment que les Flandres ne font pas partie de notre » beau pays et que notre ville de commerce n'a aucun

(1) Récemment les journaux rapportaient qu'un ferry-boat avait transporté une maison transférée par le propriétaire sur un sol plus à sa convenance. On parle de relier l'Angleterre à l'Europe par ce moyen. Mais la Grande-Bretagne craint le contact du continent. La composition de son armée la condamne à l'isolement.

» intérêt à faciliter l'arrivée dans ses bassins des riches » et nombreux produits de terres aussi fertiles que bien » cultivées.

» Cependant si un pont reliait Anvers à la Tête de » Flandres comme Brooklyn est joint à New-York, en » peu de temps se réaliserait la même chose qu'en » Amérique où New-York et son satellite ont pris » depuis l'établissement du pont un développement » prodigieux.

» L'ensablement et des difficultés d'exécution ne doi- » vent pas faire reculer notre corps d'ingénieurs, car » avec l'étude, ils seraient aussi capables d'exécuter en » Belgique ce qui se fait en Angleterre et en Amérique » où les travaux grandioses et merveilleux ne se » comptent pas et où nul obstacle n'arrête l'achèvement » d'une entreprise conçue. Chicago fut bâtie en un » jour; en un clin d'œil, dans le nouveau monde, un » pays est approprié et transformé.

» La création de nouveaux hâvres, l'extension » d'Anvers sur les deux rives et l'approfondissement » des canaux permettant aux navires de mer de pénétrer » dans l'intérieur du pays jusqu'à Bruges, Gand, Bru- » xelles, Liége, Charleroi, feraient de la plaine belge » grâce à sa situation géographique un seul port, un » vaste entrepôt du monde.

» N'oublions pas qu'en 1870 le trafic par notre pays » fut si important que des navires restèrent des semaines » en rade attendant leur tour d'entrer dans les bassins. » Les glaces entravent aussi la navigation. Chaque » jour de retard se chiffre pour un steamer de grand » tonnage par une perte considérable et il va sans dire » qu'un armateur qui a essuyé pareil mécompte, ne

» revient plus ou tout au moins n'est plus tenté de » revenir. Il faut savoir conserver ses clients d'occa- » sion, en faire des assidus ou des permanents et pour » cela offrir de nombreux ports, des hâvres aussi bien » que des abris intérieurs, les doter d'installations et » d'un outillage permettant un prompt et économique » allègement. La crainte qu'on a de Dunkerque et de » Flessingue me fait sourire ; c'est comme si les pro- » priétaires de la capitale protestaient contre l'extension » des faubourgs sous prétexte que les nouveaux » immeubles empêcheraient les leurs de se louer. » La concurrence attire le mouvement et l'active ainsi » que le prouvent les rues où toutes les maisons font le » même commerce.

» Imitons l'Angleterre, qui malgré ses nombreux » ports en crée encore de nouveaux et s'occupe sans » cesse d'améliorer ceux qui existent afin de rester le » déversoir des marchandises de l'Univers.

» On va inaugurer les installations maritimes de Man- » chester qui permettront l'accès de cette ville aux plus » gros transatlantiques. Cette appropriation a coûté » 370 millions. Pourquoi cette dépense tandis que » Liverpool se trouve à quelques lieues à l'entrée du » fleuve et que tous les navires pénétrant dans l'une » des deux villes doivent passer par l'autre? Parce » que l'Anglais s'y entend quand il s'agit de ses » intérêts et comprend qu'un grand nombre de ports » bien outillés, surtout des ports intérieurs contribuent » fortement à agrandir la puissance commerciale d'un » pays. »

CHAPITRE II

New-York

Enfin nous voici arrivés à New-York, quelle ville magnifique! quelle splendeur imposante! Elle ouvre magistralement l'entrée des États-Unis. Les rues sont larges, bien bâties, les maisons de douze à quinze étages sont d'architecture riche et de style différent dont la variété donne un cachet particulier à la métropole. On y trouve le byzantin, le mauresque, le gothique, le flamand, l'indien, etc., etc. Le marbre et le porphyre sont employés pour les façades, de splendides colonnes les embellissent et la richesse y règne de toutes parts.

Les banques et les assurances, très nombreuses en Amérique, car c'est le pays financier et commercial par excellence, ont toutes à New-York des bâtiments superbes et les bureaux des grands journaux sont installés dans des palais fastueux.

Il suffit de pénétrer dans une cité américaine pour s'apercevoir immédiatement que le dollar, l'assurance, la publicité sont trois choses capitales pour le Yankee.

Les bureaux du *World*, un des plus grands journaux de New-York, sont installés dans un édifice aux proportions extraordinaires. Ce palais a vingt-deux étages, 1000 fenêtres et 500 portes. Sa carcasse en fer

resterait debout si les murs étaient enlevés et le métal qui la compose, déroulé en rails, couvrirait une longueur allant de Bruxelles à Anvers (48 kilomètres). Les briques de la construction sont suffisantes pour bâtir 250 maisons ordinaires. Sur le toit s'élève une nouvelle maison qui est le département des artistes (1). Un dôme comprenant cinq étages couronne le monument, sa hauteur est de 114 mètres et demi. Il existe à New-York des bâtisses plus colossales encore. Je citerai entre autres le *Life assurance company* au *Broadway* (2) où 30.000 personnes entrent journellement et qui peut abriter plus de 3.000 locataires. Sur ces géants de la maçonnerie, le plus souvent terminés en terrasse, repose une autre maison à plusieurs étages (attique ou deck house). Nous fîmes la montée du *World* en ascenseur, car en Amérique la grande élévation des bâtiments ne permet pas de se servir habituellement des escaliers qui existent plutôt pour la parade. Il y a 8 ascenseurs continuellement en mouvement établis dans cet édifice.

De sa coupole, on plane sur toute la ville et l'on aperçoit sa configuration qui est celle d'une île s'étendant en pointe vers la mer. L'East river et l'Hudson l'entourent de tous côtés et l'on jouit d'un coup d'œil admirable (3).

(1) Un journal américain, un peu important, ne parle jamais d'une personne en vue ou d'une chose remarquable sans donner une gravure qui la représente. Celle-ci peut être préparée en 35 minutes.

(2) De Broad, large, et way chemin. Beaucoup de villes en Amérique ont une artère qui la traverse du Nord au Sud, qu'on appelle Broadway ou grande rue.

(3) L'île de Maschattan sur laquelle est bâtie New-York a été

Le *World* est situé square *city house* et entouré de constructions grandioses, il domine le Broadway qui traverse la ville du sud au nord dans toute son étendue. A côté se trouvent aussi les administrations de deux des principaux journaux de la grande ruche américaine : *la Tribune* et le *New-York herald*. Pour se faire une idée des immenses ressources dont dispose cette dernière feuille, il suffit de rappeler qu'elle défraya le hardi explorateur Stanley dans sa première expédition en Afrique à la recherche de l'immortel Levingstone.

Sur la même place, on voit l'hôtel de ville, le palais de justice tout en marbre blanc et à un de ses angles et du Broadway, la Poste, immense bloc en pierres de taille surmonté d'un beau dôme. Le public est admis dans une galerie au premier étage d'où il embrasse tous les services et voit manipuler le million de lettres et de journaux qui semblables à la renommée prennent de là leur essor pour publier des nouvelles dans le monde entier.

Wallstreet, adjacente à *Broadway* peut-être considérée comme le siége de la finance. Une entrée de la bourse s'y trouve.

En pénétrant dans le temple de Plutus, on est tout ahuri des hurlements de bêtes fauves poussés au cours de cette lutte sauvage et acharnée qui fait et défait en

achetée aux indigènes 24 dollars (125 frs.). Elle vaut aujourd'hui des milliards. Quand le Congo canalisé aura permis les grandes cultures de coton et de café, le transport facile du caoutchouc et des bois, l'exploitation des richesses souterraines, des mines en cuivre du Katanga, des terres achetées quelques francs vaudront des millions. Je me demande au profit de quelle nation travaillent les adversaires de la reprise ?

quelques secondes des fortunes selon les nouvelles contradictoires apportées par le télégraphe.

Dans la même rue, l'hôtel de la monnaie dont les caveaux cachent les trésors de l'état. C'est au balcon de cet édifice qu'en 1789 Washington prêta serment comme premier président de la grande république. Sa statue érigée en cet endroit rappelle le souvenir de l'acte mémorable.

Un peu plus loin, on voit le portique de la douane, cette vache à lait des États-Unis si l'on considère que dans ce pays de protection à outrance, les droits d'entrée sont la principale source de revenus du gouvernement. Vers le nord du Broadway se trouve *Astor library* fondée par la famille Astor. Elle contient plus de 200.000 volumes et ses fondateurs ont consacré à cette œuvre une vingtaine de millions.

« C'est dans ces environs surtout dans la 5me avenue » et le Broadway que sont situés les hôtels les plus » vastes et les plus confortables. Nous sommes » descendus 3 fois à l'hôtel Broadway pendant nos » différents séjours à New-York et nous n'avons eu » qu'à nous en louer sous tous les rapports. Il est » parfaitement aménagé et d'une grandeur et d'un » luxe inconnus en Europe ; ses prix sont relativement » modérés, on y paie de 17 fr. 50 par jour pour une » personne, chambre et nourriture comprises, ce qu'on » appelle plan américain. Le plan européen consiste à » ne prendre que le logement. A chaque repas, un » menu d'au moins 40 plats au choix, tous parfaitement » accommodés, soit au goût des Yankées ou à celui des » Européens. Les repas se font de 8 à 10, de 12 à 2 et » de 6 à 8. Comme les domestiques en Amérique, ne

» s'engagent que pour des besognes et des heures » déterminées, la salle du restaurant est fermée le » reste du jour. Si l'on arrive un peu tard, il faut » commander en une fois tous les plats qu'on désire » prendre et l'on voit parfois des Yankées picorer dans » 8 ou 10 plats.

» Les hôtels du bas de Broadway vers le port dont » *Astor house* est le plus important sont surtout » fréquentés par les gens d'affaires.

» Parmi les restaurants à la mode, je dois citer le » *del monico* où se réunit toute la société select » et dont la cuisine française est excellente, (on y » débouche jusqu'à mille bouteilles de champagne par » jour) il est vrai que les prix sont en conséquence ; » c'est là que nous fîmes notre meilleur dîner pendant » notre séjour en Amérique. Un autre restaurant très » renommé est le café Savarin. »

New-York possède un nombre considérable d'églises de tous les cultes et plusieurs sont très belles.

La cathédrale (1) catholique de Saint-Patrice est d'un beau style : c'est la plus grande des États-Unis, elle orne la 5me avenue qui est le centre du quartier aristocratique. Les hôtels des principaux milliardaires y sont situés, entre autre la somptueuse demeure du richissime van der Bilt qui se trouve juste en face de la basilique.

D'autres magnifiques églises se distinguant surtout par leurs riches décorations intérieures, bordent aussi cette avenue.

(1) En Amérique quand on dit cathédrale, on sait que c'est une église catholique, la principale de ce culte.

Dans le Broadway, l'église épiscopale de Grâce attire les regards et vis-à-vis de la Bourse, vers le sud de la même rue est bâtie l'église anglicane de la Trinité d'un beau gothique qui est un des plus anciens monuments religieux des États-Unis. Elle est entourée d'un vieux cimetière renfermant des pierres tombales très curieuses.

New-York se distingue par ses beaux squares et ses ravissantes promenades ; on les rencontre en parcourant le Broadway.

Voici d'abord à la pointe méridionale de la vieille ville, le riant parc de la Batterie où l'on jouit d'une vue superbe sur la mer. C'est là qu'on peut s'embarquer sur un petit vapeur pour aller visiter en détail la colossale statue de la Liberté, due au ciseau du sculpteur Bartholdy, qui fut donnée par la France en 1886. Elle s'élève sur l'île de la Liberté. C'est la plus grande statue qu'on n'ait jamais construite : elle a 46 mètres de hauteur et s'élève à 96 mètres au-dessus de l'Océan. Trente personnes tiennent à l'aise dans sa torche ; elle a coûté 5 millions. Puis le square de l'hôtel de ville qui occupait jadis une plus grande superficie ; il a été diminué depuis à cause de la cherté des terrains dans le centre des affaires. C'était alors un lieu de réjouissances publiques et cinq fois l'an le peuple y était régalé aux frais de la ville.

Un peu à gauche d'*astor library* et de Broadway, le joli parc de Washington avec son arc de triomphe qui ouvre majestueusement la 5me avenue.

Le parc principal, qui est le bois de Boulogne de New-York, rendez-vous de tout le high life se trouve à l'extrémité nord de la ville ; il termine le Broadway comme le parc de la Batterie le commence au sud. Il a

une superficie de plus de 350 hectares, ses plantations sont splendides, des milliers d'allées bien dessinées le traversent, plusieurs lacs sillonnés de légères gondoles le rafraîchissent et une ménagerie, riche en animaux de toutes espèces est une de ses attractions.

Le musée métropolitain des beaux-arts est enclavé dans la promenade; il possède plusieurs tableaux de maîtres, entre autres des Rubens, des Van Dyck, etc. et l'on peut y voir nombre de curiosités des temps antiques et modernes. Des collections admirables y sont réunies, le tout fort bien disposé et éclairé. Les musées s'enrichissent vite en Amérique, les milliardaires ayant coutume de leur léguer les riches collections et les œuvres d'art pour l'achat desquelles ils ont parfois consacré des sommes fabuleuses; chaque salle porte le nom d'un des généreux donateurs et c'est à qui aura le record. De leur vivant déjà, ces Crésus donnent des millions pour qu'une œuvre consacre le souvenir de leur existence.

La principale merveille de New-York est sans contredit le célèbre pont de Brooklyn, le plus grand pont suspendu du monde. Il est jeté sur l'*East river* et réunit la grande métropole commerciale à Brooklyn qui possède de jolies maisons de plaisance et de nombreuses églises. Ce superbe et gigantesque pont a près de 30 mètres de largeur et environ 2 kilomètres de longueur y compris la pente nécessitée par sa hauteur de 45 mètres au-dessus du fleuve. D'énormes piliers dépassant de 50 mètres le tablier du pont et distants d'un demi-kilomètre supportent les câbles d'acier, d'un diamètre de 20 centimètres, auxquels l'armature est suspendue; ces massifs de maçonnerie ressemblent de

loin à des tours de château-fort. Le Brooklyn a deux étages, le plus élevé possède deux voies carrossables et un chemin pour piétons et à contre-bas passe le chemin de fer actionné par des câbles placés à fleur de sol.

Une plaque commémorative fait connaître les promoteurs de l'œuvre et rappelle que ce travail colossal et prodigieux conçu par John Röebling et exécuté par son fils Washington fut commencé en 1878 et inauguré en 1883. Il a coûté 75 millions.

On jouit sur ce pont d'une vue splendide embrassant toute la baie et il faut le traverser pédestrement, malgré son étendue, si l'on veut contempler un des sites les plus grandioses.

Les moyens de transport sont nombreux à New-York : les cabs sont très chers (8 francs l'heure), mais en revanche les trams et les chemins de fer permettent d'effectuer un long trajet à bon marché, car pour 5 cents (25 centimes), prix uniforme pour n'importe quelle distance, on peut être transporté d'un bout à l'autre de la ville et être charrié pendant des heures entières (1).

Dans les larges rues, les galeries posées pour l'*elevated* (chemin de fer aérien) ne font pas mauvais effet, mais dans les avenues plus étroites elles occasionnent une grande obscurité et ressemblent à des échafaudages.

(1) Les trams se suivant sans interruption jour et nuit, jamais il ne faut attendre. Cet avantage et le prix uniforme pour toute distance donne une grande extension aux villes d'Amérique. New-York a une étendue de 10.000 hectares et fait avec les cités qui l'entourent une agglomération de 3 millions d'habitants.

Une promenade dans le Bowery (la plus grande rue commerciale après le Broadway) conduit aux quartiers populaires et excentriques.

New-York a conservé un caractère européen, elle a été fondée par les Hollandais et l'influence de ses premiers colons s'y fait encore sentir. Les habitants sont propres et affables, les femmes soignées et jolies (1).

Les environs de la ville sont charmants, je mentionnerai particulièrement *Coney island* qui est bordé de coquettes stations balnéaires dont nous aperçûmes les rives éclairées le soir de notre entrée dans les eaux américaines.

(1) Les plus anciens manuscrits de New-Nork exposés à Chicago étaient en flamand.

CHAPITRE III

L'Hudson

Après avoir séjourné une dizaine de jours à New-York, nous songeâmes à faire les bords de l'Hudson tant et si justement vantés et nous nous embarquâmes sur un magnifique steamer, comme tous ceux qu'on emploie en Amérique pour naviguer sur les fleuves et les lacs (1).

L'Hudson est à juste titre surnommé le Rhin américain. Si les ruines féodales avec leurs légendes et des côteaux couverts de pampres lui manquent, il a en revanche un panorama plus majestueux que le grand fleuve allemand et il rappelle comme lui des souvenirs historiques. A chaque localité, chaque hauteur, chaque passage, il y a eu des luttes sanglantes pour fonder la grande république.

Ce fleuve, le plus beau et le plus riche en rochers parmi tous ceux qui se jettent dans l'Atlantique, coule entre des prés fleuris et des montagnes couvertes de verdure et de forêts ; il est parsemé de petits îlots et ses rives sont charmantes, offrant parfois à la vue des côteaux fertiles d'un côté et des rocs escarpés de l'autre.

(1) Ce fleuve tire son nom de l'Anglais Henry Hudson, qui sur une corvette hollandaise le remonta le premier jusqu'à Albany.

De belles et gracieuses villas émergent çà et là du feuillage, tandis que les proprettes maisons des cultivateurs sont bâties sur les bords du fleuve.

Depuis le moment où le navire quitte New-York jusqu'à Albany où il aborde, on voit se dérouler devant les yeux merveille sur merveille et la route entière n'est qu'un enchantement.

Le port de la grande cité, ainsi que je l'ai déjà mentionné, est unique au monde par sa beauté et son étendue. Nous l'admirons ici à une autre place qu'à notre arrivée, nous sommes au centre de son mouvement qui est surtout à l'embouchure de l'Hudson. Assis sur le pont d'un immense steamer, nous jouissons du spectacle de l'activité d'un grand port.

De nombreux navires de tous pavillons sont amarrés aux quais ou sillonnent les eaux dans tous les sens. Certains de ces bâtiments supportent de véritables maisons en bois à plusieurs étages coquettement décorées. Ces demeures flottent sur l'onde présentant un aspect des plus pittoresques. Des machines ingénieuses, servies par toute une armée de travailleurs, enlèvent en un clin d'œil des cargaisons ou engouffrent des marchandises dans le ventre des géants blindés. Enfin il y a un va-et-vient général et pour horizon à ce tableau mouvant, la vue splendide de New-York.

Des rangées de belles et hautes constructions parmi lesquelles nous distinguons le World et l'Équitable, ces colosses de la maçonnerie, apparaissent et disparaissent à mesure qu'on s'avance et l'Eldorado perché sur son rocher, ce palais digne du séjour des dieux, d'une conception grandiose et étonnante domine ce panorama merveilleux.

Le navire continue sa course en côtoyant l'industrieuse New-Jersey et la petite ville Hoboken, d'origine flamande; peu après il atteint les rochers abrupts, appelés les palissades, qui s'étendent sur une longueur de plusieurs lieues et dont le point le plus élevé est *India Head*, haut de 167 mètres.

La rive occidentale s'abaisse subitement et nous laisse voir la riante vallée de *Rockland*, vis-à-vis de laquelle de florissantes petites villes et d'élégantes villas sont bâties.

Les terres s'éloignent et l'on entre dans le *Tappan Bay*, large comme une mer, sur une distance de cinq lieues.

Arrivés aux romantiques *highlands*, parmi lesquels *Dondersbergh* (300 mètres) et *Antony's nose* (366 mètres) se distinguent par leur singulière formation, le fleuve se rétrécit. A cet endroit, les rives ne sont à peine séparées que d'un kilomètre, aussi de loin elles ont l'air de se toucher et les montagnes se montrant de face, paraissent cerner l'Hudson de toutes parts: c'est la plus belle et la plus pittoresque partie du fleuve. Nous passons sous des rocs d'une hauteur prodigieuse: (*Bull hill*, 483 mètres, *Breakneck hill* 362 mètres, *Cro's nest* 432 mètres et le *Stürmkönig* 466 mètres). Des arbres ont pris racine dans ces rocs géants et les forêts qu'ils forment ressemblent de loin à des tapis de verdure.

Newburg où le steamer stoppe, est une ville importante. On y montre la maison où Georges Washington établit son quartier général pendant la guerre de l'indépendance. C'est là que les excursionnistes s'arrêtent ordinairement en faisant le cours de l'Hudson sans

aller plus loin, les beautés les plus remarquables du fleuve s'étant dévoilées à leurs yeux. Quant à nous, continuant à le remonter jusqu'à Albany, terminus de la navigation, nous laissâmes derrière nous *Poughkeepsie* qui en 1777 et 1778 fut le siège de la législature et où fut ratifié à trois voix de majorité le pacte fédéral.

Le navire croisa ensuite Claremont où Robert Fulton (1), l'inventeur des navires à vapeur, construisit celui qu'il essaya sur l'Hudson en 1807. Nous payâmes un tribut d'admiration et de reconnaissance à ce modeste ouvrier, homme de génie, dont la découverte a donné un si grand développement à la navigation. N'était-ce pas à lui que nous étions redevables de notre présence en ces lieux si éloignés de notre pays natal?

Un peu après, nous aperçûmes les *Catskills* et nous jouîmes longtemps de la belle vue de ces montagnes où des milliers de New-Yorkais passent l'été. Sur tout l'Hudson, du reste, les lieux de villégiature abondent et les milliardaires y ont de somptueuses demeures, montées avec un luxe et un confort qui ne sauraient être surpassés. Quand les *Catskills* ont disparu, la partie du fleuve qui reste à parcourir, n'est plus aussi intéressante. Nous admirons cependant encore quelques jolis paysages avant d'arriver à Albany.

Cette ville fondée en 1623, la troisième en rang pour son ancienneté, est la capitale de l'état de New-York. Elle compte 100.000 âmes, on y achève un

(1) C'est à Paris en 1802 que Fulton fit les premiers essais de son bateau à vapeur. Napoléon n'attacha aucune importance à cette invention. Son œil d'aigle fut en défaut et l'Amérique profita de cette méprise.

capitole magnifique, monument d'une grandeur gigantesque qui s'élève majestueusement au-dessus des rives rocheuses de l'Hudson.

Nous nous y promenâmes dans un superbe parc d'une grande étendue et agrémenté de nombreuses pièces d'eau. Le lendemain, nous prîmes le train pour faire une excursion à Saratoga, le Spa des Américains, où de belles avenues sont dessinées.

Elle a de somptueux hôtels dont l'un *Union hôtel* est le plus grand du monde et ressemble à une véritable ville. Mon mari, trompé par la profondeur des dépendances de ce vaste caravansérail, s'informa même de la rue où nous étions et de fait, on pouvait s'y méprendre. De nombreux magasins de toutes espèces y sont établis, une belle promenade où l'on donne des concerts s'y trouve enclavée et les aménagements intérieurs sont magnifiques et offrent tout ce que le confort moderne peut inventer.

Saratoga est très riant avec ses jolies villas entourées de jardins fleuris; ses sources se trouvent à l'entrée de son parc. Un immense champ de courses avec haras y attire les sportmen.

La vue s'étend sur les montagnes qui entourent la station balnéaire et de nombreux étrangers s'y rendent chaque été pour y prendre les eaux et jouir de ses agréments. Non loin de la ville, se trouve un joli lac; un car électrique nous y conduisit à travers une charmante route bordée de bois touffus.

En quittant Saratoga, nous revînmes à Albany où nous nous embarquâmes de nouveau sur l'Hudson afin de retourner à New-York. Nous aurions pu nous rendre de Saratoga à Montréal où nous allâmes plus

tard par les lacs Georges et Champlain parsemés d'innombrables îles et qu'une multitude de vapeurs parcourent : c'est la route prise par beaucoup de touristes pour aller au Canada. Nous aurions vu les monts *Adirondacks* et les mille petites sources formant l'Hudson. On vante beaucoup les sites de ce pays qu'on prétend incomparables, mais notre désir de voir Boston nous fit renoncer à ce projet et nous retournâmes à New-York en reprenant l'Hudson.

Il est du reste avantageux pour bien juger de toutes les beautés d'un fleuve de le remonter et de le descendre, car les paysages apparaissent alors d'une autre manière à la vue et l'on peut ainsi les admirer sous deux aspects différents. Les bords de l'Hudson sont si beaux et si enchanteurs qu'ils méritent ce double trajet.

Nous restâmes encore une couple de jours à New-York pour visiter plus en détail cette métropole, puis nous nous rendîmes par mer jusqu'à *Fall river*, endroit où les navires en destination de Boston s'arrêtent et où l'on prend le chemin de fer afin de ne pas contourner la presqu'île. Nous mîmes pied à terre à notre arrivée dans une magnifique gare faisant déjà bien augurer de la beauté de la ville où nous entrions.

CHAPITRE IV

Boston, Portland (LES MONTAGNES BLANCHES)

Boston, appelée *Shawmut* par les Indiens et *Trimountain* par les premiers colons, ne se composait originairement que d'une péninsule montagneuse de 300 hectares. Aujourd'hui, la capitale du Massachusetts s'étend sur une superficie de 10.000 hectares et compte près de 600.000 âmes (1).

Son port, d'une étendue de plus de six lieues, peut être considéré comme un des meilleurs de l'Amérique du Nord.

Cette ville, siège des arts et des sciences, est justement surnommée l'Athènes des États-Unis. Elle fut la patrie et le séjour de beaucoup d'artistes et de poètes, parmi lesquels elle cite avec orgueil Longfelow. Elle possède plusieurs bibliothèques, entre autres *Boston library* qui contient plus de 500.000 volumes et 275.000 pamphlets : c'est la plus grande d'Amérique après celle du Congrès. Un grand nombre de collèges y fleurissent. Le collège Harward est immense ; cet établissement fondé en 1638, occupe une propriété évaluée à 30 millions ; ses revenus annuels sont d'environ 3 millions, 1600 jeunes gens y reçoivent l'instruction donnée par 200 professeurs. Dans la salle

(1) L'agglomération de Boston a 1.500.000 habitants.

à manger dont l'intérieur a la forme de la nef centrale d'une grande église, se trouvent les portraits de tous les présidents des Etats-Unis et d'autres hommes célèbres. La bibliothèque renferme 250.000 volumes. Une magnifique avenue bordée d'arbres et de villas de structures variées conduit à ce collège; c'est une charmante promenade à faire et qui donne l'idée de l'extension d'une ville américaine.

Les rues de Boston sont très animées et très commerciales avec de beaux magasins. En général, elles ne sont pas très larges, du moins dans la partie ancienne; la rue de Washington est le centre des affaires.

La ville est bien bâtie et a plusieurs beaux édifices.

A signaler la *Post office* qui a coûté 30 millions, le palais des beaux-arts d'architecture gothique italienne, dont la toiture est modernisée, puis *faneuil hall*, le berceau de la liberté, *the old state house* surmontée des armoiries de l'Angleterre; le marché est non loin de là et mérite qu'on y fasse un tour.

Les églises sont très belles, nous entendîmes la messe le dimanche à la cathédrale *holy cross*, de style gothique, avec tours terminées en flèches; on y admire ses verrières, son orgue qui a 5000 tuyaux et son maître autel en marbre et onyx. En 1780, Boston comptait à peine 100 catholiques, elle en a aujourd'hui 200.000 qui possèdent plus de 30 églises; son premier évêque, Jean de Cheverus, mourut cardinal archevêque de Bordeaux (1810-1825).

Les dissidents ont aussi de beaux temples pour célébrer leur culte, entre autres *la new old south church* qui appartient aux congréganistes; son campanile, de

style oriental, jure un peu avec le gothique qui domine dans la construction.

Trinity church aux épiscopaux est remarquable par son originalité, sa toiture rouge est une heureuse trouvaille

Les lieux de plaisir ne manquent pas à Boston, il y a de nombreux théâtres dont quelques-uns ont 3000 sièges ; ils se reconnaissent à leurs hautes tours et sont surtout situés entre la rue Washington et *Common Park !*

Ce parc, le plus beau de la cité, s'étend au milieu d'une place immense, il a 19 hectares et est séparé par *Charles street* de *Public garden* qui en a 10. Ce dernier est agrémenté de jolis parterres et de statues ; des lacs riants le traversent. Quant à *Common park*, il a de larges allées plantées de vieux arbres et plusieurs monuments y sont élevés, entre autres celui de l'armée et de la marine, qui fut érigé en 1871 en mémoire des soldats et matelots morts pendant la guerre de la sécession. La colonne dorique est surmontée d'un bronze représentant le génie de l'Amérique ; des statues et des bas-reliefs ornent la base.

Ces parcs sont pour ainsi dire prolongés et réunis à *Back bay park* par *Common weelt avenue,* longue de 3 kilomètres sur 76 mètres de large. Cette avenue, une des plus belles du monde, est bordée de somptueuses demeures, de beaux arbres et de jolies statues.

Le temps nous manqua pour aller nous promener au parc *Franklin* qui a une superficie de 200 hectares.

De même que tout Anglais de passage à Bruxelles, fait une excursion à Waterloo, les Patriotes ardents arrivant à Boston, ne manquent pas de se rendre au

quai Liverpool au pied de *Pearlstreet*. C'est là qu'en 1773, soixante-dix Bostoniens déguisés en indiens Mohawks abordèrent la nuit des navires apportant du thé et jetèrent toute la cargaison à la mer. Cet épisode fut le signal des hostilités qui aboutirent à la séparation d'avec la mère patrie et à la fondation de la puissante république américaine.

Après être restés trois jours à Boston, nous nous remîmes en route et nous nous rendîmes par mer à Portland, jolie ville bâtie en pente, qui a des sites riants et pittoresques. Elle possède quelques beaux monuments, tels que la Douane et la Poste, car dans chaque état de l'Union, qui est à peu près autonome, la maison blanche, c'est-à-dire le gouvernement général, tient à s'affirmer, en installant dans des édifices grandioses, les administrations qui sont de son ressort.

Nous fîmes seulement un court séjour dans cette petite cité et la traversâmes pour nous rendre à la gare (beau bâtiment dans le style flamand) où nous prîmes le train qui devait nous transporter à travers les montagnes blanches. La route est magnifique, très accidentée et chacune des stations est un endroit de villégiature où les Américains viennent en été respirer l'air vif des montagnes.

Nous nous arrêtâmes à *Crawfort house*, située au centre de cette partie du pays. Notre intention n'était que d'y séjourner un jour ou deux, mais retenus par les enchantements de cet Eden, nous y restâmes une semaine.

L'hôtel, seule habitation de l'endroit, qui tire son nom du lieu lui-même : *Crawfort house*, (maison de Crawfort) est situé au milieu d'une ravissante vallée,

entourée de toutes parts de chaînes de montagnes. Un beau lac aux eaux miroitantes avec jet d'eau au milieu se trouve devant son entrée principale; de belles pelouses où des jeux de toutes espèces sont établis, s'étendent le long de la maison qui est entièrement construite en bois, comme en Amérique c'est souvent le cas, surtout dans les endroits où les forêts abondent, l'érable s'emploie comme clôture car il se trouve dans le pays en grande quantité. Cet hôtel est la villégiature préférée des riches américains, il est tenu sur un pied très luxueux.

Le soir, on y donne des concerts et des bals où les dames rivalisent de coquetterie par leurs belles toilettes; ce n'est que déploiement de brillantes dentelles, satin, velours, brocart pour les matrones, tandis que les jeunes filles qui se livrent aux tourbillonnements de la valse, sont enveloppées dans des flots de gaze et de tulle.

Les chaperonnes se balançaient dans leurs fauteuils à bascule tout en examinant la jeunesse, qui de son côté prenait ses ébats avec un entrain et une gaieté dont on n'a pas idée dans notre société européenne. L'Américaine raffole de la danse et le plus petit bonhomme est un maître en chorégraphie.

Nous pûmes là étudier à notre aise les usages de la bonne société américaine.

Pendant la journée, beaucoup d'excursions étaient organisées dans les environs et des mails coachs attelés de 4 à 6 chevaux avec grelots et montés par des jockeys habillés en rouge, venaient chercher les amateurs de promenades en voiture.

Quant à nous, notre plus grand plaisir était de péné-

trer dans les bois touffus, dernières retraites des indiens qui s'y trouvaient encore, il n'y a guère que quelques années; nous grimpions sur les rochers, nous gravissions les cascades qui tombaient de presque toutes les hauteurs et nous élançant de roc en roc, nous errions heureux et contents par monts et par vaulx, charmés de nous isoler dans ces forêts profondes et mystérieuses où l'on pouvait marcher pendant des heures entières sans rencontrer un être vivant, car chose curieuse, elles sont dépourvues de faune. Le susurrement des eaux s'écoulant sur des pierres d'une blancheur éclatante, trouble seul le silence de ces vastes solitudes. De nombreux champignons y croissent. Quelques-uns affectent des formes singulières ; nous en avons rapporté un spécimen qui ressemble à s'y méprendre à une grande huître.

Quand nous étions parvenus au terme de nos hautes ascensions sur les plateaux qui se trouvent au faîte des montagnes, notamment le sommet du mont Willard, et que nous dominions tout le pays féerique qui s'étendait devant nous, les collines étagées avec les mille petites cascades qui en découlent, les profonds ravins couverts de feuillage où elles vont se perdre, le lac miroitant au centre d'une couronne de forêts, les rocs escarpés de différentes formes tout resplendissants de quartz et de granit, au sein de cette admirable nature, devant cette œuvre magnifique du Tout-Puissant, du divin Créateur, nous jetant à genoux dans un irrésistible élan pour lui rendre hommage et l'adorer; nous renouvelions sur ces hauteurs les serments d'amour que nous nous étions faits et nous jurions à la face du Très-Haut dont il nous semblait sentir en-

core plus vivement la présence, d'être à jamais l'un à l'autre.

Qu'il est à plaindre l'impie qui rejetant l'existence de l'Être suprême, attribue à la matière inerte agissant sur elle-même, cet admirable agencement des beautés de l'Univers! Il refuse la conception géniale au divin Créateur de toutes ces merveilles. Dans son orgueil insensé, il ne veut courber la tête devant le Maître des maîtres, il ne veut reconnaître son impuissance à produire de son côté de tels chefs-d'œuvre et plutôt que d'avouer son infériorité, il met la matière sans âme au-dessus de l'esprit et le hasard, dit-il, a tout fait en rapprochant les molécules. Oh! qu'il est grand alors le hasard et pourquoi ne pas lui accorder l'intelligence qu'il lui refuse. Mais pour le croyant, il est doux en contemplant de telles magnificences qui sont pour les mortels comme un avant-goût des splendeurs du Ciel, de témoigner son admiration, sa reconnaissance à l'Être des êtres qui nous a placés dans un monde où il a déjà fait entrevoir quelques coins du séjour céleste.

Pour quiconque a lu les livres de Cooper et ses belles descriptions sur les pays habités par les Mohicans et autres peuplades sauvages, il y a un intérêt particulier à parcourir soi-même ces endroits célèbres par tant de combats entre les blancs et les Peaux-rouges et où les nombreux repaires ont été le théâtre de tant d'exploits héroïques.

Nous nous égarâmes une fois dans ces immenses solitudes où peu de chemins sont frayés et où lorsqu'on s'écarte de la route tracée, on se trouve perdu dans un véritable labyrinthe. Le terrain était très accidenté et coupé à tout moment par des ruisseaux qu'il fallait

franchir en sautant de pierre en pierre, quand ils n'étaient pas trop profonds, ou qu'on était obligé de contourner; il y avait un fouillis de broussailles inextricable et pas âme qui vive pour nous remettre dans la bonne voie. Ce qui augmentait encore notre inquiétude, c'était la tombée du jour; comment se retrouver au milieu de ce dédale dans l'obscurité? Enfin, heureusement, après bien des tours et des détours, des montées et des descentes difficiles sur des rochers à pic, nous parvînmes à nous orienter et ce fut avec un véritable soulagement que nous retrouvâmes notre hôtel, car la perspective de passer la nuit au milieu de la forêt vierge ne nous souriait guère.

En hiver, le pays est entièrement désert; les neiges recouvrent les montagnes et les chemins, la maison de plaisance, rendez-vous d'été des riches Yankees est fermée et seul un vieillard, le capitaine Jack, ancien soldat anglais qui a fait la campagne de Crimée, habite Crawfort dans une cabane de bois qu'il a construite à lui seul. Depuis plus de trente ans, ce solitaire se trouve établi en cet endroit dont il fut le premier habitant. Il a un enclos posté à l'entrée d'un bois et dérobé par la verdure, une petite source claire coule devant sa demeure et il passe son existence à pêcher ou à tresser de petits ouvrages en jonc et en paille qu'il vend et dont le produit le fait vivre. Il y a quelques années, il avait pour compagnon un ours qu'il avait dressé et qui, tout en l'accompagnant dans ses pérégrinations, l'aidait à gagner sa vie. L'ours est mort et Jack est maintenant seul. En hiver, il doit faire à travers les neiges des courses de trois à quatre lieues pour se procurer des vivres et il s'attache aux pieds à cette fin des *snow*

shoes (grandes semelles ressemblant à des raquettes dont on se sert dans les pays du nord pour écarter devant soi les neiges qui obstruent le chemin). Son histoire a été chantée en vers, il la vend et nous lui avons acheté le petit poème où l'existence aventureuse de l'ermite des montagnes blanches est racontée :

» Good morning, Captain, you are here, I see
» Well take a seat till I just think a bit.
» I left old England for good and all,
» And do not think I ever shall go back.

Nous eûmes l'occasion d'admirer à Crawfort la piété des Américains. Cette localité est éloignée de plusieurs lieues des églises, aussi pour ne pas priver ses hôtes des offices du dimanche, le propriétaire de l'hôtel fait venir chaque semaine un pasteur qui célèbre le service divin. Nous vîmes arriver dès le samedi soir un révérend que toutes les dames allèrent entretenir à tour de rôle comme si elles se confessaient. Il avait une ressemblance frappante avec M. Collet, curé de Saint-Boniface à Ixelles et quand il était revêtu de la soutane, c'était son vrai sosie. Le lendemain à 11 heures, il y eut une assemblée dans le vaste salon de *Crawfort-house*, arrangé pour la circonstance et les lectures de l'ancien testament furent entremêlées de chants pieux. Presque tous les habitants de la villégiature y assistèrent. Quant à nous, nous vîmes les cérémonies de loin, voulant témoigner par notre absence que nous n'étions pas du culte épiscopal. Toutes les portes de l'hôtel furent fermées ce jour-là, il n'y eut ni concert, ni bal, ni aucune partie de plaisir. Pendant tout notre voyage en Amérique nous avons remarqué que la classe élevée est fière de montrer ses sentiments reli-

gieux : l'impiété est de mauvais ton. Les riches ne déracinent pas l'idée de Dieu chez le peuple et cette piété qu'on entretient permet aux états de vivre en république et de conserver l'ordre dans un pays où le plus ou moins grand nombre de dollars fait seul la distinction entre les classes.

Nous étions restés toute une semaine dans les montagnes blanches et nous dûmes enfin nous arracher à ce séjour enchanteur afin de poursuivre notre voyage. Nous nous dirigeâmes par chemin de fer vers Montréal. La route fut tout le temps charmante, car nous passions au milieu des montagnes, faisant halte aux endroits qui sont autant de villégiatures d'été. Nous apercevions par-ci, par-là de coquets villages et rasions de jolis lacs aux eaux transparentes.

CHAPITRE V

Montréal, Québec et le Saguenay

Nous arrivâmes vers le soir dans la métropole commerciale du Canada; on peut l'appeler ainsi justement, car par sa situation, son port et ses voies ferrées, Montréal fait un trafic considérable et c'est sur elle en grande partie que se condensent les transports et les échanges.

Nous eûmes à notre arrivée une petite mésaventure : nous étant informés de l'hôtel Victoria qu'on nous avait indiqué à Boston et où nous avions adressé par avance nos bagages, nous apprîmes à notre grande stupéfaction qu'il n'existait pas et quant à notre malle, nous ne pûmes la découvrir le soir même car elle ne se trouvait pas à la gare, ce qui nous causait une certaine inquiétude. Mon mari surtout en était très contrarié : il s'était fait un point d'honneur de me conduire à travers les régions d'outre mer avec *no trouble* comme disent les Américains.

Heureusement, le lendemain quand nous nous rendîmes à la douane, beau bâtiment vis-à-vis du port, le premier objet qui frappa notre vue fut la malle en question. Elle nous fut immédiatement remise et je crois même qu'on ne l'avait pas examinée, malgré que nous l'avions laissée ouverte pour la visite. Nous

n'avons plus eu dans la suite aucun désagrément avec nos bagages car nous les prenions toujours avec nous, ce qui était le plus simple, la gratuité existant en Amérique sur les parcours en chemin de fer et en bateau pour les colis que les voyageurs ont avec eux.

« Non loin de la gare, en face du square *Dominion* » s'étend majestueusement entre quatre rues, le vaste » et magnifique hôtel Windsor. Ce véritable palais est » approprié pour recevoir 800 hôtes et plus de 150 » chambres ont un cabinet de bain. La hampe du » drapeau qui flotte sur son dôme principal a 14 mètres. » Le vestibule en forme de rotonde, est sous une » immense coupole qui l'éclaire. Un escalier d'honneur » conduit à une galerie de toute beauté longue de » 54 mètres sur 12 de large avec des colonnes superbes » dont les chapiteaux sont des cercles de lumière élec- » trique. Tout au long de cette promenade, une enfilade » de salons (*the parlors*) ornés d'œuvres d'art et » décorés somptueusement. Les chambres nuptiales et » des boudoirs qui sont de véritables bijoux sont sur » le même palier.

» Il y a une salle de théâtre qui sert aussi pour les » bals, concerts et banquets.

» La salle à manger est surtout remarquable : c'est » le *Crowning star* de Windsor. Nous ne savions assez » nous lasser de l'admirer pendant nos repas. Cinquante- » deux colonnes et pilastres en noyer fouillé avec art » longent les parois. La frise de l'entablement offre une » série de fresques représentant les paysages les plus » pittoresques. Trois dômes splendides l'éclairent. » Leur cercle est un cordon de lumière électrique » et des lustres tout scintillants y sont suspendus. Quand

» les mille luminaires jettent leurs feux, merveilleux est » l'aspect de cette salle à manger, la plus grande et la » plus belle du monde ; 500 convives peuvent s'y asseoir.

» Une autre salle plus petite, chef-d'œuvre d'élé- » gance et de bon goût, est réservé aux ladies « *only* » *ladies* », c'est-à-dire qu'un cavalier n'y peut prendre » ses repas que s'il est accompagné d'une dame. De » nombreux magasins de toutes sortes sont enclavés » dans le bas de Windsor et l'on peut y pénétrer de » l'intérieur du bâtiment. (1) »

« Parmi les hôtels d'Amérique d'une grandeur et » d'un luxe inouï, Windsor brille au premier rang et » les surpasse tous par son heureuse situation au pied » des montagnes. »

La vue que nous avions de notre chambre était ravissante, le beau square Dominion s'étendait devant nous avec ses jolies plantations, ses statues, ses fontaines, encadré par les nombreuses tours des églises de différents cultes et nous apercevions les montagnes qui forment un demi-cercle verdoyant autour de la cité et où se trouve l'incomparable parc de *Mount Royal* dont on peut atteindre le sommet en ascenseur. A cette place, on plane sur toute la ville et l'on jouit d'un coup d'œil féerique. De larges avenues bordées d'arbres la traversent en tous sens et les cent flèches, minarets et coupoles ressortent agréablement de ces bouquets de verdure. Dans le lointain, on voit le majestueux Saint-Laurent avec la jolie île de Sainte-Hélène, fort militaire

(1) La domesticité est si exigeante en Amérique que des familles passent des années à l'hôtel. Cette collectivité, qui détruit la vie en famille, n'est pas à la portée de toutes les bourses est-elle un progrès ?

et couverte d'un beau parc où les habitants de Montréal vont souvent se promener, car des petits vapeurs font continuellement la traversée d'une rive à l'autre. Nous avons également été passer quelques heures agréables dans cette île où sur la partie opposée au côté qui fait face à la ville, on aperçoit les montagnes de Belœil villégiatures d'été, et les clochers de Varennes et de Boucherville. « Un règlement affiché sur des poteaux » défend d'apporter dans l'île des liqueurs ou de tenir » des propos libres. (1)»

Plus loin, sur le fleuve, se trouve le pont Victoria entièrement construit en fer et l'un des plus grands du monde; il repose sur deux culées et 24 piliers de pierre; sa longueur est de 3 kilomètres et son coût a été de 30 millions. Robert Stephenson et Ross en furent les ingénieurs (2).

Du Saint-Laurent, on peut admirer les deux belles tours de l'église Notre-Dame et la statue gigantesque de la vierge qui placée au haut de la vieille église de Notre-Dame de bon secours et tournée du côté du port, semble bénir les navires se trouvant sur les eaux du fleuve et souhaiter un heureux voyage à ceux qui s'abandonnent à ses flots.

Montréal se distingue par la grande piété de ses habitants; les 3/4 sont catholiques, elle est surnommée à juste titre la cité des églises, car il y en a un grand

(1) La tempérance est si rigoureuse en Amérique que dans certaines localités il faut une prescription du médecin pour obtenir une boisson forte.

(2) « Le pont du canadien pacifique en amont de Montréal est » aussi remarquable. Il réunit le maximum de légèreté au maxi- » mum de solidité et devrait servir de modèle au pont à jeter » sur l'Escaut à Anvers.

nombre de différents cultes, quelquefois trois à côté l'une de l'autre. Tout protestant enrichi ne manque pas de faire édifier un temple de sa confession, afin d'avoir en propre son église et son pasteur et les dissidents se font un point d'honneur de posséder autant et d'aussi belles églises que les catholiques.

Notre-Dame est la cathédrale actuelle : c'est le temple le plus vaste de l'Amérique. Elle peut contenir dix mille personnes, ses deux grandes tours ont soixante-sept mètres de haut ; celle de droite sur laquelle on peut monter et d'où la vue sur le Saint-Laurent est particulièrement belle, contient une immense cloche pesant 30.000 livres, qui est une des cinq plus grandes du monde. L'autre tour renferme un carillon. Les décorations intérieures de l'église sont très riches et il y a un grand nombre de peintures et de statues.

L'église Saint-Pierre, encore en construction, doit devenir la nouvelle cathédrale ; elle est située au coin du square Dominion et elle est le fac simile réduit environ à la moitié de la grande basilique de Rome. Sa longueur est de 100 mètres, sa largeur de 46, la coupole est haute de 56 mètres et a un diamètre de 30 mètres. Les peintures de la coupole principale représentent les quatre évangélistes et leurs emblèmes. Dans tout le contour, la frise a des inscriptions religieuses, et est décorée de sujets, appropriés au lieu saint (1).

Les autres églises de Montréal à citer pour la

(1) Les pierres et marbres de construction se trouvent en abondance aux Etats et au Canada. Saint-Pierre est en lime-stone, pierre d'un bleu clair et très dur.

beauté de leur architecture et de leurs décorations sont celles des jésuites, célèbre aussi pour la belle musique qu'on y exécute, la basilique anglaise et plusieurs temples presbytériens. Étant entrés aux jésuites pendant une messe du dimanche, nous fûmes très surpris de voir dans le chœur plusieurs rangées de messieurs revêtus d'habits éclatants en drap rouge chamarrés d'or, couverts de plusieurs insignes et avec pantalon en casimir blanc. Ayant demandé l'explication de ce que cela signifiait, nous apprîmes que c'étaient les dignitaires d'une congrégation établie par les révérends Pères. A la fin de la cérémonie, ils sortirent en rangs de l'église et défilèrent dans différentes rues de Montréal, tambour battant et musique en tête. La liberté de conscience règne grandement au Canada, elle est entrée dans les mœurs, aussi personne, malgré la divergence d'opinions religieuses qui existent dans le pays, ne se permit un sourire sur le passage de cette phalange du Seigneur. Nous rencontrions fréquemment dans les villes du Dominion des hommes appartenant à des confréries ou à des congrégations et qui portaient ostensiblement sur eux dans la rue des rubans avec médailles, grandes plaques en or ou en argent, mentionnant en exergue la devise et leur affiliation. Les maçons y portent aussi à la boutonnière ou en breloques des insignes de la loge.

Montréal possède des superbes monuments, entre autres, *Court house*, *city hall*, *la Post office*, l'hôtel-Dieu, le marché de bon secours, des grandes banques partout richement construites, le collège Mac Gill, le pénitentiaire, la colonne Nelson que quelques canadiens français ardents ont voulu récemment déboulonner.

« Nous avons assisté à une séance du conseil muni-
» cipal qui se tient à *City hall*. Le Lord maire, grand et
» bel homme, présidait assis dans un immense fauteuil
» sans pupître ni table devant lui. Dans cette position
» bien en vue, il ne pouvait ni lire ni écrire et devait
» forcément suivre avec soin les débats. Il avait cepen-
» dant l'air fort à son aise : un vrai roi qui trônait. Les
» orateurs se servaient des deux langues en usage dans
» le pays. Quand on passa au vote, nous entendîmes un
» grand nombre de *Yes*, quelques oui et beaucoup de
» non (1). Le président se servit de son droit de
» n'accorder une seconde fois la parole qu'avec l'assen-
» timent de l'assemblée à un orateur français qui criti-
» quait et auquel on avait répondu en anglais. La
» discussion était très chaude, car il s'agissait de l'alié-
» nation de terrains appartenant à la ville. »

Nous visitâmes le pénitentiaire dirigé par les petits frères et qui est un modèle du genre. Les religieux ne se contentent pas de réformer les jeunes détenus, mais ils les mettent à même de gagner ensuite leur vie en s'occupant d'un métier. A cette fin, d'immenses installations existent pour apprendre à chacun suivant ses aptitudes et ses goûts, un état quelconque. Les inventions les plus modernes y sont appliquées et des machines fonctionnant à la vapeur et à l'électricité y sont établies et ont d'énormes moteurs installés dans les caves.

Un Belge de Gand, le frère Hilduard, supérieur provincial des frères de la charité, dirige depuis de longues années cet établissement, il nous fit l'honneur

(1) Tous les opposants répondirent en français *non*.

de nous montrer lui-même cette institution largement subsidiée par le gouvernement (je crois 200.000 francs) à cause des services qu'elle rend. Le seul but des frères est de relever moralement les détenus qu'on leur confie. Nous vîmes ceux-ci dans leurs récréations, à leurs travaux ; ils avaient réellement bonne mine et un air content. On oubliait en les voyant qu'on était dans une maison de réforme. L'intérêt politique n'a pas encore inspiré au Canada la haine de la religion, c'est un bonheur, car le développement du sentiment religieux est seul capable d'adoucir des hommes portés par tempérament à la perversité, de ramener au bien des enfants qu'une heureuse condamnation a enlevés à un milieu où le vol et le vice sont en honneur.

Les protestants ont un magnifique local situé sur le square Dominion où les jeunes gens chrétiens trouvent réunis tout ce qui est propre à les attirer, tels que salles de jeux, de gymnastique, de lecture renfermant beaucoup de journaux et de livres de propagande ; on donne des conférences sur différents sujets et la religion y joue un grand rôle, car le but principal de l'association est de tâcher de faire autant d'adeptes que possible à la doctrine de Luther et de Calvin.

Les fêtes d'hiver à Montréal pendant le carnaval attirent des visiteurs de toutes les parties du Dominion et des États. D'habiles artistes élèvent des statues, des colonnades, des édifices en neige. Le soir on organise des promenades aux flambeaux. Les participants sont costumés et marchent au moyen de *snow shoes*. C'est surtout le *toboggan*, espèce de montagne russe, qui amuse. Ce jeu consiste à se laisser glisser du haut de la montagne sur la neige durcie et unie comme la glace.

On file avec une rapidité vertigineuse. Des grappes humaines sont enchevêtrées et les efforts qu'on fait pour se retenir sur ce glissoire ou pour se dégager provoquent une hilarité bruyante. Glisser à deux dans une chute probable faitsourire la jeune fille retenue à la taille par son amant attentif. Les Montréaliens ont un malin plaisir à inviter le gouverneur anglais, quand il est nouveau, à faire un voyage ou une chute en glissoire et l'on comprend qu'il décline avec effroi l'invitation, tant la pente est longue et rapide.

Les rues de Montréal sont très animées, le service des trams s'y fait admirablement, la ville est très commerciale, elle possède de beaux magasins, les maisons sont de jolis styles et, suivant la mode américaine, celles qui sont bâties dans les quartiers aristocratiques ont presque toutes les marches de la porte d'entrée avançant sur les trottoirs, ce qui n'entrave en rien la circulation tant la voie est large et celà donne un cachet particulier à la demeure tout en lui faisant gagner du terrain. Les arbres des squares et des avenues rendent l'aspect de Montréal gai et riant et à mon avis c'est la plus jolie ville de l'Amérique du Nord, elle est aussi la plus habitée du Canada car elle compte 250.000 âmes ; elle fut fondée par de Maisonneuve en 1642 sur le territoire d'un village indien appelé *Hochelaga* et dédiée à la Vierge Marie qu'elle prit pour patronne et protectrice. Pendant longtemps, on l'appela ville Marie ; elle est bâtie sur l'île de *Mount royal*, d'où son nom et contient 360 rues qui portent toutes des noms de saints ou de saintes. Le calendrier entier y a passé.

A trois lieues de Montréal se trouvent sur le Saint-Laurent les fameux rapides Lachine que les navires

ne savent remonter. On est obligé pour voguer sur ces écueils de redescendre les eaux et à cette fin, on se rend par chemin de fer en amont du fleuve au village Lachine situé à proximité. Les premiers français qui arrivèrent au Canada, crurent avoir trouvé la route qui conduit par l'ouest au céleste empire. Arrêtés par les rapides, ils voulurent continuer à pied pour reprendre le fleuve à sa partie navigable, mais le chemin étant trop long, ils le rebroussèrent et donnèrent le nom de La Chine à leur point de départ.

L'est du Canada est encore occupé par les descendants des colons français; ils ont conservé la religion, les usages, les manières, la langue de leurs ancêtres. En certains endroits, on retrouve le patois, les habits, la simplicité de mœurs des anciens bretons. Cette vaillante population qui n'était qu'une poignée d'hommes lors de la cession du Canada à l'Angleterre par le traité de Paris en 1763 forme actuellement un peuple puissant et respecté. Dans la province de Québec sur 1.400.000 habitants, 1.200.000 sont d'origine française.

Je dois avouer que nous eûmes une déception en voyant les rapides que nous nous représentions comme un spectacle merveilleux. L'écume causée par le tournoiement de l'eau sur les écueils, ne produit que des vagues peu comparables pour leur majesté à celles de l'Océan.

Notre steamer était loin d'être fortement ballotté et le mouvement ondulatoire n'était que peu sensible à cette place. Le principal attrait de cette navigation est le danger, car la passe entre les écueils est si étroite que la moindre distraction du pilote aurait pour

résultat la perte certaine du navire. Les Américains ont du reste l'habitude de vanter dans un langage très imagé et un peu exagéré les beautés qu'ils possèdent. La réclame ne perd jamais ses droits, le superlatif est toujours la note dominante ; chaque curiosité est appelée la plus grande merveille du monde et l'européen, après avoir lu les différentes nomenclatures de tout ce qu'il aura à visiter de remarquable, se demande ce qui vraiment doit le plus exciter son attention au milieu de cette quantité de merveilles que chaque ligne de chemin de fer, de steamer vante à qui mieux mieux afin d'attirer de son côté le trafic des voyageurs. Quant à nous, nous choisîmes pour notre excursion au Canada la voie d'eau, trouvant ce moyen de transport le plus agréable, surtout pendant les chaleurs de l'été où la brise de l'élément liquide produit une fraîcheur bienfaisante. Quelle excellente manière pour bien voir un pays que de le parcourir confortablement installé sur le pont d'immenses palais flottants qui ne nous emportent pas comme les chemins de fer avec une vitesse vertigineuse en ne vous laissant pas le temps d'admirer les jolis paysages qui s'offrent à la vue. Ici on peut se promener, prendre des repas à l'aise, dormir dans une bonne cabine bien aménagée. Vers le soir, alors que l'obscurité empêche de distinguer les sites devant lesquels on passe, on rentre dans les salons luxueux du navire, on fait de la musique, car tous ces bâtiments ont un piano, ou bien assis dans un mœlleux sopha, on lit tranquillement à la lumière électrique un journal ou une revue que l'on se procure sur l'hôtel ambulant, on écrit sa correspondance, on s'amuse à regarder les photographies ou les objets de provenance canadienne

qu'on y vend, on s'entretient avec les passagers car la connaissance se fait vite et les Américains sont très liants et très gentils envers les étrangers auxquels ils donnent volontiers tous les renseignements qu'ils désirent obtenir. Seulement contrôlez, vous vous êtes peut-être adressé à un Yankée intéressé dans une compagnie et chacun prêche pour sa chapelle.

Le Saint-Laurent est un fleuve magnifique, il est parsemé d'une grande quantité d'îles, ses bords variés présentent à l'œil alternativement des montagnes, des plaines fertiles ou d'immenses prairies couvertes d'un nombreux bétail. Sa largeur est quelquefois si grande qu'on n'aperçoit pas ses rives quand on est au milieu de son courant, ses eaux sont salées et ses nombreuses stations balnéaires sont très fréquentées.

A mi chemin de Montréal et Québec, on passe par le lac Saint-Pierre qui est peu profond, aussi drague-t-on son chenal afin que les plus grands steamers puissent le traverser. A l'embouchure du Saint-Francis, se trouve la ville des Trois rivières qui sépare le fleuve en trois canaux, d'où son nom.

A l'approche de la Plaine d'Abraham, célèbre par la mort héroïque des deux chefs ennemis, les braves Montcalm et Wolf, le pays devient escarpé et pittoresque. On aperçoit de loin le promontoire que forme l'ancienne capitale du Canada, lequel est surmonté d'une superbe forteresse s'élevant à 100 mètres au-dessus du fleuve.

La situation de Québec, justement appelée la Gibraltar de l'Amérique du Nord est unique; s'avançant sur le Saint-Laurent, elle forme un triangle élevé dont la pointe est le cap Diamond que couronne l'imprenable citadelle.

La côte occidentale de ce promontoire est baignée par la rivière Saint-Charles affluent du Saint-Laurent.

Le fleuve se rétrécit considérablement devant les batteries qui défendent l'entrée de la place, s'élargissant ensuite, il est coupé en deux par la grande île d'Orléans et immédiatement après son cours devient majestueux et large comme un lac.

« Le nom de Québec vient du cri que poussa un » normand en voyant la tête du cap Diamont. (Quel bec ! » quel cap !) On rencontre en Normandie, Briquebec, » Bolbec, Caudebec et (Québec pourrait bien être une » corruption de ce dernier nom.) D'autres croient qu'il » vient de Quebec qui dans le langage des Indiens » *Mic mac*, signifie retrécissement ou quelibec, ce qui » est fermé (nous avons vu que le Saint-Laurent se » rétrécit et que caché par l'île d'Orléans, il semble de » loin une baie.) Le baron de Lévis fut le premier qui » toucha le promontoire en 1518. Jacques Cartier, de » Saint-Malo, envoyé par François Ier qui voulait aussi » avoir sa part des terres d'Amérique disant qu'il » ignorait l'article du testament léguant tout le nouveau » monde à son cousin d'Espagne, explora le Saint- » Laurent et une partie du Canada. Il en fit une descrip- » tion et les noms qu'il donna subsistent encore. On » vient d'élever un monument en son honneur à Stada- » cona à vingt minutes de Québec où il passa les hivers » de 1535 et de 1536. Champlain, envoyé par Henri IV » fit bâtir Québec en 1608 et fonda la nouvelle France » dont il fut le premier gouverneur. Il resta au Canada » de 1603 à 1635 et contribua au succès de la société » coloniale, fondée par Richelieu en 1628. »

Québec est considérée comme la clef du Canada; elle

est divisée en deux parties : la ville haute et la ville basse. La première comprend la citadelle et les fortifications d'une étendue de cinq kilomètres; trois portes reconstruites avec art y donnent accès. La terrasse Dufferinn, prolongée en 1879 sous le lord de ce nom et sur les plans du chevalier Baillargé, ingénieur de la ville, conduit à la citadelle. Cette plate-forme planchéiée occupe l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis; elle s'élève à 74 mètres au-dessus du Saint-Laurent et a 460 mètres de long. C'est la promenade favorite des habitants de Québec, on y donne des concerts et l'on y jouit d'un coup d'œil incomparable sur le beau fleuve et ses décors. En 1889, dans la nuit du 19 septembre, une partie de la terrasse s'effondra, ensevelissant sous ses décombres sept à huit maisons et cinquante à soixante personnes perdirent la vie dans cet épouvantable accident.

Derrière la terrasse, se trouve le jardin du gouverneur, autre promenade des Québecquois; on y admire le monument en forme d'obélisque, élevé à la mémoire des généraux Wolf et Montcalm (1). Ces nobles ennemis, ces héros de la mémorable lutte entre les Anglais et les Français sont ainsi réunis dans une même et glorieuse apothéose. L'un et l'autre succombèrent aux blessures qu'ils reçurent à la bataille de Québec en 1759, laquelle décida du sort de la colonie française. Montcalm eut pour tombeau un trou qu'un boulet de canon avait creusé, digne sépulture pour un guerrier qui avait

(1) On a également érigé dans les plaines d'Abraham un monument séparé à la mémoire de Wolf, à l'endroit même où il tomba.

juré de conserver le Canada à sa patrie ou de périr en la défendant.

On construit en ce moment, en face du jardin du gouverneur et contre la terrasse, un magnifique hôtel qui comptera certainement parmi les plus belles constructions de ce genre au Canada. L'hôtel de Frontenac, tel sera son nom, a l'aspect d'un vieux château-fort, ses fenêtres, ses tourelles, sa porte d'entrée, tout le fait ressembler à un castel féodal perché sur le sommet d'un haut rocher. On s'étonne d'y voir employé la brique à profusion tandis que le pays est si riche en pierres naturelles de toute beauté.

Il y a quelques édifices dignes d'attention dans la ville, entre autres l'université Laval (1) bâtie un peu plus bas que la terrasse, derrière les canons braqués sur le Saint-Laurent, le nouveau parlement provincial, l'Hôtel-Dieu, le couvent des Ursulines, la cathédrale et quelques églises épiscopales avec de beaux vitraux et de belles fresques à l'intérieur.

La ville basse contourne la partie élevée de Québec et communique avec elle par la côte de la montagne, l'escalier Champlain et un ascenseur. Ce quartier très sale, a des rues étroites couvertes de planches, ses maisons sont pour la plupart de vieilles bâtisses en bois et l'on reconnaît que l'on se trouve dans une des plus anciennes villes de l'Amérique ; mais cette cité du nord a un cachet particulier, elle est la plus pittoresque du Canada et semble être un trait d'union entre les âges passés et les âges présents. Le marché sous la terrasse est surtout intéressant.

(1) De Laval-Montmorency, des seigneurs de Montgni, fut le premier évêque de Québec.

En face de Québec, perdue dans le feuillage, est bâtie la jolie ville de Lévis que l'on atteint avec des petits vapeurs qui la font communiquer avec sa puissante voisine.

Elle possède un beau fort qui s'aperçoit de loin, un grand séminaire entouré d'un parc, quelques belles églises et de gracieuses villas. On y jouit de quelques beaux points de vue et c'est là que se trouve le Mont Washington d'une grande élévation.

A une certaine distance de Lévis, on admire la magnifique cascade appelée la chaudière, considérée comme la seconde en beauté après le Niagara; elle a 40 mètres de haut.

Le Canada est du reste le pays des chutes d'eau, il y en a un nombre considérable dont quelques-unes sont très belles.

Nous nous rendîmes aussi à Lorette, village à 3 lieues de Québec, où se trouvent encore quelques familles indiennes primitives. Nous fûmes reçus d'une manière très cordiale par un de ces anciens sauvages, devenus maintenant très civilisés par leur contact avec les nouveaux habitants du Canada. Un petit-fils d'un ancien chef huron, nous fit entrer dans sa cabane d'abord, puis dans sa maison où il nous introduisit dans un joli salon. De nombreuses gravures de saints ornaient les murs et des photographies représentaient les habitants de la maisonnette dans leurs costumes d'il y a trente ans.

M. Psavenhohi nous offrit pour rafraîchissement une bouteille d'excellente bière et nous présenta sa femme, ses enfants et plusieurs de ses parents. Comme la nuit était venue quand nous prîmes congé de lui, il

eut l'affabilité de nous escorter jusqu'à la gare à travers les sentiers du village, afin de nous montrer le chemin et resta causer avec nous jusqu'à l'arrivée du train qui était une bonne heure en retard, comme c'est souvent le cas en Amérique.

Peu après notre retour en Belgique, nous écrivîmes, mon mari et moi, au père et à la mère de la famille indienne qui nous avaient si bien reçus dans leur *home*, afin d'obtenir leurs photographies en costumes indiens; nous les avions vus représentés ainsi en groupe.

La lettre que le descendant du chef huron nous répondit est dans sa naïveté poétique un vrai petit poème émaillé des plus jolies images et elle est comme le ciment de l'amitié contractée entre un des enfants primitifs de l'Amérique et l'européen représenté par mon mari. L'indien par déférence, le qualifie tout le temps de chef. A son point de vue, c'est le plus haut titre, celui qui indique la supériorité.

Je ne veux pas priver le lecteur de ce spécimen charmant du style de notre ami le huron.

Voici la copie littérale de cette épître écrite en français, la langue du Bas-Canada.

Village huron, Nouvelle Lorette

18 juillet, 94.

Au chef

Arthur de Cannart d'Hamale, Bruxelles, Ixelles.

Chef,

Je te demande pardon du retard dans ma réponse; mais tu sais que les sauvages sont lents.

Ta lettre est arrivée au village huron de la nouvelle

Lorette, comme une belle journée de printemps : comme l'hirondelle : fraîche, gracieuse, rayonnante.

Tes nobles et beaux sentiments me font comprendre combien je suis sauvage.

La lettre de ta femme à ma femme, a été pour elle, comme une grappe de lilas, toute parfumée par le soleil de juin.

Mon cœur a été « réjouit. »

Chef, je n'ai pas de photographies : mais je t'envoie mon nom huron ainsi que celui de ma femme « La Vastialenrat » le nom huron de ma femme, veut dire « *La beauté blanche* ».

« Psavenhohi en huron veut dire le Vautour ». Que la chasse et la pêche te soient abondantes : Ton soleil radieux : que le Grand Esprit te protége ainsi que ta vaillante femme.

Chef, je dis
Paul Psavenhohi.

Cette lettre est un document qui prouve à quel degré de culture sont arrivés certains aborigènes de l'Amérique. « La province de Québec, pour conserver la » curiosité d'une tribu indienne de hurons, permet aux » indiens de Lorette de vivre d'après leurs coutumes et » leurs usages et de se choisir un chef. C'est une répu- » blique de Saint Marin au Canada. Mais les hurons » jouissent d'un tel bien-être qu'ils sont recherchés en » mariage par les habitants du village français de

(1) Le nom civilisé de Psavenhohi est Paul Picard; celui de sa femme Jane Grey Smith.

» Lorette et la pureté de la race disparaît de plus en plus.

» La civilisation n'implique pas la destruction mais la » fusion des races, le retour à l'unité de l'espèce hu- » maine. Le vice a déprimé l'homme, une même ten- » dance vers l'idéal le relèvera (1). »

Nous nous rendîmes aussi par chemin de fer au célèbre pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré, à 33 kilomètres de Québec, en passant devant la chute de Montmorency. Le train fait un arrêt juste vis-à-vis de la cascade. Elle n'a que 45 mètres de largeur mais tombe d'une élévation de 75 mètres. Elle dépasse donc en hauteur le Niagara.

Sainte-Anne de Beaupré est en grande vénération depuis 1650; la chapelle primitive a été élevée par quelques bretons en exécution d'un vœu fait pendant une violente tempête à la sainte si honorée dans leur province de France. Une magnifique basilique s'élève maintenant sur l'emplacement de cette modeste chapelle; on y conserve dans une châsse en verre, une phalange du doigt de sainte Anne. Elle possède aussi un morceau de roc de la grotte où est née la sainte vierge. On y montre une chasuble ornée de broderies d'or faite et offerte par Anne d'Autriche. De nombreuses confréries y sont établies et l'on y vient en pèlerinage de toutes les parties du Nouveau monde. Sainte Anne est aussi célèbre en Amérique que Lourdes en Europe. A Québec, nous rencontrions nombre de ces pèlerins revêtus des insignes de leurs confréries.

(1) Le fils de Montézuma fut l'auteur d'une des plus grandes familles de l'Espagne.

L'indien Porfirio Diaz gouverne depuis 10 ans le Mexique avec une supériorité remarquable.

Il y a une quantité incalculable d'ex-votos offerts à la grande sainte, les murs de l'église en sont littéralement couverts, deux énormes pyramides de béquilles se trouvent à l'entrée du temple. Les Pères rédemptoristes qui desservent ce sanctuaire, font des sermons dans toutes les langues, même en flamand, car les Belges sont très nombreux au Canada.

De Québec, nous descendîmes le Saint-Laurent pour entrer dans le Saguenay, un de ses affluents, et faire une des plus intéressantes excursions que le cours du grand fleuve canadien offre aux touristes en quête des merveilles de la nature.

Nous côtoyâmes d'abord la grande île d'Orléans qui a une étendue de 30 kilomètres en longueur sur 9 dans sa plus grande largeur. Jacques Cartier l'appela île de Bacchus à cause de ses nombreuses vignes vierges. Plusieurs villages sont bâtis à sa surface, son extrémité occidentale est très élevée, on y voit de belles fermes et les clochers en métal blanc de ses églises reluisent au soleil.

Sur la rive opposée du Saint-Laurent, on aperçoit la chute de Montmorency, qui à distance ne fait qu'une maigre impression; elle ressemble de loin à un grand drap de lit déployé et n'a rien de grandiose.

Nous passons aussi devant le mont Sainte-Anne, d'une altitude de 800 mètres, au pied duquel est bâti le village célèbre par le pèlerinage dont il a été parlé plus haut.

L'île d'Orléans tient la tête d'un groupe d'îles couvrant le Saint-Laurent sur une assez grande étendue, elles sont très abondantes en gibier, l'une d'elles, la *Grosse Ile*, sert de lieu de quarantaine pour

les navires qui se rendent à Québec. L'idée que des milliers d'émigrants y ont trouvé la mort, fait qu'on la regarde avec un effroi mêlé de tristesse.

Puis nous doublons le cap des Tourments qui s'élève à 600 mètres. A ce point commencent les montagnes laurentiennes qui s'étendent à 70 lieues vers le nord dans des régions encore inexplorées.

Le Saint-Laurent devient large de 5 à 6 lieues et il n'est plus possible de distinguer l'autre rive.

Nous entrons dans la baie Saint-Paul, une crevasse entre les rochers laisse tomber en torrent impétueux l'eau qui vient des montagnes. A droite de la baie, se trouve le cap aux corbeaux, nommé ainsi à cause du croassement des volatilles qui l'habitent à d'inaccessibles hauteurs. Ces oiseaux ont toujours été de mauvais augure et les anciens habitants étaient enclins à penser que les gnomes y avaient établi leur séjour.

Nous longeâmes ensuite l'île aux Coudres, riche en mines et nommée ainsi à cause du grand nombre de coudriers que Jacques Cartier y trouva. Elle est un des plus anciens établissements français.

Tout le long de la route, le panorama est enchanteur. Voici Murray bay, villégiature recherchée à cause de sa source d'eau minérale.

Inclinant vers la droite, nous contemplons le mirage que produit la réfraction des rayons solaires sur les Pilgrims, groupe de rochers qui semblent suspendus dans le ciel.

Le steamer atteint la *rivière du loup*. Une ville d'eau très fréquentée par des milliers de familles de Québec et de Montréal s'y est élevée; on y jouit d'une vue magnifique sur le fleuve et les montagnes lauren-

tiennes; elle est rattachée au railway international afin de permettre aux touristes des États-Unis, via Halifax et de Saint-John, de s'y rendre aisément.

Nous arrivons enfin à l'embouchure du merveilleux Saguenay. Tadousac est située au confluent. C'est là que le christianisme fit son apparition au Canada, et que le saint sacrifice de la messe fut célébré pour la première fois chez les sauvages de ces régions (1).

La petite chapelle primitive des jésuites qui fut la plus ancienne église du Dominion, existe encore; elle renferme un Enfant-Jésus donné par Louis XIV et c'est dans ce sanctuaire que les enfants de la forêt vierge entonnèrent leur première hymne au Seigneur. Le couvent des jésuites y était attenant, le Père Marquette en fut le fondateur et l'on voit encore les ruines de cet établissement.

En face, on a bâti récemment un magnifique hôtel avec installations pour 150 voyageurs, car Tadousac est maintenant une ville de plaisance très fréquentée. Lord Dufferinn y avait fait construire une belle villa; son exemple a été imité et c'est à bon droit qu'elle jouit de la faveur des Américains, car sa situation est ravissante et romanesque entre deux cours d'eau d'aspect différent. Elle est couverte de montagnes et de forêts; dans ses environs se trouvent de nombreux petits lacs peuplés de truites saumonées.

Le gouvernement possède en cet endroit un grand

(1) A 3 lieues de la *rivière du loup* se trouve l'opulente Cacouna, la reine des stations balnéaires du Canada, où les princes de la finance ont édifié de superbes villas sur les caps qui dominent la plage.

établissement de pisciculture où l'on s'occupe de la reproduction du saumon.

Après avoir quitté notre steamer pendant les quelques heures qu'il faisait halte à Tadousac, nous nous y installons de nouveau vers la brume et c'est au clair de lune que nous allons voguer sur le Saguenay, la rivière la plus extraordinaire qui se puisse imaginer. Large comme un fleuve, uni comme une glace, bordé de hauts rochers à pic qui semblent l'enlacer comme dans un étau, le Saguenay a quelque chose de triste et de solennel qui surprend et émeut, charme et terrifie. Ses eaux noires font penser au Styx, on se croirait transporté tout à coup dans un autre monde, dans le royaume ténébreux de Pluton. Quelques pins au feuillage foncé sont seulement disséminés çà et là dans les fentes des pierres abruptes et vus à une certaine distance, ils ressemblent à de la mousse noirâtre. La monotonie est coupée par les formes différentes de tous ces rochers, d'une hauteur fabuleuse qui, aperçus à la lueur de l'astre des nuits, se dressent comme des fantômes. Ils se présentent quelquefois de face quand la rivière contourne ou qu'une île coupe le courant.

Les caps Éternité et Trinité qui se touchent sont d'une altitude l'un de 570 mètres et l'autre de 550. Devant ces léviathans de la création, on reste interdit...

Nous voguions en silence sur cette rivière mystérieuse, pas une barque ne glissait sur ses ondes, pas un être vivant ne se montrait sur ses rives inaccessibles et muets d'étonnement devant le spectacle inattendu qui s'offrait à notre vue, nous laissions errer nos regards sur cette merveille de la nature sans proférer une parole. Arthur comparait avec justesse le Saguenay

à une jolie veuve en deuil. En effet, n'est-elle pas intéressante et charmante comme elle par sa beauté sous son voile de tristesse !

Un souper composé de succulentes truites, nous attendait dans la salle à manger du navire. La cloche d'appel s'était fait entendre et déjà ceux de nos compagnons qui étaient plus avides de se régaler que d'admirer un scenery grandiose, descendaient à la hâte pour prendre part au repas savoureux. Quant à nous, nous préférâmes rester sur le pont où se déroulait à nos yeux tout ce que l'univers pouvait nous offrir de plus étonnant.

A vingt lieues de l'embouchure du Saguenay, on atteint *Ha! ha! bay!* Le nom de cet endroit vient de l'étonnement des premiers explorateurs français qui en voulant remonter le Saguenay jusqu'à sa source, virent qu'ils étaient entrés dans un cul-de-sac. Les cris de surprise Ah! Ah! qu'ils poussèrent furent répétés par l'écho.

Quelques cottages s'aperçoivent çà et là sur les hauteurs et à travers le feuillage. Le pays devient labourable, les arbres sont plus nombreux, il y a des ravins, des passages étroits entre les montagnes, les bestiaux broutent, la vie apparaît, une grande cheminée de fabrique fume et des canots se meuvent alentour.

Sortant de la baie, le navire passe entre les caps Est et Ouest. De loin on aperçoit la haute coupole de l'église de *Chicoutimi* qui est le point terminal de la navigation. Cette ville, le siége d'un évêché, est dans une belle situation, entourée de montagnes, de cascades et de nombreux lacs. Nous y abordâmes à minuit et y fîmes déjà une petite promenade que nous renouve-

lâmes le lendemain à l'aurore, notre véhicule nautique ayant fait escale pendant quelques heures de la nuit au terme de sa route, avant de revenir à son point de départ.

A *Chicoutimi*, nous nous entretînmes avec une famille d'indiens montagnais qui s'étaient embarqués sur notre steamer avec une pirogue. Ils retournaient dans leur village situé sur les bords du lac Saint-John. Les femmes avaient un costume particulier et ne parlaient que leur dialecte, quant au mari il nous comprenait et nous pûmes l'interroger sur les us et coutumes du reste de ces peuplades sauvages qui existent encore dans le haut du *Dominion*. Le commerce des peaux est en grande partie le gagne-pain des habitants primitifs de l'Amérique du Nord qui se livrent à la chasse et comptent parmi leurs proies des martres, mintes, visons, ours, etc. Ces montagnais sont des guides précieux pour les touristes qui s'avancent dans les régions inexplorées du lac Saint-John.

« Les Indiens prétendent que le Saguenay n'a pas » toujours existé et qu'il apparut subitement après un » grand bouleversement. Il est certain que ces eaux » n'ont pas pu se creuser à la suite des temps un » chemin à travers ces rocs d'une hauteur prodigieuse. » Il semble plutôt qu'une force supérieure, une main » invisible fendant net d'un seul coup ces masses gigan- » tesques, a ouvert un lit large, profond et uni aux » eaux supérieures qui affluent de précipice en préci- » pice, de cascade en cascade. Le *Chicoutimi* seul sur » un cours de vingt lieues descend d'une hauteur de » 150 mètres en une série de chutes et de rapides. » Quel contraste sublime! quel spectacle merveilleux!

» Au nord en se rendant vers le lac Saint-John (1), les » eaux libres qui, irritées par les obstacles tombent avec » un tumulte effroyable; ici les eaux tranquilles et » enchaînées du Saguenay. Le silence succède au bruit, » le calme à l'agitation. Quelle puissance donne aux » ondes l'ordre de s'apaiser tout à coup ! »

Mais la grosse voix de la sirène, signe de départ, se fait subitement entendre, hâtons-nous de regagner notre hôtel flottant pour refaire en plein jour ces bords mystérieux que nous avons entrevus hier au clair de la lune. Leur aspect maintenant est moins lugubre, les formes indécises des rocs aperçues la veille à la mi-obscurité se dessinent mieux, les fantômes disparaissent, les eaux sur lesquelles nous voguons sont moins noires, les rochers avec leurs pics aigus nous semblent moins menaçants, un ciel bleu et serein réjouit la nature et nous voyons juchée à la moitié de la hauteur du cap Trinité, sur le premier de ses trois monticules, la belle et immense statue de la Vierge qui reluit irrisée par les rayons du soleil. Elle est composée de 3 pièces de 4 mètres et a par conséquent 12 mètres de haut. La croix du Sauveur est plantée un peu au-dessus et semble placée à cet endroit pour attester aux nautonniers qu'ils ne naviguent pas dans le royaume de Satan, mais sont sous la protection du Christ et de sa sainte Mère.

(1) Le lac Saint-John est un réservoir immense grossi par 40 cours d'eau dont plusieurs plus larges que le Saguenay. A son extrémité se trouve la chute Ouiatchouan, visible à une distance de plusieurs lieues. La saison qui s'avançait ne nous permit pas de voir ces deux merveilles. L'Américain si entreprenant et si habile à transformer un pays a déjà relié par un chemin de fer Québec aux régions inconnues qui se trouvent au nord du lac Saint-John.

Le capitaine du navire ralentit la marche de son bâtiment afin de permettre aux touristes d'admirer dans toute leur grandeur majestueuse les deux géants de la sauvage rivière (1). La voix sonore de ce couple terrifiant se fait entendre dans l'écho qui répercute les coups de fusil et les cris des passagers. On distribue à ceux-ci des petits cailloux qu'ils lancent à l'eau pour la voir jaillir; chaque gallet semble casser une glace dont les éclats s'élèvent au moins à un mètre.

Sortant du Saguenay, nous remontâmes le Saint-Laurent en admirant sous un aspect différent les sites que nous avions vus le jour précédent.

Le steamer atteignit Québec le lendemain matin à 6 heures. Notre intention était de débarquer de nouveau dans cette ville et nous avions en conséquence donné ordre de nous réveiller, mais nous étions si fort plongés dans les douceurs de Morphée que nous n'entendîmes pas le coup d'appel et ce ne fut qu'à 8 heures, alors que le navire avait déjà quitté l'ancienne capitale du Canada, que nous apprîmes avec stupéfaction après un second coup frappé à la porte de notre cabine, que nous avions brûlé l'endroit où nous devions faire halte et étions déjà en route pour Montréal.

La même nuit, notre bateau eut une partie de sa proue emportée par suite d'un choc avec un autre steamer; et notre sommeil était si profond que nous ne ressentîmes aucun mouvement et fûmes aussi très étonnés d'apprendre le péril auquel nous venions d'échapper.

Cependant mon mari, très investigateur de son naturel et à qui notre premier séjour à Québec ne

(1) Les caps Trinité et Eternité.

suffisait pas pour connaître toutes les curiosités de la Gibraltar du nord, voulut encore y retourner. Nous ne quittâmes donc pas le navire à Montréal, celui-ci devant après un arrêt d'une couple d'heures se remettre en route pour le Saguenay en passant par Québec.

Le temps était du reste trop mauvais à notre arrivée dans ce port pour nous permettre une sortie sur la terre ferme pendant le repos que le Québec (c'était le nom de notre steamer) prit avant de recommencer sa course.

Je m'amusais à voir les signes sans nombre que faisaient les cochers aux voyageurs afin qu'ils leur donnassent la préférence sur leurs confrères; c'était presque une véritable bataille entre les automédons pour savoir à qui l'emporterait. Ils étaient autour du vapeur aussi remuants et aussi bourdonnants que les frelons autour d'une ruche.

« Dans aucune partie du monde, les cochers ne sont » aussi harcelants que dans les villes du Nord-Est du » Canada. Le voyageur ne peut faire un pas sans être » poursuivi avec des supplications : c'est un vrai sup- » plice. La profession de cocher est celle choisie de » préférence par les nobles européens décavés, les » officiers déserteurs, aussi souvent le conducteur a » l'air plus distingué que ceux qu'il conduit. C'est le » monde renversé : le bon ton et les belles manières » sur le siège, l'homme à l'état grossier et brut, le sac » d'écus se prélassant à l'intérieur sur les coussins du » coupé. »

Le port de Montréal est si beau et se trouve dans un cadre si ravissant qu'on ne peut se lasser de l'admirer.

Mais le temps du repos était écoulé pour le Québec

et nous redescendîmes avec un nouveau plaisir l'admirable fleuve du nord pour revenir vers la cité flanquée sur le Saint-Laurent comme une reine sur son trône. Nous y restâmes quelques jours encore pour la visiter dans tous ses détails, puis nous la quittâmes définitivement pour revenir à la ville de *Maisonneuve* (1) où nous fîmes un nouveau petit séjour avant de nous diriger sur Ottawa, capitale actuelle du Dominion.

(1) Montréal.

CHAPITRE VI

Ottawa

Nous nous embarquâmes de nouveau sur le Saint-Laurent afin de nous rendre par la rivière Ottawa à la ville de ce nom. Cette rivière se jette dans le grand fleuve et leur réunion forme le vaste et beau lac Saint-Louis. A l'île Perrot, on voit les eaux bourbeuses de l'Ottawa se mêler aux eaux claires du Saint-Laurent. Un peu au-dessus de cette île, on traverse le lac des deux montagnes aux bords pittoresques. Nous dûmes quitter notre vapeur au commencement des rapides pour prendre le chemin de fer. Le temps était si pluvieux que la voie était inondée et la locomotive pouvait à grand' peine se frayer un chemin. Nous eûmes un arrêt par suite d'un arbre tombé à travers les rails; heureusement le machiniste l'avait aperçu à temps pour pouvoir stopper et éviter un malheur. Quand les rapides furent dépassés, nous entrâmes dans un autre steamer qui nous attendait. La tempête était horrible ce jour-là, aussi peu de passagers se trouvaient à bord et presque tous ressentaient le mal occasionné par le mouvement du yacht, car sur les cours d'eau et les lacs d'Amérique, on est quelquefois plus ballotté que sur l'Océan. Mon mari et moi cependant nous étions indemnes, étant déjà aguerris contre la fureur des flots.

Le temps heureusement devint plus clément vers la brume et nous eûmes un coucher de soleil splendide derrière les montagnes et les bois qui s'apercevaient de loin. Les crépuscules sont en général très beaux au Canada et j'y ai vu des firmaments comparables par leur sérénité et leur azur aux plus beaux de la Méditerranée.

Nous arrivâmes vers le soir à Ottawa et n'en conçûmes d'abord qu'une très piètre idée, car nous dûmes patauger et monter dans la boue pour rejoindre le tram à deux minutes du débarcadère et la ville, comme presque toutes les cités américaines, est fort mal éclairée. Le lendemain matin, notre impression se modifia quand nous pûmes admirer les beaux monuments de cette nouvelle capitale bâtie par les Anglais en 1853 pour servir de siège au gouvernement et qui possède maintenant 40.000 habitants. C'est une ville essentiellement britannique et l'on n'y parle guère que l'anglais. Dans l'est du Dominion, le français est en général employé par le peuple, tandis que l'idiome anglo-saxon est considéré comme le langage de l'aristocratie et de tous ceux qui appartiennent au gouvernement. Dans les hôtels, les agents ont même l'air de ne pas comprendre le français qu'ils traitent avec mépris.

Ottawa se distingue entre toutes les villes du Canada par ses beaux édifices; son parlement est un joyau d'architecture. La vue seule de ce chef-d'œuvre mérite un long voyage et nous nous félicitions d'être venus dans la capitale.

L'artiste a créé un style nouveau tout en restant dans les formes connues : le gothique domine dans le bas, la

renaissance règne dans le haut. Le palais est construit en pierres bosselées d'une nuance claire, vive et agréable. Les arcs-ogives des portes et fenêtres sont en rouge. Les toitures coloriées sont terminées par d'élégantes et légères décorations en fer forgé. L'œuvre est riante et d'un aspect tout particulier. Les façades des corps du bâtiment diffèrent, ce qui donne à chaque aile son cachet propre ; mais l'harmonie a été si scrupuleusement observée, il y a tant de variété dans les parties et tant d'unité dans l'ensemble que la construction apparaît comme un tout gracieux et vivant qui charme et réjouit. Examiné en détail, le monument est édifié capricieusement ; embrassé d'un coup d'œil il semble l'œuvre d'un jet : on dirait que cette conception géniale a été exécutée d'une seule main avec la même facilité que la maquette. J'ai rarement vu un édifice plus beau et plus original.

L'intérieur contient de magnifiques salles, celles du sénat et des députés ont de belles décorations et au bout de chacune de ces salles, se trouve un trône où le président s'assied pendant les séances.

La bibliothèque installée sous un dôme, contient 100.000 volumes, une belle collection de médailles, de timbres poste et beaucoup de curiosités. Elle devrait être visitée par tous ceux qui désirent établir une bibliothèque tant ses rayons et ses richesses sont admirablement disposés et éclairés. Le seul reproche à faire à l'édifice est dans l'aménagement des corridors qui sont mal éclairés et dont les voûtes sont trop surbaissées, ce qui leur donne un aspect sombre et écrasé.

Le parlement d'Ottawa a coûté 20 millions, il occupe une superficie de deux hectares. Sa situation est admi-

rable au milieu d'un parc sur un plateau à 45 mètres au-dessus de la rivière. Il est visible à plus d'une lieue à la ronde. Des bancs sont placés dans des pavillons qui surplombent le cours d'eau et l'on y jouit d'une vue charmante et animée car on y aperçoit de longs trains de bois sans cesse en mouvement qui entraînés par le courant sont ainsi envoyés sans frais à une distance considérable (1). Il y a dans tout le Canada de grandes forêts que l'on exploite, Ottawa est surtout le centre de ce commerce.

De l'autre côté du parc, se trouve une grande imprimerie, beau bâtiment que nous visitâmes en détail et où nous pûmes nous rendre compte de la rapidité avec laquelle les textes s'impriment en Amérique.

Les églises et entre autres la cathédrale catholique sont très belles. Nous assistâmes dans cette dernière à une grand'messe célébrée par trois évêques et qui ne dura pas moins de deux heures et demie. Les Canadiens sont très pieux, leur maintien est très modeste à l'église, ils suivent avec attention toutes les cérémonies et se mettent fréquemment à genou ou se lèvent pour les différentes parties de l'office. La grand'messe qui est la dernière, a lieu ordinairement dans toutes les églises à 10 heures et dure jusqu'à midi ou midi et demi (2).

(1) « On pourra employer le même procédé quand on exploitera » les forêts du Congo. Pour les bois d'une qualité supérieure on » créera des moyens de transport. Le jour où l'on pourra » exploiter un riche pays sans établir des routes, des chemins » de fer, des canaux, j'irai le dire à Rome. »

(2) « En Belgique chacun prend place où il veut. En Amérique, » les bancs, qui remplacent nos chaises, sont affermés et certains » bien situés se paient plusieurs milliers de francs. Les galeries » supérieures, parfois une partie seulement, sont réservées au

Le dimanche est scrupuleusement observé tant par les catholiques que par les protestants ; tous les magasins sont fermés, déjà même dans certaines villes à partir du samedi à midi ; les trams ne marchent pas, les restaurants chôment et si l'on ne prend pas ses repas à l'hôtel où l'on est logé, il est très difficile de se procurer à manger. Ce fut notre cas à Québec où désirant trouver à déjeuner avant de faire choix définitif de notre hôtel, nous dûmes parcourir tout un quartier pour réussir à nous restaurer.

A Ottawa, nous fûmes témoins de grands cortèges organisés par l'armée du salut où les adhérents sont très nombreux. Ils parcourent (hommes et femmes, celles-ci attifées d'un chapeau particulier) les principales rues, rangés en file et précédés de bannières. Ils chantent des cantiques et font une cacophonie épouvantable avec toutes sortes d'instruments et de grosses caisses : à certains moments ils se mettent tous à genou en cercle, tout cela afin d'attirer l'attention et de tâcher de gagner des néophytes. Ils ont un local particulier pour leurs réunions et les ayant suivis par curiosité un soir où après avoir défilé à plusieurs reprises à la queue leu leu devant leur bâtiment, ils entraient enfin pour leur conférence et se livrer à leurs pratiques, nous fûmes fortement engagés à nous joindre aux coreligionnaires de l'armée du salut ; mais craignant que notre curiosité fût mise à l'épreuve par une trop longue séance, nous déclinâmes l'honneur qu'on nous faisait.

Nous fîmes le lendemain une promenade dans

» peuple. Le temple du Seigneur n'est plus également ouvert à » tous. Les pauvres y sont pour ainsi dire relégués ou parqués » dans un petit espace. »

l'extension d'Ottawa afin de rendre visite à notre consul général, M. Van Bruyssel qui y habitait une villa de style flamand d'une exécution très bien réussie (1). Nous aperçûmes non loin de là des tentes dressées dans un champ et nous apprîmes qu'elles étaient occupées par des miliciens campés pour un tir. Le jour suivant il eut lieu, nous nous y rendîmes et pûmes admirer l'adresse des Canadiens. Un colonel des fusiliers de Montréal nous fit entrer dans sa tente et voulait nous offrir des rafraîchissements. Il ne comprenait pas le français.

On donna à l'hôtel Rüssel, aménagé pour recevoir 400 hôtes, un grand bal en l'honneur des tireurs et nous fûmes à même de juger de la belle tenue, de la courtoisie et des bonnes manières des officiers canadiens de la milice, excellents danseurs que nous vîmes tournoyer en des valses entraînantes avec les jolies canadiennes et anglaises portant d'éblouissantes toilettes et toutes charmées de danser avec des cavaliers séduisants dans leur uniforme militaire?

La ville fut en liesse pendant notre séjour pour l'arrivée d'un régiment anglais qui venait d'Halifax (2). Les rues furent pavoisées sur le passage des soldats de la Grande-Bretagne. Ceux-ci organisèrent une grande fête militaire appelée *tournament* (tournoi) et qui eut

(1) M. Van Bruyssel a maintenant été remplacé par M. Jules de Bernard de Fauconval. Notre aimable vice-consul, M. Allan Bate, un vrai gentleman, ignorait aussi le français. Il nous fit l'éloge de l'intelligence de Mme van Bruyssel qui en quelques mois avait appris à parler couramment l'anglais.

(2) La seule ville du Canada où l'Angleterre a encore une garnison. La citadelle de Québec même est gardée par des Canadiens.

lieu au grand champ de courses. Les exercices exécutés par les fils d'Albion nous parurent très intéressants; ils simulèrent des prises de forts, des attaques, des marches, etc. Il y eut des luttes d'adresse entre officiers et nous fûmes étonnés de leur dextérité. Vainqueurs comme vaincus méritaient vraiment les applaudissements qu'on leur prodigua.

Nous visitâmes aussi la propriété du gouverneur général absent pour le moment. On y voit quelques beaux tableaux et les portraits des gouverneurs du Canada.

Une belle salle de concert et de beaux salons de réception décorés avec goût relèvent le palais (ou plutôt le château, car il est situé dans la banlieue au centre d'un vaste parc dessiné à l'anglaise et entretenu avec soin).

Nous revînmes par le canal dont les bords sont très jolis et qui communique avec la rivière *Rideau* et la chute de ce nom.

D'un autre côté de la ville, nous pûmes admirer aussi les chaudières cascades, d'un aspect grandiose, large de 61 mètres, dont les eaux tombent d'une hauteur de 12 mètres dans un gouffre dont on ne connaît pas le fond. Cette force est utilisée par des usines établies alentour. Les Américains sont gens pratiques et ne laissent jamais perdre les avantages que la nature leur octroie (1).

(1) « S'ils avaient une population dense comme la nôtre et notre » admirable réseau de chemin de fer reliant les plus petites » communes, une nuée de quiquerons entonneraient la gadoue. » Les tonneaux promptement et proprement expédiés par les » vicinaux iraient partout enrichir le sol appauvri. Nos cours

Ottawa a des rues pavées en bois, son étendue est très considérable, mais une grande partie de son territoire n'est pas encore bâtie. Le centre de la ville est très animé. De charmantes villas s'élèvent de toutes parts et le style en est riant. Beaucoup d'exploitations agricoles existent au Canada, nous allâmes visiter près d'Ottawa une ferme modèle. Le directeur général y a une jolie habitation. Sa femme eut l'amabilité de mettre à notre disposition un employé, le seul qui savait le français, pour nous montrer l'établissement dans tous ses détails. Il est parfaitement outillé : des machines puissantes mues par la vapeur, facilitent tous les travaux et le grain après avoir été séparé des épis, retombe automatiquement dans le grenier. Les plantations sont en plein rapport, un laboratoire de chimie analyse les engrais et les produits. La basse-cour (1) riche en volatiles de toutes sortes et de toutes provenances, des

» d'eau purifiés couleraient claires et limpides comme l'eau d'une » fontaine. Cela se pratique déjà à Anvers. »

« L'eau de la rivière soigneusement filtrée et séjournant suffi- » samment dans les réservoirs est inoffensive, affirme. M. Jacques » Marcel et à l'appui de ce dire, il rapporte ce qui suit :

» La ville de Saint-Laurence (État du Massachussetts) est » alimentée par les eaux du Merrimac. En 1893 on établit un filtre » d'un hectare épurant chaque jour les eaux. Le chiffre des » décès tomba pendant l'année 1894 à 40 %

» La question d'éclairer économiquement par l'électricité a été » aussi simplement résolue par une ville en France que celle de » l'eau potable à Saint-Laurence : la petite ville de Saint-Léonard » (département de la Haute-Vienne) utilise une chute d'eau de » 1m,20 de hauteur située sur la Vienne à 2 kilomètres de distance. » Deux circuits partent de la mairie qui alimentent l'un le réseau » municipal et l'autre celui des abonnés. Deux exemples à étudier. »

(1) « Le coucou de Malines a un nom anglais. Encore une « bonne marchandise belge démarquée. »

étables abritant un grand nombre de bestiaux, une crémerie forment les dépendances de la ferme et sont placées sous des directions spéciales. Le chef de chacun de ses services fait chaque année son rapport au directeur général. Nous reçûmes comme souvenir la collection de ces rapports faits en 1892. Ce livre est enrichi de gravures explicatives.

Après nous être promenés de tous côtés sur ces terrains, accompagnés du guide qui nous donnait avec complaisance de nombreuses et intéressantes explications, nous nous rendîmes chez l'aimable femme du directeur afin de la remercier pour son obligeance envers nous. Elle insista pour nous faire accepter un lunch composé des produits de la ferme, excepté le vin et le thé. Le fromage du Canada ressemble au Chester et peut rivaliser avec lui comme goût et qualité.

La directrice nous présenta sa fille et son gendre et non contente de sa réception hospitalière à nous inconnus, elle me fit encore monter dans sa chambre à coucher pour que je pusse me rafraîchir par quelques soins de toilette et nous introduisit ensuite dans un salon très bien meublé où un piano était installé. Sur sa demande je fis résonner l'instrument (1); la jeune dame de son côté chanta avec goût quelques jolies romances et je vis par son répertoire que la plupart de nos compositeurs en honneur en Europe, l'étaient aussi en Amérique. Les Canadiens sont en général très hospitaliers et accueillent très bien l'étranger.

(1) « Je priai ma femme d'exécuter la marche nuptiale qu'elle » composa à l'occasion de notre mariage et qui fut jouée à l'église » le jour heureux et trois fois béni de notre union. »

Nous allâmes aussi à Hull, village en face d'Ottawa pour revenir par la chaudière.

Après être restés cinq jours dans la capitale de la colonie anglaise, nous repartîmes pour Montréal, le centre de nos excursions au Canada. Nous quittâmes à Lachine le navire sur lequel nous étions pour entrer dans celui qui vient de Toronto et descend le fleuve jusqu'à Québec en passant par Montréal ; nous pûmes ainsi revoir les rapides et repasser sous les deux ponts magnifiques qui sont à proximité. Nous profitâmes de la dernière soirée passée dans notre ville de prédilection pour nous rendre à la jolie exposition éclairée à la lumière électrique qui venait de s'y ouvrir et assister au feu d'artifice qui y fut tiré. Nous eûmes ainsi la chance exceptionnelle d'embrasser d'un coup d'œil tous les produits du pays. Nous admirâmes surtout ses riches fourrures dont quelques-unes confectionnées valaient de 9 à 10.000 francs.

Le lendemain matin, nous quittâmes Montréal pour ne plus y revenir et nous dîmes adieu avec regret à l'île qui peut être appelée le jardin du Canada.

CHAPITRE VII

De Montréal à Chicago

Nous allons maintenant parcourir le Saint-Laurent dans le sens de l'ouest, le remonter afin d'atteindre Toronto et le Niagara. Une petite excursion de 100 lieues. Notre vapeur entra d'abord dans le canal de Lachine, creusé parallèlement au grand fleuve, afin de contourner les rapides qui ne sont navigables qu'à la descente.

Après avoir passé d'écluse en écluse et avoir longé Montréal d'un autre côté, ce qui nous donna l'occasion d'admirer la jolie ville sous toutes ses faces, nous débouchâmes non loin du grand pont Lachine et nous entrâmes peu après dans le lac Saint-Louis d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les montagnes de Montréal à 9 lieues de distance. Nous atteignons peu après la série des quatre rapides de 15 kilomètres d'extension qui se meuvent dans le grand fleuve canadien : *cascades rapides* remarquables par leurs crêtes blanches qui les font ressembler aux vagues de la mer, *splitrocks cedar rapids, coteau rapids*. La différence de niveau du fleuve atteint 25 mètres, aussi le canal de Beauchanais dans lequel nous entrons et duquel nous apercevons les tourbillons de son turbulent voisin, à une masse d'écluses, ce qui retarde beaucoup notre marche. Nous

passons près du *Coteau Landing* situé à côté du magnifique pont en fer de 2 1/2 kilomètres de long, bâti par le Canadien Atlantique. Puis nous arrrivons au lac Saint-Francis qui a 12 lieues de long sur 1 1/2 de large et s'étend jusqu'à l'entrée du canal de Cornwall.

A cet endroit se trouve la limite entre la province de Québec et celle de l'Ontario. Près de là passe aussi la ligne frontière qui sépare le Canada des Etats. On voit flotter le dr. peau étoilé sur l'une des îles très nombreuses dans cette partie du Saint-Laurent.

Nous quittons de nouveau le fleuve pour entrer dans le canal. Là encore il y a une succession de trois rapides : *long sault* qui a 3 lieues d'étendue, divisée par une île, *Rapide du plat et galop rapid*. Quand on descend S[t] Laurent, au lieu de le remonter comme nous faisions, on passe sur ces vagues écumeuses et le navire entraîné par le courant fait près de 7 lieues à l'heure.

Le lendemain à notre réveil, nous nous trouvons transportés dans une région enchantée, car nous sommes entrés dans la plus belle partie du Saint-Laurent, *les Mille Iles, (the Thousand Islands)* une merveille qui n'a rien de comparable dans le monde. C'est une agglomération d'îles et d'îlots, dépassant 1700, qui se trouvent dispersés sur une longueur de 16 lieues à commencer de *Brockville* pour finir à *Kingston*. On ne peut rien imaginer de plus ravissant. Quelques-unes de ces îles sont couvertes d'une luxuriante végétation, plusieurs sont des rocs arides de quelques mètres seulement, certaines n'ont qu'un pin solitaire ou quelques arbres, d'autres ne sont qu'un parterre de fleurs ou se présentent sous la forme d'une petite éminence de verdure sem-

blable à un dôme de malachite. Sur les îles les plus étendues de gracieux cottages effleurent les bords où pointent à travers le feuillage, des hôtels y sont établis et un essaim de villégiatures se trouvent ainsi jetés çà et là sur les ondes mêmes du Saint-Laurent.

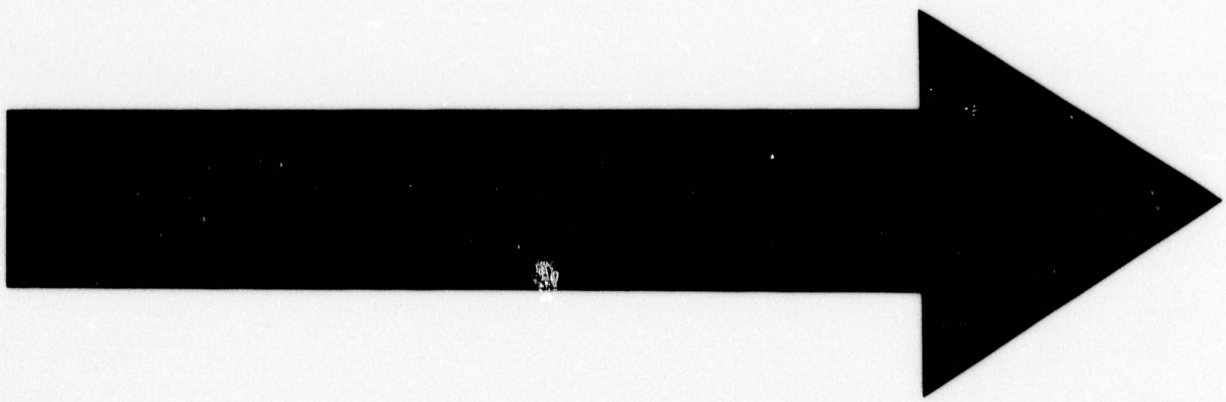
Les premières îles que l'on rencontre sont les 3 sœurs ainsi dénommées à cause de leur ressemblance.

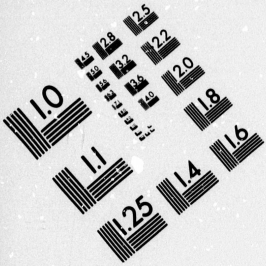
La plus grande des mille îles est l'île Welleslay en face *d'Alexandria bay* très fréquentée; elle a une étendue d'environ 200 hectares, et est formée de lagunes irrégulières avec des montagnes de 46 mètres de haut. Il y a dans cette île un parc superbe et de charmantes villas s'y sont élevées. L'hôtel est très bien aménagé.

Round island de 2 kilomètres de long et de 427 mètres de large est le joyau des mille îles; le magnifique hôtel Frontenac en fait un endroit de séjour très agréable, fort apprécié des Américains et d'élégantes maisons de plaisance y ont été bâties.

Le Saint-Laurent séparant entre Brockville et Kingston, le Canada de la grande république, les îles qui se trouvent disséminées sur son cours, appartiennent de moitié à chacune des deux contrées et il y a lutte entre les richards des États et ceux du Dominion pour avoir la plus belle île. Plusieurs sont reliées par un pont et l'on voit des yachts et des canots aller continuellement d'une résidence à l'autre.

Les anciens appelaient cette grande extension du fleuve, *manatona* ou le jardin du *Grand Esprit*, car l'Indien dans sa pensée poétique croyait cette belle région dédiée à la déité suprême. Et de fait, c'est un véritable Eden. Quand au lever du jour, nous aper-





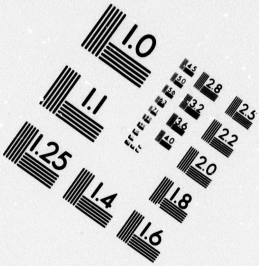
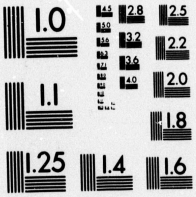
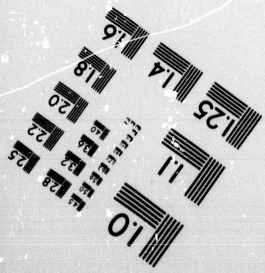
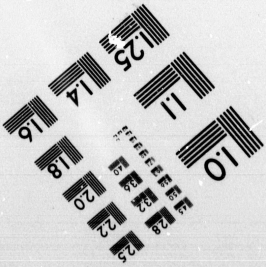


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







çûmes à notre réveil, les eaux limpides du lac dorées par les premières lueurs de l'aurore répercutant sur leur surface miroitante le spectacle magique qui s'offrait à notre vue, nous n'étions pas loin de croire comme le peuple primitif que là était l'empyrée.

C'est à Kingston que l'agglomération d'îlots cesse et c'est là qu'à proprement parler le cours du Saint-Laurent commence et se détache du lac Ontario. De cet endroit au golfe Saint-Laurent où il se jette, la distance est de plus de 200 lieues. En y ajoutant la série des lacs à la tête desquels est le lac supérieur et la rivière Saint Louis, son affluent le plus considérable, le nord de l'Amérique a plus de 600 lieues de navigation non interrompue de l'Atlantique à l'intérieur des terres.

Cet admirable système de lacs, de rivières et de canaux est la grande artère de la contrée : c'est la voie par laquelle les riches productions de l'Orient et de l'Occident s'écoulent, et c'est ce qui assure un si bel avenir au Canada (1).

Kingston fut longtemps la capitale du Canada. Sa situation entre le fleuve et le lac en fait naturellement une ville de commerce importante ; elle occupe la position du vieux fort français Frontenac. Les batteries du

(1) « Le Canada comme le Congo possède un grand fleuve avec des » cataractes et un système de lacs. Le Canadien a vaincu toutes les » difficultés et aujourd'hui des navires de mer pénètrent fort loin » dans l'intérieur des terres. Depuis Suez rien n'est impossible et » dans un avenir prochain on aura au Congo une voie de pénétra- » tion par eau si profonde qu'aucun fleuve, pas même le Mississipi » n'en offrira de pareille. Quelle nation aura ce beau fleuve et les » richesses d'un pays grand comme septante fois la Belgique ? Ce » qui se passe en Amérique montre combien les transformations » se font rapidement. »

fort Henry se dressent à l'entrée de l'Ontario et après Québec et Halifax, Kingston est la ville la mieux fortifiée du Dominion.

Le collège royal militaire y est établi et cette cité possède en outre deux beaux établissements scolaires et quelques monuments remarquables, tels que la maison de ville, la douane, le palais de justice, la Poste, des banques, de belles églises parmi lesquelles on peut citer la cathédrale catholique et l'église épiscopale bâtie dans le style de Saint-Pierre. La population est d'environ 20000 habitants.

Le lendemain matin, après avoir été très ballottés pendant la nuit sur le lac, (car un orage avait éclaté et les tempêtes sur les lacs d'Amérique sont presque aussi violentes que sur l'Océan ; beaucoup de naufrages y sont souvent enregistrés), nous abordâmes à Toronto, capitale de la province d'Ontario et une des plus belles villes du Canada (1). Elle est située sur la baie de ce nom séparée du lac par une péninsule appelée Gibraltar qui lui sert de garde : son aspect est très pittoresque. En 1832, elle avait 4000 habitants et maintenant elle en compte 200000. Ses rues sont larges, bien bâties et ont généralement une belle teinte de brique. Elle possède de beaux monuments, une cinquantaine d'églises de différents cultes dont quelques-unes sont très belles, quinze banques, le palais du parlement qui lutte par ses proportions majestueuses et gigantesques avec ceux d'Ottowa et de Québec, une superbe université reconstruite depuis 1890, époque où l'ancienne fut brûlée.

(1) La distance entre Kingston et Toronto est de 50 lieues. Toronto mot indien qui veut dire meeting, lieu où l'on se réunit.

De magnifiques avenues bordées de jolies villas conduisent aux parcs qui entourent ces deux édifices.

Beaucoup de lignes de steamers pour l'Est et l'Ouest partent de cette ville et cinq lignes de chemins de fer y aboutissent et la mettent en relation avec toutes les parties du Nouveau-Monde.

Pendant notre séjour dans cette capitale de province, nous nous rendîmes par eau à *Niagara falls*, situé à une petite distance de l'autre côté de l'Ontario. La traversée fut calme et nous débarquâmes à Queenstown, village situé sur la rivière Niagara, connue dans l'histoire pour le combat sanglant qui s'y livra dans la guerre de 1812 et qui coûta la vie au général anglais Brooks. La statue colossale qu'on a élevée sur la hauteur adjacente à la mémoire de ce guerrier, domine tout le pays. Nous la vîmes peu après notre entrée dans le tram électrique qui conduit aux chutes.

On commence par monter, car la différence de niveau entre la place où se trouve l'embouchure de la rivière Niagara et la grande cascade est très sensible.

Le lac Érié d'où cette rivière sort pour se jeter dans le lac Ontario, est de cent mètres plus élevé que ce dernier. A l'endroit de la cataracte, il existe tout à coup un changement d'altitude de 45 à 50 mètres, ce qui produit la chute gigantesque connue sous le nom de Niagara.

La route est magnifique et très pittoresque ; l'onde écumeuse court au milieu de la verdure en méandres capricieux et étagés qui laissent à chaque sinuosité découvrir de jolis points de vue.

(1) Les lacs Supérieur, Michigan, des Hurons, Érié et Ontario déversent leurs eaux dans le Saint-Laurent. Chacun de ces lacs a au moins la grandeur de la Belgique.

Le courant est très impétueux, malheur à celui qui oserait s'aventurer sur ses flots, il disparaîtrait entraîné et roulé par les tourbillons d'eau qui s'entrechoquent au milieu des rochers.

Notre car côtoyait les bords de cet abîme si près que par place les rails reposaient à peine sur la terre. Nous étions lancés à une vitesse effrayante et cela sous la direction d'un enfant de 13 ans à qui étaient confiées nos existences et qui se retournait souvent, tandis qu'il manœuvrait l'aiguille, afin de s'entretenir avec les passagers ; mais en Amérique, il ne faut pas avoir peur, les yankees sont entreprenants et ne regardent pas au danger pour établir les moyens de locomotion.

Le tram électrique est du reste la meilleure voie à prendre pour bien voir les beautés qui donnent accès à la merveille des merveilles.

Un peu avant *Niagara falls*, se trouve un pont magnifique suspendu entre les deux rives *(suspension bridge)*. Il y a de bons hôtels établis à cet endroit et le parc *Queen Victoria Niagara falls* y commence. Nous le longeons avec le tram et enfin nous descendons juste en face de la célèbre cataracte.

Comment décrire cette merveille unique au monde ! Qui ne l'a pas vue ne peut s'imaginer spectacle plus sublime et plus captivant ! Des masses d'eau accourent avec une rapidité vertigineuse, elles s'élancent, furieuses et bouillonnantes, d'une hauteur de 45 à 50 mètres en faisant un bruit de tonnerre : L'écume que produit cette tombée de l'élément liquide est d'un effet indescriptible, surtout quand aux rayons du soleil, elle prend différentes teintes. Nous eûmes la chance de contempler le Niagara par un temps clair et splendide et le tableau

qui s'offrit à notre vue était incomparable. Cette mousse vaporeuse, ce prisme gigantesque reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, l'impétuosité avec laquelle les eaux subitement détournées de leur cours tranquille, se précipitent dans le gouffre entr'ouvert, le décor magnifique qui les entoure, tout porte à l'admiration et l'on ne peut s'empêcher de s'écrier : Celui qui a fait ce chef-d'œuvre est vraiment grand, non, ce n'est pas un mortel, aucun ouvrage humain, quelque étonnant qu'il puisse être, ne saurait atteindre à une telle perfection, à une telle splendeur ! On reconnaît vraiment ici la main du divin architecte devant lequel les plus grands ingénieurs du monde doivent s'incliner !

Il y a trois chutes : la chute américaine, la chute centrale et la *horse shoe*. Celle-ci est la plus large mais la moins élevée et prend son nom du creux en fer à cheval que forme l'abîme. En 1818 et en 1855, un changement considérable s'est produit dans la disposition des rocs, plusieurs se sont détachés par la force du courant et les chutes ont reculé. Anciennement, elles se trouvaient à l'entrée de la rivière.

En hiver, le spectacle n'est pas moins beau. Les stalactiques formés par le gel des eaux, s'attachent aux crêtes des côtés et représentent des animaux bizarres ou tout autre sujet fantastique, tandis que le milieu reste liquide. Les rapides aussi se coagulent et forment des glaçons disposés d'une manière irrégulière et étrange. On peut alors traverser à pied ce torrent impétueux devenu tout à coup engourdi et comme enchaîné.

Nous remontâmes le Niagara en cheminant à travers les pelouses fleuries du parc Victoria et nous rencontrâmes un joli ruisselet que nous traversâmes sur un

beau pont de fer pour gagner *Old burning* et de là nous fîmes un grand tour sur la hauteur pour aller rejoindre la nouvelle source *Spring burning* (on donne le nom de *burning* à des sources d'eau qui s'enflamment au contact du feu).

Un peu avant *spring burning* se trouvent deux couvents. Le dernier est un bel et grand établissement et le premier qui est provisoirement de l'autre côté du chemin, en attendant d'être transféré aussi dans un beau local, ressemble à un ermitage et abrite quelques moines de l'ordre des carmes. Les bons pères sont très accueillants, ils nous laissèrent entrer dans leur enclos pour admirer la cataracte et le pays environnant que le monastère domine. La plus petite charité fait plaisir aux religieux qui se proposent d'élever en face du tableau le plus sublime de l'univers, un temple pour adorer et remercier le divin Créateur de tant de merveilles. En ce lieu, l'âme doit se sentir naturellement disposée à la contemplation et à la prière devant ces prodiges de la toute Puissance de Dieu.

Nous atteignîmes ensuite *spring burning* où nous vîmes les sources allumées. Les flammes sont inoffensives et on peut les éteindre avec la main. On a érigé à cet endroit un observatoire d'où le regard plane sur le Niagara qui aperçu de haut fait un effet splendide et offre une nouvelle image de sa beauté imposante. La force des eaux est telle qu'en retombant elles se relèvent à une hauteur considérable et s'éparpillent en gouttes et en vapeur à une très grande distance, aussi nous en étions tout inondés.

Pour terminer notre excursion au Niagara, nous traversâmes le beau pont suspendu vis-à-vis de la cas-

cade afin d'aller l'admirer de plus près au parc *Prospect* (perspective). L'aspect des chutes à cette place est prestigieux. On peut descendre pour aller se promener en bateau à vapeur contre ces gigantesques montagnes d'eau : l'Américain a toutes les audaces. Des élévateurs conduisent également sous l'abîme les curieux habillés en scaphandriers.

Enfin, nous dûmes nous arracher au spectacle grandiose qui nous subjuguait, le dernier train sifflait et nous reprîmes à regret le chemin de Toronto.

Nous pûmes admirer de rechef l'étonnante rivière aux tourbillons rapides, aux bords enchantés qui prépare si parfaitement à la merveille suprême qu'elle déploie aux regards éblouis.

Qui n'a pas vu le Niagara n'a rien vu, l'impression qui en reste est inoubliable et l'on n'a qu'un désir après l'avoir quittée : c'est de le contempler de nouveau.

« Un bon moine, à l'esprit critique, ne pouvait com-
» prendre qu'un saint ne s'ennuyât au ciel dans l'éternité
» des temps. Il s'oublia un siècle dans un bois à en-
» tendre le chant d'un rossignol. Quand il revint au
» couvent, il fut tout étonné de voir un autre portier
» et de ne plus reconnaître personne.

» De même les heures passent fugitives comme des
» secondes quand on contemple le Niagara en plein
» soleil par un temps clair et serein. Imaginez-vous
» une mine mobile de brillants qui dans ses mou-
» vements ondulatoires jetterait leurs mille feux à
» l'éclat de la lumière de l'astre du jour, vous n'aurez
» pas encore une idée de cette merveille. Les points de
» comparaison manquent.

» Chateaubriand lui-même fut impuissant quand il

» voulut dépeindre cette œuvre de l'éternel, décrire son » extase, rendre ses impressions. »

Mon cher mari aurait voulu y retourner encore, car nous regrettions de ne pas y être restés plus longtemps, mais la saison s'avançait et nous étions pressés de nous rendre à Chicago, notre objectif, le but principal de notre voyage, qui avait été la cause de notre union en nous réunissant dans une même idée : celle de visiter la grande Worlds fair américaine.

Nous ne voulûmes pas quitter la capitale de l'Ontario sans visiter l'exposition qui venait justement de s'y ouvrir et qui eût eu beaucoup plus de retentissement sans la rivalité de sa colossale voisine du lac Michigan ; elle était fort belle. Les bâtiments occupaient une grande superficie aux bords du lac dont les eaux limpides reflétaient les jolies constructions aux coupoles dorées. Elle était établie dans un beau parc où des attractions de toutes espèces appelaient les promeneurs. La plupart des découvertes modernes se trouvaient réunies à l'exhibit et les machines des divers systèmes employés dans les fermes du Canada pour les différentes opérations de la rentrée des grains y étaient exposées, car sur le nouveau continent toute exploitation agricole se fait avec des machines actionnées par la vapeur. La maxime du Yankee est *Time is money* et c'est incroyable le génie et la perfection qu'il déploie pour animer la matière inerte afin d'économiser les travailleurs humains et de décupler l'ouvrage.

Nous aussi, nous devions épargner notre temps comme l'Américain et, nous ne pouvions nous attarder plus longtemps à Toronto. Nous avions éprouvé une véritable jouissance en parcourant ses admirables

extensions, ses avenues spacieuses et riantes et nous abandonnâmes cette ville si jeune et déjà si florissante avec l'impression qu'elle était appelée à un brillant avenir.

A 7 heures nous prenons le train pour nous rendre à Chicago. Nous sommes déjà au 7 septembre et depuis une semaine le service des lacs est interrompu. Nous sommes donc obligés, à notre grand déplaisir d'abandonner notre système de locomotion par eau, ce qui est plus agréable, moins, fatigant et moins coûteux pour prendre la voie de terre et nous diriger ainsi vers la métropole de l'Illinois.

Nous entrons dans un magnifique *sleeping car* dont pour le moment les sofas moelleux alignés avec leurs dossiers relevés, permettent aux voyageurs de s'asseoir commodément. Vers 10 heures, on les transforme en lits juxtaposés par deux en abaissant une trappe enclavée dans la partie supérieure de la cloison et qui contient toute la literie. Ces alcôves sont clôturées chacune par un rideau épais, mais pour ma part, il me fut impossible de fermer l'œil : il y régnait une chaleur étouffante. On doit s'habiller et se déshabiller dans son lit, ce qui n'est guère aisé et le matin pour faire sa toilette, il n'y a qu'un lavabo commun où chacun est obligé d'attendre son tour. Quelle différence avec les voyages si frais et si reposants en bateaux !

Excepté les voitures réservées pour lesquelles on paie un supplément aux gardes mêmes, tous les autres wagons n'ont qu'une classe et sont cependant pourvus de banquettes en velours et confortables. Au bout de chacune de ces voitures d'une longueur de 20 à 25 mètres se trouvent une fontaine pour se désaltérer

et un lavatory. Elles sont toutes reliées entre elles par une passerelle et l'on peut ainsi se promener d'un bout à l'autre du train. Ces passerelles solidement construites ont encore l'avantage d'empêcher, en cas de collision, les wagons d'entrer l'un dans l'autre.

Les voitures réservées appelées *Parlor cars*, sont de véritables salons par leur disposition et leurs décorations. Les canapés voluptueusement bourrés et les fauteuils placés dans les angles, laissent dans le milieu un espace pour circuler. Des tables avec des livres pour distraire les voyageurs pendant la route, des consoles couvertes de bibelots, des pendules, des vases, des glaces, ornent ces pièces qui ont toute l'apparence de salons de réception. Elles communiquent avec les salons de lecture, salle à manger, fumoir, cuisine, etc., etc., car ces trains sont comme des hôtels ambulants et nos trains royaux ne leur sont à peine comparables pour le luxe et le confort.

Les compagnies Pullman et Wagner ont le monopole des parlors cars ; ceux qu'ils avaient exposés à l'exposition de Chicago étaient de toute magnificence.

Après avoir déjeuné en route dans le wagon restaurant, nous arrivâmes enfin le dimanche 10 septembre, vers midi à Chicago, juste deux mois après notre mariage célébré le 10 juillet et les horloges de la ville marquaient l'heure même de la bénédiction religieuse.

« Le Canada, que nous venions de quitter, a une » superficie de 9.650.000 kilomètres carrés. En com- » prenant ses lacs, son étendue dépasse celle de » l'Europe.

» La population de la Belgique est plus forte que » celle de ce pays, 320 fois plus grand. Toutes les » latitudes de l'Occident de l'Europe existent sur » l'immense territoire du Dominion; depuis celle de la » Norwège jusqu'à celle de l'Italie au sud de la Pro- » vince de l'Ontario. L'éloignement du *Gulf-Stream* est » cause qu'il fait plus froid au Canada qu'aux latitudes » correspondantes en Europe.

» Le Canada est le plus court chemin pour se rendre » en Chine, au Japon, aux îles Hawaï, en Australie. Le » Canadian Pacifique abrège la route de Liverpool à » Hong-kong de plus de 200 lieues.

» Le Dominion, outre le vaste territoire du Nord- » ouest, qui a 7.000.000 kilomètres carrés (sous » l'obédience directe de la Couronne) comprend sept » provinces : Québec, Ontario, Manitoba, la Colombie » britannique, la Nouvelle Ecosse, le nouveau Bruns- » wick, et l'île du Prince Edouard.

» Chaque province forme pour ainsi dire un Etat » séparé, ayant sa capitale, son lieutenant gouverneur, » ses ministres et son parlement, composé d'une ou » deux chambres.

» Le gouverneur général est nommé par la reine » pour une durée de cinq ans, mais rétribué par le » peuple canadien. Sa résidence est à Ottawa. Il gou- » verne avec des ministres responsables. Les membres » du Sénat sont nommés à vie par la Couronne sur la » proposition des ministres. Les membres de la Chambre » sont élus par le suffrage universel tempéré. Chaque » commune a son administration particulière, son » maire et son conseil communal comme en Belgique. » Le lieutenant gouverneur de chaque province est

» nommé (1) par l'exécutif, ce qui assure un certain » esprit de suite dans les affaires et la stabilité dans les » fonctions.

» La liberté des cultes pénètre de plus en plus » dans les mœurs et les institutions.

» Les juges sont inamovibles. La cour suprême, » avec juridiction sur tout le Dominion, en matière » criminelle et civile, est composée du chef justice et de » cinq magistrats. L'utile institution des juges de paix » existe également.

» Les prisons restent parfois des mois sans détenus. » La milice citoyenne est entièrement formée de » volontaires. En 1866, elle fut appelée à repousser » une invasion de fénians et en 1885 à étouffer une » rébellion de métis dans le territoire Nord-Ouest. » L'absence d'une armée nationale pourrait être un » danger, si jamais un mouvement séparatif se déclarait. » Les événements de 1866 et 1885 et d'autres circon- » stances ont déjà fortifié l'esprit militaire.

» On peut devenir propriétaire au Canada sans être » naturalisé, ce qui n'est pas le cas aux États-Unis.

» Lorsqu'une compagnie obtient une concession de » chemin de fer en Amérique, l'Etat octroie en même » temps une zone de terrains à droite et à gauche de » la ligne. Ainsi le Canadian Pacifique a reçu en don » plus de onze millions d'hectares qu'il vend en » moyenne 30 francs l'hectare. Le gouvernement qui a

(1) » Le lieutenant gouverneur de Québec usa de sa prérogative » de démettre les ministres en redemandant son portefeuille à » M. Mercier. Celui-ci, accusé de concussion, fut dans la suite » reconnu et déclaré innocent. M. Laurier est en ce moment » l'orateur populaire, le grand leader de la province de Québec.

» conservé la possession des terres de la province de » Manitoba, y donne, ainsi que dans le territoire du » Nord-Ouest une propriété de près de 70 hectares à » tout colon, sous la condition d'une résidence de 3 ans » et d'un droit d'entrée de 50 francs.

» Il y a beaucoup de similitude entre l'Est du Canada » et la Belgique. Même langue, mêmes mœurs, même » religion, même esprit d'hospitalité et de tolérance et » même mépris de la classe dirigeante pour le langage » du peuple. Les officiers, les soldats, les agents de » police, tout le monde officiel affecte de ne pas » connaître le français. C'est comme chez nous (1).

» Un enfant du peuple, qui n'a dans sa jeunesse » entendu parler que le flamand, fait semblant de » l'ignorer pour ne pas trahir la condition obscure dont » il est sorti. Les Canadiens intelligents apprennent » les deux langues (un avocat de Montréal me disait » qu'il avait dû pour ainsi dire se transformer avant » de posséder l'anglais); ils ont la clef des langues; » ils peuvent voyager dans le monde entier et se faire » comprendre. Ils sont d'avis qu'il faut connaître la » langue du peuple au milieu duquel on vit, que c'est » le seul moyen de s'intéresser à ses aspirations et de » lui être utile (2).

(1) Seulement le français qui en Belgique est la langue de la classe dirigeante est celle du peuple au Canada.

(2) Un officier doit comprendre ses soldats et savoir la langue du pays qu'il défend. Un renseignement saisi au vol a souvent une importance capitale en remettant sur la bonne voie un corps d'armée qui s'éloigne du champ de bataille. Le bruit du canon suffit pour ramener Desaix à Marengo. Lors des manœuvres en Flandres, l'attaché militaire allemand qui connaissait le flamand était le chef de file. Les officiers en garnison à Saint-Omer apprennent le flamand.

» Les dames du Canada sont très affables ; elles ont » conservé la politesse, le ton, les manières, les » expressions du grand siècle. On dirait des Françaises » de la cour du Roi Soleil.

» Le Canadien est très sympathique au Belge. Il a » une très haute idée de nos cultivateurs. Des relations » de commerce très étroites pourraient s'établir entre » les deux pays. Je crois que la Belgique est la seule » nation qui ait son consul-général à Ottawa, où le » commerce de bois seul est important. La place de » notre consul général est à Montréal, c'est l'opinion que » j'ai entendu exprimer. Tout au moins notre gouver- » nement devrait nommer des consuls belges, connais- » sant les deux langues, à Montréal, Québec, Toronto » et même à Winnipeg, dans le Manitoba, où beaucoup » de nos compatriotes sont établis. »

CHAPITRE VIII

Chicago

Enfin nous voici donc arrivés au terminus de notre voyage, à notre objectif, à ce Chicago que nous considérions presque comme la *Terre Promise*. Que dire de l'impression que nous ressentîmes quand nous mîmes le pied sur le sol de cette cité dont tout l'univers s'était occupé, de cette ville qui avait été l'objet de nos rêves à tous deux alors que nous ne nous connaissions pas encore. Elle avait rapproché nos âmes dans une même pensée, un même désir et elle avait fait notre bonheur en servant d'entrée en matière à la déclaration de mon cher époux.

Les gares de Chicago, surtout celle de Pensylvanie, dont le tumulte et le mouvement effraient, ressemblent à des fourmillières ; c'est un va-et-vient continuel de voyageurs de tous types, de toutes races, de toutes nations, affluant dans tous les sens, causant, bousculant, faisant un bruit étourdissant. Des colis de toutes espèces, transbordés avec une célérité incroyable, s'étagent dans un amoncellement prodigieux. Gare aux malles ! on les jette sans dessus dessous sans souci du contenant et du contenu et dans ce coup sec, celles qui ne sont pas très épaisses, bien blindées et bien

fermées, se cassent et s'ouvrent. Nous dûmes faire raffermir la nôtre à deux reprises, malgré sa solidité et les précautions prises avant notre départ.

La rue Dearborn qui s'ouvrait devant nous à la sortie principale de la gare, s'étend à perte de vue ; elle est très sale. Nous fûmes frappés de la hauteur des maisons de 12 à 20 étages qui ont en général l'apparence d'une prison.

L'architecture de ces constructions colossales offre un aspect peu agréable à la vue, leurs fenêtres carrées apparaissent petites et rapprochées.

Nous nous mîmes d'abord à la recherche d'un appartement, préférant nous installer ainsi, vu le séjour assez prolongé que nous comptions faire dans la ville de la World's fair.

Nous parcourûmes la longue rue Dearborn sans rien rencontrer à notre convenance, puis nous arrivâmes à la rivière Chicago, sillonnée par de grands steamers et reliée au moyen de ponts tournants au nord de la ville où se trouvent particulièrement les demeures des classes fortunées. Nous venions de traverser dans toute sa longueur le quartier des affaires, forcément circonscrit par le chemin de fer, la rivière Chicago et le lac Michigan. Les terrains y sont hors prix et leur cherté a donné naissance à ces mammouths de la maçonnerie où chaque étage est une rue. Au sud de ce centre commercial, s'étend le quartier populaire ; c'est celui où il y a le plus de nègres. Sur 3 personnes on rencontre 2 noirs ou métis, tandis qu'ils sont rares dans le nord de la ville.

Après avoir passé le pont, nous obliquâmes un peu à droite et entrâmes dans *state street* (rue de l'état) la

principale artère de Chicago, nous visitâmes plusieurs appartements et en arrêtâmes enfin un dans cette rue dans une jolie maison à un étage et dont les propriétaires nous parurent être de braves gens.

Tout joyeux d'avoir trouvé un gîte convenable, nous commençâmes à explorer la grande ville.

La cathédrale catholique était dans le voisinage, nous nous y dirigeâmes en premier lieu. C'était le jour du Seigneur et nous n'avions pu lui rendre encore nos hommages en assistant à la messe, le train étant entré en gare avec 2 heures de retard. Il était juste que nous nous acquittions de nos devoirs envers Dieu en allant le visiter et l'adorer dans son temple. On avait mal choisi le moment pour restaurer l'église dont l'intérieur n'était qu'une immense charpente; il nous fut donc impossible de juger de son architecture ni de ses décorations, mais l'extérieur gothique de la cathédrale fait bien augurer de ce qu'elle sera lors de son achèvement.

Nous prîmes ensuite, suivant notre habitude, le tram afin de faire un *round trip* (grand tour) dans la cité qui devenait notre nouvelle résidence, On ne peut s'imaginer la longueur des rues de Chicago et l'animation qui y règne; c'est un véritable Capharnaüm. Pour parcourir *the state street* avec le tram électrique, il faut 2 heures à 2 heures et demie et plusieurs des rues parallèles ont la même longueur : on y compte jusqu'à 8.000 numéros. La circulation est si grande dans quelques-unes d'entre elles, qu'il n'y aurait pas moyen de passer d'un trottoir à l'autre, si les policemen n'ordonnaient de temps à temps une halte aux voitures en étendant leur bâton qui, semblable à la baguette d'une

fée, arrête instantanément les mouvements des coursiers (1).

Les trams sont presque tous mus par l'électricité au moyen de câbles souterrains et filent avec une vitesse vertigineuse. Gare aux charrettes ou aux voitures qui s'aventurent sur les rails ; elles sont accrochées et entraînées avant d'avoir eu le temps de changer de chemin. L'adresse des Américains est si grande qu'ils sautent dans les trams, pendant qu'ils sont en marche et les dames ne sont pas moins agiles que les messieurs.

Ainsi que je l'ai déjà dit, certaines constructions ont de 12 à 20 étages. Elles sont divisées en plusieurs centaines de bureaux et tous les métiers et toutes les professions y sont établis. Sous les combles de quelques-unes sont installées des échoppes où se vendent les articles les plus divers. D'immenses enseignes couvrent la façade. On arrive aux étages de ces bâtisses par des ascenseurs mus par la vapeur ou l'électricité ; il y en a parfois huit toujours en mouvement dans un seul bâtiment. 20.000 à 30.000 personnes entrent par jour dans chacune de ces ruches humaines. Nous sommes montés au sommet de plusieurs de ces hauts édifices et arrivés au faîte, on a le vertige quand on plonge le regard dans la cage de l'escalier ; nous ne savions pas distinguer ceux qui circulaient dans le bas et le large vestibule nous paraissait petit comme un tablier.

(1) « Une police qu'on respecte et qui sait se faire obéir est une » nécessité absolue dans les grandes villes d'un pays où n'existe » pas d'autre force publique. Pour obtenir ce résultat on n'a pas » hésité à faire un terrible exemple. En 1886 des malheureux, » arrêtés dans une émeute où périrent sept gardiens de la paix, » furent pendus haut et court. — Ces suppliciés sont connus » sous le nom de Martyrs de Chicago. »

Nous avons visité entre autres le temple maçonnique qui compte 20 étages. Le dernier est un bazar en même temps qu'un observatoire d'où l'on embrasse le panorama de toute la ville. L'impression que fait celle-ci n'est pas favorable, car elle semble enveloppée dans une atmosphère de fumée à cause du grand nombre de cheminées de fabrique qui laissent échapper de noires vapeurs de leurs gueules béantes et l'on n'aperçoit pas comme à New-York des dômes et des minarets qui pointillent de toutes parts.

Les magasins sont nombreux dans le Paris américain, et plusieurs l'emportent sur ceux de la capitale de la France. Les modes françaises y figurent dès leur apparition et les élégantes américaines peuvent s'y procurer toutes les nouveautés adoptées par les Parisiennes ou qu'elles mêmes mettent en vogue. Ces bazars sont très bien fournis et en les parcourant des souterrains aux étages supérieurs, on y trouve les articles de tous les métiers ; on peut s'y amuser toute une journée ; aussi dans les principaux magasins, il y a un restaurant où l'on sert les deux premiers repas du jour : les menus sont très variés. Chez Marshall Field, la plus grande maison commerciale de Chicago et du monde, la salle à manger a place pour 500 convives et la table est très élégamment servie. Le nombre des employés, qui dépasse 2,000, fait juger de l'importance de cette firme. Cette charge, cueillie dans un journal donne une idée de ces immenses foires.

« *Les grands magasins de Chicago* : Ces bazars » immenses fournissent tout. Il n'y a pas longtemps, un » client entre et achète tout ce qu'il faut pour meubler » sa maison, y compris un chien, un perroquet et un

» singe. Entretemps, il fait emplette d'un complet ; puis » ayant mal aux dents, il se les fait soigner sans avoir » même à changer d'étage.

« Quelques minutes après, il monte quelques marches » et se fait photographier ; la chose faite, il consulte un » médecin qui a son cabinet à deux pas du photographe. » A l'étage au-dessus, il est frappé d'apoplexie et meurt » subitement. On le place dans un cercueil dont il y a » une provision à côté et on le renvoie chez lui, avec » ce mot de la part du directeur du magasin : « Nous » aurions fourni un coroner, mais les amis du défunt » sont si pressés. »

Tous les magasins sont fermés à cinq heures, et en un clin d'œil le personnel disparaît. Les vitrines restent seules éclairées pour la réclame. Les camelots établissent leur table dans les encoignures des portes. A cette heure la circulation est presque impossible dans les rues.

Les hôtels de premier ordre de Chicago sont excellents et parfaitement aménagés. L'auditorium, surmonté d'une tour de 68 mètres, est peut-être le plus grand établissement de ce genre. Il comprend, outre ses vastes restaurants, 400 chambres, 136 bureaux, une salle de concert pouvant contenir 500 personnes et un immense théâtre pour 4500 spectateurs avec une scène de 700 figurants.

Nous y avons assisté à une représentation d'*America*, grand spectacle historique, allégorique et mimique composé pour la circonstance. Il a été imaginé et mis en scène par Imra Kiralfy 's, la musique est d'Angelo Venanzy et les paroles des chants ont pour auteur F. Rossi. Les Américains font tout d'une manière

extraordinaire, aussi on est très étonné d'entendre soudainement tous les muets qui se trouvent sur la scène pour la pantomime, entonner des chœurs ou la voix de quelques-uns se détacher pour chanter un solo, duo ou trio.

Le sujet de la pièce est l'histoire de l'Amérique depuis sa découverte jusqu'à nos jours et cela donne lieu à une série de tableaux et de ballets d'une rare magnificence de décors et de costumes. Ceux-ci étaient rigoureusement historiques, copiés dans les musées par Alfred Edel et faits par les costumiers les plus renommés de Paris, Londres et New-Yorck.

Je n'ai jamais admiré une mise en scène aussi féerique. Mon mari me disait qu'à la fête flamande donnée à Paris en 1889, il avait vu défiler les troupes de tous les théâtres au palais de l'industrie et que le coup d'œil de chaque tableau de la pièce jouée à l'auditorium, l'emportait en beauté scénique (1).

Le plan d'*America* manque d'unité à cause du grand laps de temps écoulé depuis Colomb jusqu'au moment actuel, mais cette succession d'évènements retraçant l'histoire du nouveau monde, plaît à l'Américain qui y voit la glorification de son génie et l'apothéose finale où l'exposition occupait le centre de la scène et devant laquelle défilaient successivement tous les génies qui ont illustré l'Amérique, Fulton, Franklin, Morse, Edison, etc., est le digne couronnement des efforts faits par les Yankees pour placer leur pays au premier rang des peuples civilisés.

(1) Cette fête organisée par M. de Werbrouck rapporta 100.000 francs aux victimes de l'explosion Corvilain, à Anvers.

La musique de ce spectacle historique n'offre rien de remarquable, des longueurs y sont inévitables à cause du sujet ; il y a cependant à noter quelques jolis duos et un trio pour 3 voix de femme d'un effet agréable. Quant aux acteurs, ils n'étaient pas à la hauteur de leur tâche et les ballets laissaient à désirer dans les mouvements d'ensemble. Les solistes en revanche, étaient d'une souplesse admirable.

Les intermèdes des 7 frères Schäffer, prestidigitateurs et acrobates, étaient une attraction capable à elle seule d'attirer la foule. Pendant les entr'actes, une excellente pianiste Mme Pélicot, fit résonner un délicieux piano pédalier et occupa ainsi agréablement les moments d'attente des spectateurs. 5000 lumières électriques éclairent le théâtre.

Parmi les grands hôtels, citons encore *Palmer house* dont la salle à manger est divisée en plusieurs allées par des colonnes ioniques et décorée de belles fresques. Nous y vîmes un soir un magnifique salon transformé subitement en dortoir, par des lits de camp, juxtaposés.

« Dans chaque grand hôtel il y a un salon de coiffure » où une dizaine d'artistes capillaires travaillent nuit et » jour à la vue du public ; le rez-de-chaussée où ils sont » établis n'a pas de rideaux, probablement pour la » réclame : On donne un dollar pour une coupe de » cheveux et un *champoing*. »

Chez un des grands coiffeurs de la ville, on voyait les sept sœurs Sutherland, qui étaient enveloppées dans leur magnifique chevelure tombant jusqu'à terre, comme dans un manteau royal. On était invité à entrer dans le magasin pour palper les cheveux et s'assurer qu'aucun postiche n'y était mêlé. Les malheureuses

femmes étaient condamnées à parader devant la vitrine en robes de soirée, démêlant sans cesse leur superbe toison, depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Quel supplice épouvantable on inflige à des créatures humaines et cela pour engager à l'achat d'une pommade et d'une eau merveilleuses dans leurs résultats à considérer les 7 victimes de la réclame américaine. Une d'elles donna un de ses cheveux qu'elle arracha et qui avait au moins 1 m. 80 de long à mon mari, celui-ci y attacha son crayon et le jetant au loin dans le tram, puis le ramenant, il faisait rire de bon cœur les Yankees.

Outre les restaurants de l'Auditorium, de l'hôtel Richelieu et de l'hôtel Wellington renommés pour leur bonne cuisine française il y a à signaler *Oyster Boston house* (Boston, maison d'huîtres) dont les salles sont entièrement en glaces, plafond, murs et parquets. A la lumière électrique qui les éclaire et qui s'échappe de girandoles aux fleurs de cristal multicolores, cela fait un effet prestigieux.

Il y a beaucoup de maisons d'huîtres, c'est-à-dire où l'on sert particulièrement ce mollusque préparé à toutes les sauces et de toutes les manières : (soupe aux huîtres aux tomates ou au lait, (1) huîtres étuvées, frites, dans les coquilles, hors des coquilles, etc.,) etc., car les Yankees ont un goût marqué pour les huîtres dont ils possèdent plusieurs espèces.

Les soubassements de Rector sont réputés pour leur poisson frais. Le homard et le saumon sont abondants à Chicago : c'est aussi le pays des glaces, les sorbets y sont exquis.

(1) « Les huîtres sont cuites dans du lait et cette soupe fortement épicée se mange avec des crackers (mets excellent).

Il existe en Amérique des maisons de tempérance où l'on ne sert aucune espèce de spiritueux, pas même de vin ni de bière. Nous eûmes la malechance d'aller dîner un jour dans un de ces restaurants, de fort bonne mine du reste, mais où nous n'avions pas remarqué la mention ci nommée. Nous fûmes obligés de nous contenter pour boisson d'un verre d'eau glacée, suivant la coutume des habitants du nouveau monde, qui en absorbent une grande quantité au préjudice de leur estomac et nous y joignîmes à leur exemple une tasse de thé que comme eux nous prîmes en mangeant (1).

Le lendemain de notre arrivée dans la Babylone moderne, nous nous mîmes en route pour la grande *World's fair* que nous étions pressés et curieux de visiter après le bruit et le retentissement que son annonce avait provoqués dans le monde civilisé. Nous nous dirigeâmes vers le lac Michigan afin de nous y rendre par eau et de mieux juger de son effet en l'apercevant de loin dans son ensemble. Malheureusement nous ne prîmes pas la bonne ligne qui devait nous déposer au centre de l'exposition et nous abordâmes à l'extrémité gauche des constructions.

Vue de ce côté, la World's fair ne produisait pas d'emblée une bonne impression et le premier jugement que nous portâmes sur elle était qu'elle ne répondait pas à notre attente. Cette impression se dissipa bientôt.

Nous commençâmes par visiter les pavillons qui se trouvaient sur notre chemin. Chaque état de l'Union

(1) Le Ginger beer, une bière faite avec du gingembre, de sucre, des racines de persil, de crême de tartre et de citron, a trouvé grâce dans les maisons de tempérance. La bière passe en fraude dans des bouteilles de Ginger bier.

avait le sien. Quelques-uns étaient immenses, d'une belle architecture avec dôme et tourelles. Chacun de ces pavillons contenait outre l'exhibition des produits du sol, la flore et la faune de l'État auquel il appartenait, des luxueux salons de réception, richement décorés avec piano et ornés d'œuvres de ses artistes y étaient installés ainsi qu'un fumoir, une salle de lecture où l'on trouvait les journaux et les publications de la contrée et un bureau contenant tout ce qu'il fallait pour écrire sa correspondance. Les habitants de chacune de ces zones s'y réunissaient de préférence : c'était comme un lieu de rendez-vous où ils étaient presque sûrs de se rencontrer et un livre d'or recueillant leur signature témoignait de leur visite à l'exposition et renseignait leur adresse à Chicago. Plusieurs pays étrangers tels que l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Chine, les Indes, le Japon, le Brésil, le Canada, etc. avaient aussi chacun leur pavillon particulier et quelques-uns étaient de véritables palais.

Nous vîmes également le premier jour la reproduction de la maison de Washington à Mount vernon. Tous les objets qui se trouvent encore dans la dernière habitation du général législateur y étaient fidèlement reproduits et placés à l'endroit qu'ils occupent. Les Américains sont très attachés au souvenir du héros de leur indépendance, ses portraits faits de diverses manières et à différents âges de sa vie, ont leur place dans tous leurs monuments; ils conservent tous les objets qui ont été à l'usage du grand homme comme de véritables reliques.

Nous nous contentâmes lors de cette première visite à la World's fair d'une exploration dans le Nord-est. Le

pavillon de l'état d'Iowa nous frappa surtout par sa bâtisse rustique : D'immenses arbres entiers, non rabotés, formaient les parois. A l'intérieur, la décoration était entièrement faite avec les graines, produit de l'Iowa, qui étaient disposées de manière à représenter de jolis tableaux avec des sujets de circonstance tels que ferme et bétail broutant dans le pré. Le capitole de Washington était entièrement reproduit en réduction au moyen de semences de différentes couleurs renfermées dans des colonnes de verre qui les faisaient ressembler au marbre et au porphyre, ce qui formait le plus joli effet.

Nous manquâmes le bateau pour le retour, heureusement les moyens de transport pour se rendre à l'exposition et en revenir étaient nombreux : des cars électriques à toutes les issues, deux élevated et deux lignes de bateau sur le lac Michigan. C'est par cette voie que nous revînmes encore le lendemain, seulement nous prîmes cette fois la bonne ligne et nous débarquâmes au centre de la World's fair, en face du péristyle. Nous pûmes juger alors du bel effet qu'elle produisait vue du lac avec ses dômes et ses coupoles dorées dominée par une roue gigantesque toujours en mouvement appelée *Ferry's wheel*. A chaque essieu cette roue supportait une cabine pouvant contenir 60 personnes, elle en avait 36 et pouvait donc enlever dans les airs 2160 amateurs de ce genre de locomotion ; elle avait une hauteur de 100 mètres. Cette immense machine illuminée le soir et qu'on voyait de loin attirait l'attention : c'était le clou de l'exposition. Nous roulâmes un jour dans *Ferry's wheel* du faîte de laquelle on planait sur toute la World's-fair. Celle-ci occupait

une superficie de près de 300 hectares. Ses principaux édifices seuls couvraient un terrain aussi grand que celui de toute l'exposition de Paris en 1889.

La situation de la grande foire colombienne était ravissante, elle s'étendait en partie le long du lac Michigan, des canaux alimentés par les eaux du lac, la traversaient en tous sens ; ils étaient sillonnés de jolies gondoles vénitiennes de formes gracieuses et variées, quelques-unes mues par l'électricité glissaient sur l'onde comme par magie ; on débarquait à différentes places et c'était un mode de transport très facile et très agréable. Quand on donnait des fêtes de nuit, le coup d'œil était féerique. Des cordons de luminaires couraient le long des bassins et des canaux, les fontaines lumineuses jaillissaient et toutes les embarcations étaient illuminées avec des lanternes vénitiennes. Des feux de bengale enveloppaient la statue gigantesque de la Liberté érigée derrière le péristyle, en face des jets d'eau. Plusieurs bateaux, montés par des personnages représentant des traits de l'histoire de Colomb suivaient le cours des canaux et contournaient une ravissante île couverte de verdure et de fleurs, éclairée à giorno par des milliers de verres de couleur. Dans le kiosque élégant qui la décorait un orchestre d'élite régalait les promeneurs d'airs mélodieux et sémillants. Des feux d'artifice étaient tirés sur le lac plusieurs fois par semaine. Il y avait toujours le soir deux ou trois bâtiments ouverts et nous en profitions pour les visiter, car notre temps était précieux et nous avions beaucoup à voir dans cette immense enceinte contenant un si grand nombre de merveilles et de curiosités.

« Le respect du repos du 7^{me} jour est remarquable en

» Amérique, si par une concession à satan et à l'influence » européenne, l'exposition restait ouverte le dimanche, » il n'y avait guère que le palais des beaux-arts à voir et » nous choisîmes ce jour pour examiner plus à notre » aise les œuvres des peintres et des sculpteurs du » monde entier. Tous les autres bâtiments étaient aban- » donnés et déserts. Les restaurants mêmes et les débits » de boisson tenaient leurs portes closes.

» Il fallait cependant imaginer un moyen pour per- » mettre aux personnes occupées pendant la semaine de » voir l'exposition dans son beau; on le trouva en » assignant à chaque État de l'Union un jour particulier. » Les magasins, les fabriques, les usines et les ateliers » de la contrée chômaient, les travaux agricoles étaient » suspendus afin de donner aux habitants la possibilité » de visiter la grande foire pendant la journée qui leur » était réservée. Les milices de l'État dont c'était le jour, » défilaient vers midi sur la digue et dans le parc de » l'exposition tambour battant, musique en tête et dra- » peaux déployés. Puis une séance solennelle avait lieu » dans la vaste salle de *Music hall* et l'on y faisait la » glorification de la contrée. Nous eûmes avec beaucoup » de peine la faveur d'une place réservée à celle du » Maryland. Après cette intéressante et patriotique » cérémonie que présidait le gouverneur accompagné » de ses ministres des hauts fonctionnaires et des gros » bonnets, tous ces personnages faisaient en corps la » visite officielle du pavillon de leur état auquel pour » la circonstance on avait donné un air de fête. Quand » nous arrivâmes à Chicago, l'exposition battait son plein » et comme il y avait 48 états, il y eut 48 jours avec » une affluence extraordinaire aussi pendant tout le mois

» que nous restâmes dans la cité des vents, il y eut » 130.000 à 200.000 entrées (à un demi dollar, » 2 fr. 50).

» Ce système fut même étendu aux grandes villes et » le jour de Chicago 700.000 à 800.000 personnes » visitèrent l'exposition. La foule était si grande qu'on » se sentait souvent comme transporté, les accidents » furent nombreux. »

Le péristyle ou la colonnade de 48 colonnes (les 48 états) réunissait le casino où était installé un restaurant de premier ordre, dans lequel nous aimions à prendre nos repas, à la grande salle de musique (*music hall*) où l'on donnait des séances et des concerts. Nous y assistâmes au grand jour du Maryland. Le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore et primat d'Amérique, ouvrit la séance par une prière, le gouverneur du Maryland était à ses côtés accompagné de ses ministres (1). Plusieurs discours furent prononcés, une jeune miss déclama avec une diction remarquable *The star spangled Banner*, elle fut souvent interrompue par des applaudissements. Des morceaux de chant, des cantiques alternèrent et la cérémonie se termina par la bénédiction du cardinal.

Le prélat fut ensuite fort entouré, nombre de dames s'approchèrent de lui et il s'entretint cordialement avec elles. Lorsqu'il se retira, il fut suivi du gouverneur et de sa suite. Les Américains, comme je l'ai déjà dit, sont très religieux, les ministres de tous les cultes y sont fort respectés et de pieux exercices sont souvent mêlés

(1) Comme au Canada, chaque état de l'Union a son gouverneur et forme une espèce de république particulière.

à leurs conférences ou aux concerts, ceci tant parmi les catholiques que parmi les protestants.

Le bâtiment des arts et manufactures à gauche du péristyle et en face du lac, était la construction la plus gigantesque de la World's fair et le noyau de celle-ci ; elle occupait une superficie de près de 13 hectares. Il fallait deux heures pour en faire le tour et 5 jours pour la visiter en détail. C'était là qu'avait lieu l'exposition officielle et que les industries de tous les pays se disputaient la victoire.

La Belgique s'y comportait avec honneur. D'importantes fabriques y avaient envoyé leurs produits et des maisons en renom y étalaient de belles dentelles, de fines lingeries, des costumes élégants, de beaux meubles, des poteries artistiques, etc. M. Van Oye, le grand industriel saint-gillois, exposait de jolies vanneries disposées avec goût, nous découvrîmes aussi les beaux plans d'habitation de M. Franken.

Nous eûmes le plaisir de nous entretenir dans le compartiment belge avec plusieurs de nos compatriotes, ceux-ci nous firent un grand éloge de notre commissaire général M. Guérette. Nous trouvâmes dans les bureaux du commissariat les journaux principaux de notre patrie que nous parcourûmes avec un intérêt tout particulier, ayant été privés de leur lecture depuis notre départ d'Anvers.

Chaque pays avait exposé ses produits les plus remarquables dans le grand bâtiment des arts et manufactures : La Belgique ses dentelles, l'Angleterre ses belles horloges et ses orfèvreries superbes, l'Autriche ses délicates porcelaines et ses verreries, la Suisse ses montres d'une si grande précision, l'Italie

ses beaux marbres ; l'Allemagne se distinguait par l'ornementation splendide de ses salons, la Russie par sa magnifique chapelle byzantine et ses fourrures ; le Canada y avait également envoyé les plus belles dépouilles de ses fauves, le Japon et la Chine leurs porcelaines si renommées. Les États-Unis de leur côté exposaient entre autres choses des pianos superbes et excellents au toucher (à noter un piano avec tiroirs et armoires pouvant servir aussi à l'usage de bureau). Dans ce compartiment, j'ai joué sur l'instrument ayant appartenu au grand maître de la musique, au divin Beethoven. Nous mîmes 5 jours du matin au soir pour finir cette immense halle. Il nous fallut également plusieurs jours pour visiter chacune des autres grandes constructions : l'agriculture avec ses échoppes couvertes de chaume, et décorées de graines diverses ; l'architecture extérieure de ce bâtiment était très belle, il était surmonté de tours et orné de colonnes. L'horticulture qui avait à son centre un dôme de 66 mètres de haut dans lequel des palmiers gigantesques, des bambous, des fougères arborescentes, des cactus, etc., s'élevaient en étendant leurs branches ; une cascade perdue sous des plantes et des fleurs y répandait une agréable fraîcheur. Malheureusement, les serres n'étaient pas soignées. Dans les salles adjacentes, chacun des 48 états exposait des spécimen de sa flore. On ne verra plus jamais tant de fruits réunis.

Les plans du palais des femmes de renaissance italienne avaient été donnés par Miss Sophia Hayden de Boston qui gagna les 5.000 francs offerts à l'auteur du meilleur projet et qui en surveilla elle-même l'exécution. Ce bâtiment était consacré uniquement à l'exposi-

tion des œuvres de la femme, tels que tableaux, sculptures, miniatures, ouvrages de mains, broderies, dentelles, etc., il contenait beaucoup de beautés. La reine des Belges s'y distinguait par ses aquarelles, la comtesse de Flandre y avait exposé plusieurs beaux tableaux et dessins faits avec le talent qu'on lui connaît, Mlles la Baronne d'Anethan, Bernaert, Meunier, la Comtesse de Villermont, Marie Collart, etc., y avaient aussi envoyé de jolies peintures. On remarquait les riches et anciennes dentelles de Mme de Respaldiza. Du côté des Françaises, on admirait surtout les miniatures et les éventails délicatement peints et une intéressante exposition de poupées habillées aux modes successives des siècles passés, attirait les regards.

Ce bâtiment avait une annexe réservée à l'enfance; des gymnases y étaient établis et l'on y voyait quantité de jeunes yankées suspendus à des trapèzes. Une salle pour les bébés y était attenante; on les berçait dans des balançoires dans lesquelles ils étaient tenus par des attaches. Les Américains ont un goût particulier pour ce genre d'exercice; dans toutes les maisons, dans tous les hôtels, il y a des fauteuils à bascule dans lesquels ils se meuvent des heures entières et les réunions les plus à l'étiquette ne les empêchent pas de se balancer en cadence dans leur siège favori. Aux séances des tribunaux, à défaut de fauteuil mobile, les magistrats et les avocats se balançaient sur leur chaise tout en mâchonnant un bonbon, car c'est encore un tic américain de toujours sucer une espèce de fondant goudronné qui reste des heures entières dans la bouche sans se fondre. Presque tous ceux ou celles qu'on rencontre dans les trams, ou dans la rue, qu'ils appar-

tiennent à la classe aisée ou ouvrière, ont sans cesse les lèvres et les joues en mouvement. Ce bonbon gâte-t-il les dents? sur dix Américains, neuf les ont aurifiées. Dans quelques siècles, les cimetières d'Amérique seront des mines d'or. Les élégantes ladies se font mettre dans les creux une poudre de diamant. Le dentiste appelle cette opération « rendre le sourire brillant. »

Pour en revenir à l'exposition, je dois mentionner les deux hôpitaux homéopathique et allopathique établis non loin du palais des femmes et destinés à procurer des secours aux personnes qui se trouvaient malades; ils contenaient une pharmacie et des doctoresses y donnaient des consultations. M'étant sentie un jour un peu indisposée, j'allai trouver une de ces dames médecins, Emma C. Geisse, et le remède qu'elle me donna produisit de suite un mieux dans mon état et me fit bien juger de son savoir.

Il faut encore citer parmi les grands bâtiments de la World's fair, celui des machines de 450 mètres de long occupant une superficie de 7 hectares où les plus belles découvertes se trouvaient exposées : l'architecture en était très riche et très imposante.

Celui des moyens de transport était à peu près de la même grandeur. Sa décoration extérieure était aussi magnifique qu'originale; la façade était couverte de dorures et de peintures représentant des sujets mythologiques. Les portes d'entrée frappaient par leur richesse d'ornementation. Les statues de Fulton, Stephenson et autres inventeurs étaient placées devant l'une des façades de l'édifice et des terrasses étaient disposées alentour. Tous les modes de transport par terre et par eau s'y

trouvaient représentés depuis les chariots et les canots primitifs jusqu'aux véhicules perfectionnés des temps actuels et les magnifiques steamers qu'on pouvait visiter à l'intérieur. Les wagons de chemin de fer y occupaient un large espace et l'on y voyait les confortables voitures allemandes et les trains de luxe des compagnies américaines Wagner et Pullman.

Le bâtiment des mines avait pour sujet allégorique placé au-dessus la porte d'entrée, l'industrie minière ; l'exécution en était très heureuse ; on y voyait des échantillons de tous les filons principaux et des blocs énormes d'or, d'argent, des gros diamants, etc., y avaient été transportés.

Les pêcheries avec leurs toits rouges et leurs légères tourelles dentelées, faisaient une agréable diversion au milieu du groupe des constructions. Dans les aquariums, on pouvait contempler la faune aquatique américaine et plusieurs poissons peu connus aux couleurs et aux formes extraordinaires furent pour nous une vraie curiosité.

Dans une aile de côté, les appareils de pêche de tous les pays et des temps anciens et modernes étaient exhibés.

Le bâtiment de l'électricité de style renaissance devant lequel se trouvait la belle et gigantesque statue de Franklyn était resplendissant le soir quand il était éclairé. Toutes les applications de l'électricité y brillaient. Un incendie, du reste vite éteint, s'y déclara pendant que nous étions dans les jardins de l'exposition. Nous vîmes passer les pompes menées par quatre chevaux lancés au triple galop et en moins d'un quart d'heure le feu était conjuré.

Dans la ville de Chicago, il y avait en moyenne 25 incendies par jour, aussi nous fûmes souvent témoins de la célérité avec laquelle ils étaient éteints.

Un appareil téléphonique établi à chaque bloc de maison (chaque bloc a un numéro) permet de demander instantanément des secours, les pompes toujours prêtes et attelées, sont quelques minutes après sur le lieu du sinistre et celui-ci, vu la promptitude avec laquelle il est attaqué, n'a souvent pas de suite fâcheuse.

La confiance dans les pompiers est telle que les affaires continuent au rez-de-chaussée quand le feu est à l'étage dans les chambres supérieures. Comme les maisons ont quelquefois une vingtaine d'étages, beaucoup d'entre elles sont munies d'escaliers en fer à l'extérieur des façades communiquant avec les balcons, ce qui permet aux habitants une fuite sans danger. Nous avons également vu faire l'expérience d'un appareil de sauvetage pour descendre du haut d'un bâtiment élevé : il consiste en une simple corde retenue au toit par une poulie et qu'on s'attache à la ceinture au moyen d'un crochet. L'expérimentateur descendait de si haut qu'il semblait lancé dans le vide, il s'arrêtait à volonté à chaque étage pour prendre des objets car il avait les mains libres.

Les Américains ont le génie de l'invention et en toutes choses, on est étonné de leur initiative, mais sous le rapport des arts, ils sont inférieurs aux autres peuples ; ce sont des gens trop pratiques pour dérober à Prométhée une partie de son larcin.

Les pianistes que nous avons entendus, avaient un mécanisme superbe mais je leur aurais voulu un peu

plus de sentiment. Au palais des beaux-arts, à part quelques œuvres remarquables, ce n'étaient pas celles des artistes du nouveau-monde que j'ai le plus admirées. A l'honneur de ma chère patrie, je dois avouer que les Belges s'y distinguaient d'une manière éclatante. Aucun n'était médaillé, car ils avaient refusé de prendre part aux concours, n'approuvant pas la manière dont on décernait les récompenses; mais le grand nombre de tableaux qu'ils ont vendus et l'attention particulière qu'on leur accordait, prouve qu'ils étaient appréciés par les connaisseurs en peinture. Les curieux faisaient queue devant un van Beers, un Lamorinière fut vendu 20.000 francs. Les œuvres des demoiselles de Bourtzoff étaient remarquées. Le coq hors de combat de l'une d'elles auquel j'avais peut-être eu le tort de préférer une autre toile que je possède du même auteur a trouvé acheteur. Le paysage de M. Edouard van Overbeck (1) ne donnait pas toute la mesure de son talent; il était du reste mal placé. Un marchand de tableaux de Pittsburg nous disait qu'à Chicago, la Belgique avait le n° 1 et l'Amérique le n° 3. Ce jugement au point de vue commercial n'est pas à dédaigner.

Le palais des beaux-arts était immense, il comprenait plus de 12 hectares et était composé de plusieurs ailes et d'une annexe. La rotonde du centre et ses prolongements, étaient réservés aux statues et aux sculptures. Son architecture était du plus pur classique avec un dôme bleu brillant.

(1) Il aurait dû exposer le beau tableau que possède la douairière Spnuyt.

Le palais du gouvernement était aussi d'un beau style classique (1) avec un dôme au centre; la poste y était établie et c'est là que nous nous rendions avec l'espérance de recevoir des nouvelles de nos chers parents et amis d'Europe, où nous avions fait adresser nos lettres bureau restant. Hélas, la première missive qui me tomba sous la main était encadrée d'un grand bord noir et m'apprenait la mort de Mme Jullien, la mère d'une amie à laquelle je suis fortement attachée. La défunte était âgée de 88 ans, mais je l'avais connue, je l'avais aimée et j'avais été reçue chez elle dans son château de Bleckenwyver, je savais la douleur que devait en ressentir sa fille, la douairière Gislain, aussi je fus très impressionnée en apprenant cette mort.

Les autres lettres que nous décachetâmes le même jour nous apportaient de meilleurs nouvelles. On ne saurait croire combien on est heureux de lire les parents et les amis après un long éloignement.

Lorsque nous eûmes fini de parcourir notre correspondance, nous visitâmes le compartiment où nous étions. Tout ce qui avait trait aux manières diverses dont la poste fut organisée successivement aux Etats-Unis était exposé; les courriers primitifs à cheval et les traîneaux attelés de chiens; les anciennes diligences et les wagons actuels. On avait également réuni la collection complète des timbres et des cartes. Non loin se trouvaient tous les uniformes actuels et anciens de l'armée de l'union placés sur des mannequins. On voyait aussi tous les

(1) Malheureusement le classique et le blanc dominaient un peu trop à la World's fair, le peuple l'avait appelé *white city* (cité blanche).

types d'indiens des deux Amériques avec les ouvrages qu'ils confectionnent et les animaux extraordinaires du pays. Les morses avec leur proportions colossales et leurs formes baroques paraissaient des monstres fabuleux.

Dans la salle sous le dôme on pouvait admirer une partie d'un arbre provenant des Montagnes Rocheuses et appelé *Big tree*. La forêt dont il avait fait partie, fut battue pour la première fois en 1848 par un chasseur qui en quête de gibier, pénétra plus en avant dans les régions de l'ouest encore inconnues. 32 personnes pouvaient s'asseoir autour du *Big tree* sur un banc qui entourait l'arbre et à l'intérieur, se trouvait une vaste chambre et un escalier.

Les parois de la salle du dôme étaient couvertes de beaux tableaux et sous des verres étaient exposés quantité d'objets et de portraits ayant appartenu à Washington et à d'autres illustrations de la république.

Il y avait encore beaucoup de salles avec toutes espèces de curiosités dans le palais du gouvernement mais ce serait trop long à énumérer.

Le bijou de l'exposition était le bâtiment de l'administration avec sa grande coupole dorée qui s'apercevait de tous côtés, dominant toutes les constructions. L'architecture du rez-de-chaussée était d'ordre ionique et les colonnes du premier étage appartenaient à l'ordre dorique. Le plafond était couvert de panneaux avec de riches peintures. Dans le milieu du bâtiment, était exposé en réduction le capitole de Washington, entièrement fait avec des dollars : il y en avait pour une somme considérable. Devant ce palais une colossale statue de Christophe Colomb par Luiz de Gaudens,

avait été érigée. C'est dans ce bâtiment que nous nous réfugiâmes lors d'un orage épouvantable qui éclata un soir après une journée suffocante. Ce fut un sauve-qui-peut général et le palais de l'administration étant ouvert et à proximité des fêtes qui venaient d'avoir lieu sur le bassin devant les fontaines lumineuses, il fut de suite envahi par la foule affolée et nous eûmes beaucoup de peine à y pénétrer.

Quand la bourrasque fut passée, nous nous décidâmes cependant à quitter notre abri et ce fut au milieu des éclairs et du tonnerre que notre retour au logis s'effectua.

Le lendemain, le temps était devenu serein mais si rafraîchi que toutes les dames étaient couvertes de fourrures et à partir de ce moment nous eûmes très froid à Chicago.

Un vent violent, souffla presque continuellement et nous gagnâmes tous les deux un refroidissement. Mon cher mari dut même garder le lit pendant deux jours. Nous continuâmes alors nos visites à la Worlds fair; nous entrâmes du côté de *Midway plaisance* où se trouvait à la moité de la longueur le *Ferry wheel* et où étaient réunies toutes les attractions propres à amuser ceux en quête de plaisirs. Cette allée, d'au moins 3 kilomètres d'étendue, était la foire de la foire. De chaque côté, elle était bordée de théâtres et de cafés concerts, il y avait des exhibitions de toutes sortes, des sauvages, des indiens plus ou moins authentiques, car nous entendîmes un de ceux-ci prononcer des mots flamands, les 40 plus belles femmes du monde de toutes les races étaient à admirer, on était assourdi par les tams-tams et les instruments de tous les pays. Les

Hawaiens, anciens sujets du roi Kalakaua tiraient des sons bizarres de leurs chalumeaux, et chantaient des chœurs dans leur langue. On rencontrait des Chinois et des Japonais au maintien grave ; des Turcs, des Arabes des Persans aux costumes de mille couleurs, criaient à tue-tête. Une animation extraordinaire caractérisait cette partie de l'exposition. Tout un quartier du vieux Vienne de 1693 était représenté avec ses murs et ses fortifications, des rues de la ville du Caire avec leurs bazars et leurs magasins, les ânes et les chameaux, des villages turcs, allemands, japonais, chinois, etc. étaient également reproduits dans *Midway plaisance*, qui était le centre des amusements et où il y avait 100 dollars à dépenser pour tout voir.

Nous visitâmes encore à l'exposition un navire de guerre ancré sur le lac, entièrement équipé, avec ses canons braqués, ses instruments de marine, ses cartes et ses plans. Un peu plus loin se trouvait sur un cana la reproduction fidèle des 3 caravelles avec lesquelles Colomb débarqua au nouveau monde. On pouvait pénétrer à l'intérieur de Santa-Maria, le vaisseau amiral et l'on y voyait la chambre que le célèbre navigateur y occupait avec le lit et les meubles dont il s'était servi.

De l'autre côté du canal sur un promontoire, on avait édifié le fac simile du couvent de la Rabida où Colomb séjourna en Espagne avant sa découverte de l'Amérique et mourut. Beaucoup de portraits du grand homme étaient appendus aux murs, presque aucun ne se ressemble ; on y voyait aussi des tableaux représentant les différentes phases de la vie du célèbre explorateur et nombre d'objets qui lui ont appartenu. La construc-

tion était très intéressante car elle reproduisait le couvent dans ses moindres détails (1).

En poursuivant notre chemin, nous arrivâmes au pavillon Krupp où étaient réunis les fameux canons qui portent le nom de leur inventeur et une batterie de siége mobile.

Puis vers le sud de l'exposition, il y avait une vaste arène où se livraient des combats de toutes sortes. Dans ces environs, les chevaux et les bestiaux de différentes races occupaient des haras et des étables qui s'étendaient sur une surface énorme. Il y avait de magnifiques spécimen. Nous avons vu une espèce de moutons ressemblant à des porcs qui se vautraient

(1) « L'exposition fut ouverte par le président Cleveland qui, » pressant un bouton, mit en mouvement à midi juste, toutes les » pièces de la galerie des machines. Un descendant de Christophe » Colomb, le duc de Veragua, l'accompagnait.

» Le fils de Christophe Colomb, don Diègue, épousa Marie, » fille de Ferdinand de Tolède, frère du duc d'Albe.

» De ce mariage 3 fils et 2 filles :

» L'aîné, don Louis, n'avait que 6 ans quand il fut salué amiral » des Indes. Ce don Louis qui avait cédé tous ses droits sur la » vice-royauté des Indes, en échange des titres de duc de Veragua » et de marquis de la Jamaïque, mourut sans postérité, ainsi que » ses deux frères et sa sœur ainée.

» Sa sœur cadette, Isabelle épouse de Georges de Portugal, » comte de Galves, de la maison de Bragance, devint ainsi l'héri- » tière des titres et des biens de la famille Colomb qu'elle transmit » à ses descendants. Ceux-ci prirent le nom de Portugal-Colomb, » duc de Veragua, marquis de Jamaïque et amiral des Indes.

» Le duc de Veragua, qui assistait à l'ouverture de l'exposition, » descend donc de Colomb, par une des petites-filles du célèbre » explorateur.

» Les lettres patentes de la reine Isabelle la Catholique commis- » sionnant Christophe Colomb pour diriger la flottille qui décou- » vrit l'Amérique, sont contresignées Coloma, secrétaire. »

comme eux dans une bauge et se nourrissaient de son. Nous vîmes aussi un cheval géant.

Sur le côté, tournoyaient des moulins à vent (*Wind mills*) de toutes les grandeurs et de tous les systèmes.

Plusieurs maisonnettes, types d'habitations ouvrières fort bien aménagées et occupées par des employés, étaient enclavées dans l'enceinte de l'exposition.

Je n'en finirais pas si je devais faire une nomenclature complète de tout ce qu'il y avait à voir dans cette immense foire colombienne qui était et restera unique pour sa grandeur. Le dernier jour avant de la quitter pour ne plus y revenir, nous voulûmes la parcourir de rechef dans tous les sens en employant chacun des moyens de locomotion qui y étaient établis. Nous nous donnâmes la satisfaction d'éprouver les trottoirs mobiles sur lesquels on devait monter sans qu'ils fissent arrêt, ce qui n'était pas très facile pour quiconque n'est pas habitué à enjamber des véhicules lancés à une grande vitesse. Des piliers de distance en distance, et une première plate-forme allant moins vite que l'autre, facilitaient l'accès des bancs qui étaient placés l'un derrière l'autre et un câble mû par des machines puissantes et posé en dessous des plates-formes roulantes était leur moteur.

Nous prîmes ensuite le tram élevé pour faire le grand tour extérieur de l'exposition et nous vîmes dérouler de nouveau à nos yeux les dômes et coupoles dorées de tous les beaux édifices que nous avions visités. Enfin pour compléter notre dernière journée dans cette vaste enceinte où l'on était saisi d'admiration devant le génie et la puissance de l'homme, nous nous embarquâmes sur une gondole électrique afin de contempler sous un

autre aspect, en glissant sur les ondes, toutes les merveilles que nous allions définitivement abandonner et pour nous assurer que nous avions tout visité.

Nous restâmes encore quelques jours dans la ville prodige. Chicago est la cité la plus étonnante et la plus curieuse du monde. Son maire, répondant à une réunion de journalistes, venus pour le saluer lors de l'exposition, dit : Le peuple des Etats est le premier peuple de l'Univers, Chicago est la première ville des Etats, je suis le chef de cette ville, donc je suis le premier homme de l'Univers. Maître absolu de la police, la seule force publique qui existe dans la cité, je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire arrêter tous. Et de fait, quand le malheureux fut assassiné, il fallut composer avec ce pouvoir pour le choix de son successeur. Ce maire fut quatre fois élu. La première fois Chicago avait 800.000 habitants, la seconde un million, la troisième 1.200.000 et la quatrième 1.600.000. Il ajouta : A la prochaine exposition Chicago sera la plus grande et la plus belle ville du monde à côté de laquelle Londres sera une bourgade et Paris ne comptera plus. J'ai fait le tour du monde, je n'ai rien vu de plus beau que la cité blanche.

Il y a cinquante ans, Chicago comptait à peine 5.000 âmes. Son territoire a aujourd'hui une superficie de 400 kilomètres carrés et sa population dépasse 1.600.000 habitants dont un petit millier de Belges. Son port a supplanté celui de New-York pour le nombre de navires à l'entrée et à la sortie, son chiffre d'affaires est plus considérable que celui de la Belgique qui est cependant la cinquième puissance commerciale du monde.

Lors du terrible incendie de 1871, dont nous vîmes

la représentation émouvante au cyclorama, (Avenue Michigan) mille maisons brûlèrent par heure. Le feu consuma un million par minute. La perte totale fut évaluée à mille millions. Toutes les maisons détruites par le feu rangées en file, feraient une longueur de 50 lieues.

Chicago sortit de ses cendres plus superbe et plus orgueilleuse que jamais. Ses hautes bâtisses, ses immenses constructions, plus de 100.000 maisons ont été élevées comme par enchantement depuis 20 ans.

La reconstruction de *city hall* a coûté 25 millions. Ce superbe édifice de style renaissance moderne est composé de deux ailes séparées par une cour; il sert de maison communale et de *court house* (cour de justice). Il contient une salle de lecture et une bibliothèque de plus de 150.000 volumes.

En sortant de l'hôtel de ville par la rue La Salle (la partie de Chicago où se brassent les grandes affaires), nous rencontrâmes le *Rookery*, la *Board of trade*, (chambre de commerce) et d'autres mastodontes, hauts comme des tours et renfermant 500 à 600 bureaux. Nous visitâmes le *Rookery* en détail et fûmes émerveillés de ses aménagements (1).

Les grandes artères de la ville, *Michigan avenue*, *Wasbash avenue*, *State street*, *Dearborn street*, sont traversées par de magnifiques rues, portant le nom de plusieurs présidents de la république : Washington, Madison, Monroë, Adams, Jackson, Van Buren, etc. En les remontant vers le sud, on aperçoit un monument d'aspect sévère qui occupe tout un bloc : c'est le palais

(1) Ces constructions coûtent de 5 à 10 millions non compris le terrain d'une valeur plus grande encore (jusqu'à 6,000 fr. le mètre). Une série de maisons-ville rendrait la circulation impossible.

du gouvernement (*government building*) où se trouvent la Poste et la Douane.

Près de là est l'agence Cook, si connue et si appréciée des touristes.

Les autres rues transversales vers le sud sont indiquées par un chiffre. A la rue nº 52 commence (1) l'exposition, à la 43e rue se trouvent les *stock yards*, endroit où les bestiaux sont réunis en attendant leur admission dans les boîtes à conserves.

L'emplacement occupe une superficie de 10 hectares et les bâtiments des compagnies Liebig, Kemmerich et autres où l'on apprête les viandes sont à proximité.

On pèse les bêtes par blocs en les chassant sur une bascule entre deux portes. Le temps de passer et le troupeau est évalué à son poids et à son prix. 80.000 têtes de bétail sont parfois parquées; on en abat en moyenne 35.000 par jour.

Il est intéressant de voir les éleveurs et les cowboys, ces vrais types des yankées des champs, suivre à cheval les opérations du pesage. Tout ce qui précède la mise en boîtes et en pots, se fait avec une dextérité surprenante. En moins d'un quart d'heure, on voit un porc transformé en saucisson et un bœuf dépecé réduit à l'état de pâté ou de bouillon.

Dans les salles où sont établies les machines à vapeur, la chaleur est intense et le curieux qui veut tout voir, sort de ces pièces surchauffées pour entrer dans les glacières où de puissants réfrigateurs sont installés.

(1) Le numéro des maisons d'une grande rue indique à quelle rue transversale on se trouve; ainsi une maison portant nº 700 indique qu'on est rue 7; celle portant nº 7900 qu'on est rue 79; celle portant nº 8300 qu'on est rue 83.

La vente des produits des *stock yards* qui s'élève à plus d'un milliard est le trafic le plus considérable de Chicago et l'origine de fortunes colossales. Son marché de grains est aussi le plus important du monde, un seul de ses magasins peut contenir 12 millions de sacs et c'est de cette ville que les céréales de l'Amérique inondent l'Univers. Sa situation sur les bords du Michigan au centre du commerce entre l'Ouest et l'Est et de nombreuses lignes de chemin de fer qui aboutissent au lac, est propice à l'extension de ses affaires. Une forêt de mâts couvrent ses bassins et des navires du plus grand tonnage sillonnent constamment la rivière. Celle-ci divise la ville en deux parties : le quartier sud ou commerçant et le quartier nord où se trouvent les demeures des riches et où de magnifiques et larges avenues bordées d'arbres sont percées.

C'était dans ce quartier que nous avions pris notre home, il est plus tranquille que l'autre, les habitations des rentiers y dominent. Les plus belles ressemblent à de véritables manoirs surmontés de créneaux, mais les jardins qui les entourent ne présentent guère à la vue que de grandes pelouses ; on y voit peu de fleurs et je ne crois pas le climat de Chicago propice à leur épanouissement. La verdure s'y fane vite et au mois de septembre, les feuilles des arbres sont déjà jaunies.

Il y a cependant plusieurs grands parcs dans la cité. Le parc Lincoln est le plus beau et le plus étendu, la statue du président de ce nom, mort assassiné, se trouve à l'entrée de la promenade. Elle est très bien réussie. Celle du général Grant à cheval, est érigée en face du lac sur un arc de triomphe. Des étangs sur lesquels voguent des barquettes en forme de cygnes,

se trouvent à l'intérieur du parc. Un peu plus loin, il y a une zoologie où l'on peut voir réunis les faunes de l'Amérique du Nord. Des serres spacieuses sont également aménagées au milieu des parterres de fleurs, mais nous ne pûmes les visiter à cause du dimanche, car pendant le jour dominical, tout est fermé et chôme en Amérique.

Avant notre départ de Chicago, nous allâmes encore voir le musée des beaux-arts, beau bâtiment avec de larges fenêtres en arcades; les écoles anciennes et nouvelles y sont représentées et nous vîmes de nouveau à la grande satisfaction de notre amour-propre national, les chefs-d'œuvre de nos plus grands peintres y tenir la place d'honneur. Une salle spéciale leur est affectée et nous pûmes y admirer des Rubens, des van Dyck, des Teniers, etc. L'Italie y montre aussi les œuvres de ses premiers maîtres, mais la salle de la peinture moderne est loin de correspondre à celles des époques antérieures.

Dans ce bâtiment, nous assistâmes à une séance où plusieurs miss et gentlemen prirent la parole pour défendre leurs théories concernant les droits de la femme ; les discours étaient entrecoupés de prières et de cantiques suivant l'usage américain.

En sortant de ce musée nous aperçûmes un brillant cortège organisé dans le genre de nos cavalcades flamandes. La foule était si grande que dans *state street* et les rues adjacentes, on pouvait marcher sur les têtes.

Enfin la dernière chose que nous visitâmes, fut le temple maçonnique dont j'ai déjà parlé et d'où nous pûmes, en planant sur toute la ville, lui dire un adieu peut-être éternel.

Puis nous allâmes prendre congé de notre hôtesse, faire expédier nos malles par la compagnie Parnell et nous nous rendîmes alors à la gare de Baltimore où nous prîmes nos places pour Pittsburg. Le terminus de notre voyage était maintenant atteint.

Notre désir eût été de pousser encore plus loin et de revenir en faisant le tour du monde. Mon mari avait déjà pris ses informations à ce sujet et avait obtenu de précieux renseignements dans les agences de voyage établies à l'exposition et auprès des exposants des divers pays où nous devions passer. Malheureusement la saison était déjà trop avancée pour nous permettre de réaliser ce projet que nous avions caressé depuis des mois.

Dès septembre, le parc national de Yellowstone dans les montagnes rocheuses est abandonné et les hôtels qui l'entourent sont fermés, nous serions également arrivés partout trop tard pour profiter des départs des grandes lignes du Pacifique.

Nous dûmes donc renoncer à voir les merveilles qui se trouvent dans l'ouest de l'Amérique, les dix mille sources d'eau chaude (*Mammoth hot springs*), le lac Yellowstone et la rivière de ce nom tombant d'une hauteur de 120 mètres, les curieux dépôts calcaires (1), les 50 geyzers, ces volcans d'eau qui lancent régulièrement à des intervalles plus ou moins éloignés, les uns chaque heure, d'autres chaque jour et d'autres chaque semaine ou chaque année, des colonnes liquides s'élevant en masses vaporeuses jusqu'à 70 mètres de

(1) On appelle ainsi l'enveloppe blanche qui couvre après un certain temps les objets placés sous la chute des eaux. Nous vîmes à l'exposition plusieurs statuettes revêtues de cette couche calcaire.

hauteur ; les 600 arbres géants qui ont jusqu'à 40 mètres de circonférence et dont nous avons vu un specimen à l'exposition.

A quelque distance de là par chemin de fer se trouve le pays des Mormons et le lac salé dont les eaux sont si épaisses qu'on reste couché comme on tombe, c'est-à-dire qu'on ne plonge pas, ce qui produit, affirme-t-on, une sensation des plus agréables.

Si nous avions pu admirer ces belles régions en jouissant de tous leurs avantages, nous nous serions abandonnés aux flots du Pacifique pour revenir en Europe en passant par Honolulu, Yokohama, Sanghaï, Hong-Kong, Singapore, Colombo, (Ceylan), Calcutta, Bombay, Suez, Le Caire, où après un séjour agréable chez mon frère, alors Procureur Général en Egypte, nous nous serions enfin dirigés vers notre chère Belgique, en traversant le pays ensoleillé de l'Italie (1).

« Le territoire des Etats-Unis a l'étendue de l'Europe. » L'Atlantique à l'Est, le met en communication avec » cette partie du monde, l'océan Pacifique à l'Ouest » avec l'Asie. Le Saint-Laurent et les lacs le bornent au » Nord. Au Sud le golfe du Mexique conduit à la mer » des Antilles. Le Mississipi qui a 6530 kilomètres (le » Danube n'a que 2770), le plus long fleuve du monde, » l'arrose dans tout son cours.

» L'Union comprend 48 Etats (2) qui forment chacun

(1) Il y a sept semaines de mer par le Pacifique; par l'Atlantique, la traversée est d'environ dix jours. En prenant la voie de Montréal et du chemin de fer du Canadian pacifique, le tour du monde peut se faire en 64 jours.

(2) Primitivement la République ne comptait que 13 Etats. Ainsi

» pour ainsi dire une république indépendante ayant » son gouverneur, ses chambres, sa milice, ses lois » particulières et son budget qu'il règle comme il » l'entend. Un Etat ne peut cependant entrer directe- » ment en rapport avec l'étranger.

» Le suffrage universel a exercé ses ravages ordi- » naires dans ce Pays. On peut dire que dans la plupart » des Etats, toutes les nominations aux fonctions et aux » emplois dépendent du club de politiciens le plus » habile à manier la pâte électorale.

» Le lien fédéral est très faible et le président actuel a » donné un accroc à la constitution ou plutôt aux idées » reçues à ce sujet, en faisant pénétrer les troupes fédé- » rales dans l'Illinois et la Californie pour faire cesser » les troubles. Ceux-ci furent si graves que la loi mar- » tiale fut proclamée (Aussitôt pris, aussitôt fusillé) (1).

» La douane, la poste, la monnaie, les poids et » mesures dépendent du gouvernement fédéral. Celui-ci » n'a d'autres revenus que les recettes de la douane, de » la poste et le produit de la vente des terres de l'Ouest. » La puissance lui manque pour établir des impôts dans » tous les États, comme il en a le droit (2). Cependant la » séparation complète serait difficile, car l'État qui » l'essayerait serait écrasé par les 47 autres.

» L'absence d'une armée nationale est un danger pour » les libertés publiques. Un corps de volontaires appelé » souvent à réprimer des désordres semblables à ceux

le territoire de Washington sur le Pacifique était encore inconnu en 1840. Ce ne fut qu'en 1889 que ce pays devint un Etat.

(1) « Les trains étaient arrêtés, les passagers assassinés, les wagons incendiés, toutes les communications interrompues.

(2) On conçoit que les droits d'entrée deviennent de plus en plus prohibitifs.

» de l'an dernier, finira par réclamer des privilèges, des » avantages et les prendra de force, comme au Brésil et » dans les républiques du Sud, si on ne les lui donne » pas de bonne grâce. Un président, du caractère du » général Jackson, les circonstances aidant, aurait vite » fait d'établir cette suprématie de l'élément militaire » sur une population efféminée.

» Les nègres s'adonnant à la domesticité, ont une vie » plus calme, sont mieux nourris et plus forts. Ils for- » ment une espèce de franc-maçonnerie. Il suffit » d'avoir un peu de sang noir pour être des leurs. » Dans certains états, ils ont la majorité et comme » tous les hommes sont égaux devant le scrutin, que le » vote d'un nègre vaut celui d'un blanc, il a fallu user » de subterfuges pour empêcher qu'ils aient à leur » disposition le budget et toutes les fonctions de l'État.

» L'absence d'une force nationale leur permettra de » s'organiser et comme à Saint-Domingue, ils pour- » raient battre toutes les armées envoyées contre eux.

» L'Américain qui néglige le développement de sa » virilité et s'épuise par la vie fébrile et malsaine des » grandes agglomérations, regrettera peut-être un jour » comme les Chinois, (1) le mépris qu'il professe pour » la noble profession des armes.

» La doctrine Monroë : « L'Amérique aux Américains » n'est qu'une vaine parole, une bravade ridicule si le » peuple qui tient ce fier langage, ne se met pas en » état de le soutenir. » (2)

(1) Les États-Unis n'ont pas de populations de campagne. Jadis son sang se renouvelait par l'émigration. Sa tendance à s'enfermer dans une muraille de Chine affaiblira de plus en plus ce peuple.

(2) Ce qui s'est passé au Nicaragua confirme cette appréciation.

« J'attribue la tranquillité relative dont jouit la grande » République à son respect pour la religion.

» Les classes aisées ne déracinent pas le sentiment » religieux du cœur de l'ouvrier, l'homme pieux sait » que le travail est le seul moyen d'améliorer son sort » tout en restant honnête ou content. L'un accom- » pagne l'autre, l'un ne va pas sans l'autre.

» Washington n'aimait pas les démagogues. Dans les » dernières années de sa vie, il perdit beaucoup de sa » popularité en contrecarrant les menées de ceux-ci.

» Sous l'impulsion de ce profond politique, le gou- » vernement fédéral fut organisé de manière à opposer » une digue aux flots de la démagogie et la constitution » mit des obstacles aux innovations dangereuses : une » loi votée par la chambre doit passer par le sénat dans » lequel l'élément conservateur de la fortune est forte- » ment représenté.

» Le président d'une nation de soixante-cinq millions » d'habitants a forcément le sentiment de la responsa- » bilité de sa haute fonction et sait s'affranchir de l'esprit » de parti. Dans cet état d'âme, il fait souvent usage de » son droit en opposant son veto à une loi adoptée par » les deux chambres. La cour suprême, composée de » membres nommés à vie, jouit d'une grande indépen- » dance. Elle juge de la constitutionnalité des lois et » des traités. Elle prononce dans les différends des États » entre eux. Ses décisions sont souveraines. Une loi » qu'elle rejette ne peut être appliquée, une mesure » qu'elle réprouve est considérée comme non avenue ; » mais lorsqu'il s'agit des lois particulières d'un État, » l'absence de troupes fédérales fait que sa mission » tutélaire est souvent entravée.

» Il suffit d'examiner ce qui se passe dans ces 48 petites républiques, notamment dans l'État de New-York, » dominé par le *Tamanny hall*, pour se convaincre » combien la démocratie est favorable à la corruption. » Les puissantes compagnies et les sommités de la » finance entretiennent aux États-Unis des lobbéistes » (*de lobby, coulisses*). Ces courtiers exercent la jolie » profession de corrompre les membres de la législature, d'acheter leur vote, ce qui se fait surtout lorsqu'il s'agit de concessions de chemin de fer.

» A New-York, les sociétés et les crésus s'accordent » avec le *Tamanny hall* : c'est plus expéditif et moins » coûteux.

» Cette puissante association se compose d'un *boss*, » du mot flamand *baes*, maître, d'un comité directeur » qui l'assiste et d'un comité général qui s'occupe » l'année entière du travail électoral. Le boss ou le » tyran de New-York, salarie en outre un millier de » lieutenants choisis parmi les hommes connus pour » leur influence sur les masses, le plus souvent des boss » de barr. Ces meneurs conduisent le troupeau électoral » au scrutin et s'y connaissent pour éloigner de l'urne » les adversaires du *Tamanny hall*.

Une élection ainsi escamotée s'appelle la souveraineté du peuple, le gouvernement de tous, par tous, au profit de tous.

Grâce à sa puissante organisation, le *Tammany hall* dispose de toutes les nominations électives et administratives, exerce un pouvoir redouté et redoutable, une tyrannie qui rapporte et fait vivre grassement le boss et les membres des deux comités. Certains postes de son budget considérable se chiffrent par millions.

Les compagnies, les princes de la finance, les fonctionnaires et les employés, tous ceux qui ont quelque chose à craindre ou à espérer de l'Etat ou de la ville, les ambitieux qui veulent devenir sénateur ou député, alimentent sa caisse par des contributions plus ou moins volontaires.

Les commerçants et les industriels qui n'ont pas le temps de s'occuper de politique, font avec le club électoral, qui a la faveur des masses, un accord tacite leur permettant de tripoter avec une certaine mesure. Ils ne s'en mêlent que lorsque les choses vont trop loin. Il y a quelques années leur intervention amena la chute du fameux Tweed, boss du *Tammany hall* et maire de New-York (1), qui fut condamné aux travaux forcés pour ses nombreuses malversations. Le coup de balai donné, les commerçants retournent à leurs affaires et les tripotages recommencent. Ceci prouve combien la société est mal surveillée sous une démocratie. Un membre du clergé de New-York, vient de donner le branle à un nouvel assaut de l'honnêteté contre la corruption. Ce mouvement a provoqué une enquête et celle-ci a démontré que la police était en train de devenir une association de brigands. De nombreux policemen, parmi lesquels plusieurs hauts fonctionnaires, comparaîtront devant les assises et l'on prétend doter la Belgique de ce beau régime!

(1) A New-York le maire est nommé par le suffrage universel, et Tweed se maintint de longues années grâce aux voix des Irlandais qui votaient comme un seul homme pour Tammany Hall.

CHAPITRE IX

Pittsburg

Y think my father was Vulcan,
Y am smith of the land and sea.
REALF.

Nous nous dirigeâmes donc vers l'Est pour notre retour, en passant par les Alleghanys. Nous fîmes une grande partie de la route pendant la nuit et le lendemain matin nous arrivâmes dans la ville de fer (*iron city*) comme elle est justement appelée.

A une assez grande distance de la cité, on aperçoit les riches minerais du métal auquel elle doit son surnom et qui font sa richesse. Des fabriques avec leurs hautes cheminées se dressent de toutes parts et avertissent le touriste qu'il entre dans le centre le plus industriel du monde.

En 1753, Georges Washington, envoyé par le gouvernement de la Virginie, sur l'Ohio, affluent du Mississipi, afin d'y établir un fort, choisit pour son emplacement le confluent de l'Alleghany et du Monongahela. Le commandant français Contrecœur, s'en empara et l'appela fort Duquesne du nom du gouverneur da la nouvelle France (Canada). Cette prise ouvrit les hostilités qui se terminèrent par la cession du Canada aux Anglais en 1760. Washington combattit

comme colonel de la milice de la Virginie dans cette lutte qui fut la cause indirecte de la guerre de l'Indépendance. (1)

L'Angleterre épuisée par la campagne contre la France, voulut imposer les colonies. Ces taxes impopulaires, comme je l'ai déjà dit, provoquèrent un mécontentement qui dégénéra en révolte ouverte. Washington apparaît, comme on le voit, dès le commencement de cette succession de faits qui aboutissent à l'établissement de la grande république dont il fut le fondateur. Il en posa le premier et dernier échelon. Les Anglais donnèrent au fort Duquesne le nom de Pitt en l'honneur du jeune et célèbre ministre. Pittsburg n'avait alors que 300 habitants, elle en comptait 500 en 1800, 50.000 en 1860 et 160.000 en 1880. Actuellement elle a une population de 250.000 âmes. On y construit en moyenne 3.000 maisons par an. Sa situation est incomparable, elle est bâtie au centre des Alleghanys sur trois rivières : l'Alleghany et le Monongahela qui se réunissent pour se jeter dans l'Ohio. Sur l'autre rive de l'Alleghany se trouve la petite ville d'Alleghany penchée sur la hauteur d'où l'on jouit d'un panorama enchanteur sur les monts et les cours d'eau. Un ascenseur y donne accès et plusieurs ponts la font communiquer avec Pittsburg. La ville de Mckeesport est la continuation des deux autres cités et ces trois villes ont

(1) Washington fut accusé d'avoir fait massacrer en 1756 le parlementaire français de Jamonville pour amener une rupture avec la France. Aucune vie n'est sans tare : l'histoire est indulgente pour les défaillances d'un héros et l'Univers se joint aux Etats-Unis pour honorer la mémoire d'un homme qui dans la haute fortune resta intègre et modeste.

ensemble 400.000 habitants. L'agglomération totale est de 700.000 âmes. Neuf ponts jetés sur l'Alleghany et cinq sur le Monongahela en réunissent les différentes parties et de nombreux trams électriques facilitent encore les rapports qu'elles ont entre elles en rapprochant les distances.

Les nouvelles avenues de Pittsburg, bordées de riches et charmants cottages, sont très belles ; de tous côtés, on jouit d'une vue magnifique sur les monts Alléghanys. De beaux parcs se trouvent dans la ville et plusieurs monuments sont à citer : entre autres le palais du gouvernement (poste et douane), la grande librairie, l'hôtel de ville, etc. Parmi les 70 banques, quelques-unes sont très belles. Dans Pittsburg et sa consœur Alleghany, il y a 280 églises et chapelles dont le plus grand nombre (52) appartient au culte catholique. On a établi à la chambre de commerce un bureau de renseignements gratuits où l'on indique gracieusement aux étrangers, toutes les curiosités qui sont à voir dans la ville et les environs.

Nous obtînmes une permission spéciale pour visiter à Homestead, faubourg de Pittsburg, une immense fabrique de fer et d'acier (*The homestead steel works*). Nous fûmes frappés de la grandeur de cet établissement), composé d'une masse de bâtiments séparés, ayant chacun leur spécialité de fabrication, de l'extension donnée à ces divers services, de la hauteur des cheminées, de la puissance des machines qui transformaient en peu de temps des blocs de fer rougis dans des fournaises souterraines en poutrelles, rails, etc. ou d'autres pièces servant à la construction des navires blindés et des coupoles. On se serait cru dans la forge

de Vulcain. L'acier transvasé coulait en masse liquide comme des torrents de feu. Dix-huit locomotives transportaient les matières pondéreuses d'un atelier à l'autre.

Homestead steel work a l'étendue d'une grande commune ; Pittsburg et ses dépendances possèdent les plus importantes usines de fer et d'acier du monde.

Ce n'est pas seulement la sidérurgie qui constitue la richesse de la ville aux trois rivières, mais il y a encore de nombreuses fabriques de papiers, de draps, de cigares, de bonbons, entre autres de crakers si fort estimés des Américains. Ses verreries et ses glaces ont pris une extension si considérable depuis quelques années que la Belgique a perdu en partie le débouché important de l'Amérique pour la vente des produits de sa grande industrie considérée comme la première et la plus perfectionnée de ce genre.

Il existe dans les environs de Pittsburg d'abondantes sources de pétrole et son marché d'huile est le mieux approvisionné des Etats. Outre cette richesse, son sol renferme un gaz naturel qui distribue la lumière à toute la ville et la force motrice aux fabriques. Ce gaz était connu depuis longtemps, mais ce n'est qu'en 1875 que deux établissements l'utilisèrent et depuis 1882 son usage est devenu général. Cette entreprise a coûté 150 millions et les tuyaux de canalisation ont une longueur de 1600 kilomètres.

Les hautes cheminées sont si nombreuses et voilent le magnifique panorama du pays d'un nuage de fumée si épais, que sans ce gaz, qui supplée en partie au

(1) Bakon en Russie et Pittsburg possèdent les sources de pétrole les plus importantes du monde.

charbon, je ne sais ce qui serait advenu de la *smoke city* (ville de fumée) qui aurait fini par n'avoir plus d'air respirable. Les berges de ses rivières sont maintenant encore couvertes d'un doigt de suie.

Pittsburg est à la tête des villes de l'Union sous le rapporf du tonnage des marchandises transportées. Son transit est considérable, elle est comme un entrepôt des Etats-Unis. Sa situation au centre des Alleghanys, à la jonction de plusieurs lignes de chemin de fer et au confluent de l'Ohio et de ses deux tributaires, favorise l'écoulement des articles d'exportation et fait qu'elle s'intitule fièrement : la porte de l'est, de l'ouest et du sud. (*The gateway for the east, the west and the south.*) On voit que même pour Pittsburg, Chicago reste la porte du nord.

C'est un dimanche matin que nous arrivâmes à Pittsbourg, alors que la ville fumait un peu moins, nous nous rendîmes directement à la cathédrale catholique pour y entendre la grand'messe. Devant l'église, la carcasse en fer d'une construction colossale était exposée comme échantillon. Nous nous dirigeâmes ensuite vers un restaurant en attendant d'avoir fait choix d'un hôtel. Nous y éprouvâmes un refus d'avoir du vin pour accompagner notre repas, comme dans la maison de tempérance de Chicago, mais pour la raison ici que c'était un dimanche et que ce jour-là, on ne vendait pas de spiritueux d'aucune sorte. (Nous étions en Pennsylvanie dans le pays des Puritains). Nous dûmes donc nous contenter encore d'un verre d'eau glacée et d'une tasse de thé ou de café pour aider à notre digestion.

Nous eûmes l'occasion pendant notre séjour à Pitts-

bourg, d'aller voir la troupe du fameux Barnum qui était justement de passage dans cette cité. Ses baraques couvraient une vaste enceinte de plusieurs hectares. Nous allâmes d'abord à la représentation du cirque proprement dit où nous pûmes applaudir des acrobates de première force. A trois places différentes de la salle qui était immense, des artistes divers exécutaient leurs tours. Il y eut alors différentes courses entre écuyers, écuyères, chars, chiens, et ce qui était le plus joli et le plus extraordinaire, des courses de poneys, montés par des petits singes habillés, qui un fouet à la main, dirigeaient fort bien leur monture en l'excitant à qui mieux mieux. Chacun avait sa couleur, ce qui permettait les paris. La séance se termina par la représentation d'une pièce intitulée *Colomba* et qui était la réduction d'*America* que l'on donnait à Chicago au théâtre de l'Auditorium.

Les ballets y étaient très beaux aussi, un grand nombre de danseurs et danseuses figuraient, des chevaliers avec leurs coursiers richement harnachés, passaient dans les cortèges et les costumes et décors étaient brillants et soignés. Si nous n'avions vu précédemment *America*, nous aurions été enchantés de la beauté du spectacle, mais qui a admiré l'original avant la copie, ne fait plus de cas de celle-ci et ainsi en était-il pour nous.

Nous visitâmes ensuite la ménagerie où étaient exhibés de magnifiques fauves, une douzaine d'éléphants d'une hauteur extraordinaire, des singes mutins qu'un gardien tâchait de remettre à l'ordre quand ils se disputaient, un ourang-outang pensif et tout triste dans sa cage solitaire, etc., etc. Enfin, nous allâmes dans

la tente des phénomènes de Barnum. Nous y vîmes entre autres un homme de 30 ans, très bien constitué, de joli physique, mais ayant au ventre un second être qui lui pendait, c'est-à-dire une petite femme habillée dont la tête était rentrée dans son corps et cette dualité vivait ainsi depuis sa naissance. Il y avait aussi deux pygmées, restes d'une peuplade sauvage des îles de la Sonde et qui étaient si forts, malgré leur petite taille, qu'ils savaient tenir tête à des hommes grands et vigoureux; et puis un petit chinois à figure de singe, un albinos de physionomie distinguée et sympathique qui avait une tête blanche de toute magnificence, etc., etc. Au moment où nous allions sortir de cette baraque couverte en toile et planches, un incendie se déclara du côté des petits nains. Je me dépêchais pour ma part de fuir vers l'issue, suivant l'exemple général des spectateurs, tandis que mon cher époux restait stoïquement dans l'enceinte en feu afin de jouir du spectacle de la tente embrasée. Les flammes furent du reste vite éteintes, les pompes se trouvant à proximité du lieu de l'accident et un très petit coin de la salle fut brûlé.

Après avoir fait halte trois jours à Pittsburg, nous nous remîmes en route pour Washington.

Emportés à toute vitesse par notre cheval fumant, nous traversâmes les Alleghanys en longeant presque tout le temps le Monongahela. Le chemin que nous parcourions était splendide, nous ne pouvions détourner les yeux des tableaux féeriques devant lesquels nous passions. A chaque tournant dans les montagnes, nous éprouvions d'agréables surprises par les scènes inattendues et grandioses qui se déployaient tout à coup à nos regards.

Un peu avant Washington, on traverse le Potomac, autre rivière dont on a relié les deux rives par un magnifique pont. Le pays est enchanteur et il ouvre bien l'accès à la capitale de la vaste république américaine.

CHAPITRE X

Washington, Baltimore, Philadelphie et retour en Europe

Les ombres de la nuit couvraient déjà la terre, quand nous entrâmes dans la grande capitale de l'Union, qu'on peut appeler le Versailles de l'Amérique, car le plan de la ville rappelle beaucoup celui de la cité française de ce nom. Il a été donné par l'architecte français l'Enfant, qui a imité la coupe des rues de la résidence de Louis XIV.

Le Capitole, aux dimensions colossales, domine fièrement la ville et les alentours ; il sert de siége à la cour suprême et aux deux chambres. Washington en posa la première pierre en 1792, il fut brûlé par les Anglais lors de la guerre de 1814 et reconstruit l'année après. Son dôme, de 91 mètres de haut, est surmonté de la statue de la Liberté. Il s'élève sur une colline au milieu d'un parc splendide et l'on gravit pour y arriver des terrasses étagées couvertes de tapis de verdure et décorées de parterres fleuris et de fontaines. La statue du fondateur de la République est érigée dans le parc avec cette inscription glorieuse : premier à la guerre, premier dans la paix et premier dans le cœur de ses compatriotes. Des scènes représentant la vie de Colomb, relèvent le portail.

L'intérieur du monument est d'une rare magnificence,

les grands escaliers et les murs sont en marbres divers de toute beauté. Des larges corridors, coupés par des colonnes et où l'on rencontre des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, conduisent aux salles splendides de ce palais somptueux, digne d'une assemblée de rois.

Sous le dôme, il y a la grande rotonde, large de 30 mètres et haute de 54. Une immense fresque décore le plafond. Les grisailles de la frise circulaire, vues d'en bas, ont l'aspect de beaux bas-reliefs. Huit grandes toiles rappelant des faits mémorables de l'histoire d'Amérique, remplissent les panneaux de l'enceinte.

Un peu plus loin est la salle des statues, où sont coulés en bronze les hommes qui à un titre quelconque ont illustré la grande république.

La bibliothèque du Congrès, qui est à proximité de la rotonde, contient plus d'un million de volumes dont 300.000 pamphlets et brochures. Près du dôme, se trouve aussi la Cour suprême ; nous pûmes assister une fois aux débats de cette grave assemblée, chargée de surveiller et de maintenir la stricte observation de la constitution.

L'aile gauche du Capitole est réservée à la législature. Quand on y pénètre, on entend déjà de loin tonner un des tribuns du peuple ; il parle pour la galerie et mesure son succès au bruit qu'il fait.

Les salles du Sénat et des députés sont richement décorées et très spacieuses, on ne voit pas de luminaires, la lumière électrique y arrive douce et tamisée à travers les verres mats du plafond. Il y a des tribunes pour messieurs et d'autres pour dames (*only for Ladies*), c'est-à-dire qu'un cavalier ne peut pénétrer

dans ces dernières que s'il est accompagné d'une dame.

Nous assistâmes à plusieurs séances du Sénat où l'on discutait le bill sur l'argent (*silver bill*) une question où de graves intérêts étaient en jeu et qui excitait toutes les passions. La lutte était vive entre les deux partis en présence : les démocrates et les républicains, et c'était à qui l'emporterait par la fatigue et l'épuisement des forces humaines, car jusqu'au vote de la loi, les sénateurs devaient siéger sans interruption jour et nuit. Ils dormaient sur des canapés ou fauteuils qui se trouvaient dans des salons voisins, mangeaient dans les restaurants du Capitole, afin d'être prêts à répondre à l'appel de leur nom chaque fois que le quorum était demandé.

Les premiers orateurs parlaient à tour de rôle, écoutés plutôt par les assistants des tribunes que par leurs confrères dont les rares représentants lisaient les journaux, écrivaient leur correspondance où taillaient des bavettes.

Les fonctions d'huissiers étaient remplies par des gamins de 12 à 14 ans sans cesse en mouvement pour exécuter les ordres des sénateurs, apporter et prendre leurs lettres, aller quérir les absents lorsqu'un quorum était réclamé. Incroyable est le sans-gêne qui préside en Amérique à ces séances qui sont si importantes pour le pays : Les enfants au service de l'assemblée riaient, se bousculaient, jouaient entre eux avec la légèreté et l'insouciance de leur âge en attendant d'accomplir leur office, ils s'entretenaient familièrement avec les pères

(1) Au Canada ils sont habillés comme des enfants de chœur ou plutôt en jeunes pages.

conscrits appuyés négligemment sur leurs fauteuils et quelques-uns s'asseyaient même dans les siéges inoccupés sans que personne leur fît la moindre remarque ; un désordre parfait régnait dans toute la salle par suite des enveloppes qui gisaient disséminées sur le parquet avec des journaux et d'autres papiers.

Des sénateurs exténués dormaient paisiblement mollement étendus sur les sofas et *horesco referens*, le Cicéron dégustait tranquillement à sa place une soupe aux huîtres pour refaire ses forces dans les intervalles de son long discours, suspendu à chaque instant par l'appel nominal que nécessitait une demande de quomm.

La discussion de silver bill et l'étude des mœurs parlementaires américaines intéressaient à ce point mon mari, qu'à l'exemple des membres du Sénat, nous prîmes plusieurs fois nos repas chez un des Vatels établis au Capitole, afin de retourner facilement le soir dans la salle du parlement, et ce n'est que vaincu par Morphée qu'il se décidait à quitter sa place d'auditeur à ma grande satisfaction, pour aller se reposer, quitte à la reprendre le lendemain.

La lutte n'eut du reste pas de résultat définitif, car contre toute attente, le parti en minorité consentit à la suspension des débâts le samedi soir.

Ce fut alors seulement que nous pûmes réellement visiter la ville où se décident les destinées des 48 états de l'Union.

Les avenues macadamisées de Washington sont très larges, les maisons bien bâties et les beaux bâtiments très nombreux, car c'est le siège du gouvernement. Il y a beaucoup de parcs et de squares ; ils sont si rapprochés que la ville semble un immense jardin sillonné de

rues ; c'est un séjour ravissant. Quand on sort des villes enfumées de Chicago et de Pittsburg, on respire avec délices l'air sain et pur de ces frais ombrages.

L'Avenue de Pennsylvanie qui s'étend en face du capitole, est l'artère principale de la cité. Elle a 49 mètres de largeur ; à son extrémité opposée, se trouve le département du trésor, immense édifice qui a quatre façades ; les colonnes monolithes de celle située au sud sont les plus grandes connues. C'est là qu'on conserve la monnaie des Etats-Unis, or et argent ; les caves (*The Vaults*) renferment parfois 4 milliards. Des femmes détruisent les billets hors circulation. (On vend des bibelots qu'on prétend confectionnés avec ce papier et sur lesquels on inscrit des valeurs insensées. Des camelots crient : 5 millions pour 1/4 dollar). On nous y a montré les photographies des faux monnayeurs et une collection des outils dont ils se sont servis.

Dans un autre bâtiment, près de l'obélisque, se trouvent les bureaux de gravure et d'imprimerie et l'on voit fabriquer les billets de banque ; ce sont aussi des dames qui sont chargées de cette besogne et c'est l'une d'elles qui guide les visiteurs et leur explique les différentes opérations du tirage du papier-monnaie. Nous avons tenu dans la main une liasse de billets de banque de 50.000 francs chaque (5 petits millions) ; hélas ! ils n'ont fait que passer. Pendant notre séjour à Washington, on travaillait nuit et jour à la confection du papier-monnaie. Les pièces divisionnaires de 1 cens, 10 cens, 1/4 de dollar (5c^es^, 50c^es^, 1,25 fr) sont les seules espèces employées. Les dollars en argent y sont rares et l'or y est inconnu.

Le Palais de l'Etat, de la guerre et de la marine est

superbe aussi et très intéressant à visiter. Un haut fonctionnaire qui avait représenté la Maison Blanche au congrès monétaire, voulut bien nous montrer les principales curiosités. Il avait été en Europe et à Bruxelles et malgré ce voyage, il connaissait si peu le français, que notre entretien fut forcément en anglais. L'Américain, de même que le Parisien, ne connaît qu'une langue et considère comme des barbares tous ceux qui ne parlent pas son langage correctement.

La division de l'Etat renferme une précieuse bibliothèque diplomatique, composée de plus de 50.000 volumes relatifs aux rapports des peuples entre eux. On y conserve le sceau de l'Union ; nous y vîmes également l'original de la déclaration de l'indépendance (les signatures apposées au bas de l'acte, étaient presque entièrement effacées par le temps.)

Nous visitâmes aussi à Washington le musée de peinture qui a une très belle façade ornée de statues, représentant les arts avec leurs attributs et qui possède de bonnes toiles ainsi que de belles œuvres de sculpture et d'architecture.

Puis nous allâmes voir le musée national au milieu du beau jardin botanique où sont rassemblées maintes curiosités.

Nous nous rendîmes chez notre ministre, M. Alfred Le Ghait, pour lequel nous avions une lettre de recommandation du comte de Mérode, ministre des affaires étrangères. Notre compatriote nous fit une réception très cordiale et nous donna de son côté une missive d'introduction pour nous faciliter l'entrée des édifices. Nous pûmes de cette manière pénétrer à l'intérieur du palais exécutif (*execution mansion*) demeure du Prési-

dent des Etats-Unis qu'on nomme communément la maison blanche. Adams fut le premier Président qui l'occupa en 1800. Le vestibule est décoré de fresques et de jolies sculptures ; de magnifiques portes avec vitraux de couleur donnent accès à une antichambre où sont les portraits de plusieurs présidents de l'Union.

Les salons de réception sont très beaux ; dans la salle de l'Est, de style grec, la seule ouverte au public, sont appendus les portraits de Washington et de sa femme, de Jefferson et de Lincoln. Nous vîmes également la chambre bleue et la salle verte où s'accomplit le mariage du président actuel, le très honorable Cleveland.

La façade principale du palais en pierres de taille peintes en blanc, est précédée d'un portique soutenu par des colonnes ioniques. La façade de derrière domine un beau parc de 20 hectares accessible au public, décoré de fontaines et de jets d'eau ; on y jouit d'une charmante vue.

On voit en face le grand obélisque de Washington, (*the wordl's great cenotaph*) ce monument national, en marbre blanc de Maryland, l'édifice le plus élevé du monde entier. Il a une hauteur de 168 mètres. On peut arriver au sommet en ascenseur. Comme celui-ci était déjà en mouvement lorsque nous nous présentâmes pour y entrer et que nous étions très pressés, vu que l'heure de notre déjeuner approchait, nous prîmes le parti de gravir pédestrement l'escalier qui conduit au faîte du monument. Nous ne nous rendions pas compte hélas ! du nombre incalculable de marches qui nous attendaient. Nous comptâmes 30 étages à notre montée ; chaque palier appartenant à un État, des pierres comé-

moratives sont incrustées dans le mur. Nous étions littéralement hors d'haleine lorsque nous atteignîmes enfin le dernier échelon et que nous arrivâmes à la plate-forme d'où le panorama enchanteur qui se déroula à nos yeux, nous fit oublier les fatigues de l'ascension. L'obélisque est érigé au milieu d'un jardin bien découpé avec de belles pelouses et de jolies pièces d'eau. Non loin de là, est le lac sillonné de navires où de charmants îlots, semblables à de belles émeraudes, émergent du milieu des ondes à la transparence de cristal. On domine toute la ville de Washington dont on aperçoit d'un coup d'œil les beaux édifices au-dessus desquels s'élève le dôme splendide du Capitole. Dans le lointain, on découvre les hauteurs d'Arlington au-dessous desquelles coule le Potomac et l'on peut juger de la beauté et de la riante situation de la ville fondée par Washington qui, toujours modeste, voulut l'appeler la Ville fédérale.

Nous nous rendîmes aussi à Mount Vernon, dernière habitation de ce grand général à quelques lieues de la cité. Nous nous embarquâmes sur le lac pour atteindre ainsi le cottage. Malheureusement un temps épouvantable gâta un peu notre excursion nautique : pluie accompagnée d'éclairs et de tonnerre avec un vent violent qui ne nous empêcha pas de nous tenir sur le pont, au moins à l'aller, afin d'admirer le pays par lequel nous passions. Un Américain complaisant avec lequel j'avais lié conversation en anglais, M. Adams, directeur de la compagnie de cette firme et petit-fils d'un ancien président des Etats-Unis, me mit au courant des différents endroits qui s'offraient successivement à notre vue.

Au bout d'une heure environ, nous abordâmes à Mount-Vernon, où nous montâmes dans un omnibus qui fit halte d'abord à la tombe de Washington et de sa femme non loin de la propriété, puis qui nous déposa devant la villégiature du héros de l'Amérique.

Rien de fort saillant dans l'aspect extérieur de cette campagne dont l'entrée est ornée de colonnes formant un passage couvert. A l'intérieur, les chambres sont très simples, le mobilier est de style XVIII^e^ siècle, époque où vivait le grand homme. Tout est resté dans le même état que pendant sa vie; on y voit sa chambre avec le lit où il est mort et les objets dont il se servait, celles de sa femme, de sa fille, le clavecin sur lequel celle-ci jouait, des dessins, des ouvrages de mains exécutés par elle; enfin cette demeure transporte tout à fait dans l'intérieur intime de la famille Washington où il ne manque que ses habitants.

Nous nous promenâmes aussi dans le parc qui est très beau, nous visitâmes les serres bien entretenues et nous pûmes voir de jolis petits chevreuils qui ont un enclos où ils se promènent en liberté, et qui sans crainte s'approchèrent de nous, en nous regardant gentiment. Le temps pour notre retour sur le lac fut encore plus mauvais que le matin, il y avait une véritable tempête, aussi nous fut-il tout à fait impossible de nous tenir sur le pont.

Le samedi, nous quittâmes définitivement la capitale des Etats-Unis pour nous rendre à Baltimore, distante seulement d'une demi-heure en chemin de fer. Nous désirions être dans cette ville le dimanche pour y entendre la messe, car elle est le siège de la catholicité de l'Amérique du nord. Nous fîmes un

tour dans Baltimore à notre arrivée. Tous les marchés étaient ouverts et les maraîchers avec leur charrette et leur tente vendaient dans les rues avoisinantes à la lueur des lanternes. Les ménagères s'approvisionnaient pour le lendemain, car ainsi que je l'ai déjà fait observer, le jour du Seigneur est rigoureusement observé dans le nouveau monde. Nous assistâmes le matin suivant à la grand'messe que présidait le cardinal Gibbons (son trône était en avant du chœur à quelques mètres de notre place), et nous entendîmes un sermon prononcé par un évêque missionnaire. La tribune d'où il prononça son allocution était placée au centre du transept. La cathédrale catholique, très belle, est surmontée de deux tours gothiques. Vis-à-vis, se trouve un beau temple épiscopal et plusieurs autres églises de différents cultes sont également à remarquer pour leur architecture.

Baltimore est appelée la cité monumentale, parce que le premier monument en l'honneur de Washington y fut élevé en 1815. Quelques mois après, le monument Baltimore y fut aussi édifié en mémoire de ceux qui tombèrent en défendant la ville en 1814 contre une agression de la Grande-Bretagne. Les Anglais furent repoussés et leur commandant le général Ross fut tué.

Baltimore est la plus jeune ville des côtes de l'Atlantique ; fondée en 1730 et incorporée à l'Union en 1797, elle a pris un rapide développement. Ses avenues sont larges et elle a une belle poste et quelques édifices remarquables. La ville est calme mais le mouvement de son port est assez considérable ; il est dominé par le fort Mac Henry, ses élévateurs de grains facilitent le transbordement des céréales. La métropole commerciale du

Maryland possède deux beaux parcs dont l'un compte parmi les plus grands d'Amérique. Nous vîmes dans celui ci quantité de lièvres et de petits écureuils qui prenaient leurs ébats sans s'effaroucher le moins du monde du public assez nombreux qui s'y promenait. Nous ne fîmes qu'un court séjour dans la ville monumentale et l'abandonnâmes le dimanche à 6 heures du soir pour nous rendre à Philadelphie. A 8 heures nous fîmes notre entrée dans cette ville et nous descendîmes à la gare de l'Ohio, grand et beau bâtiment. Celle du chemin de fer de Pennsylvanie, de style néo-gothique, est plus belle encore.

En face de cette gare, s'élève *City hall* (l'hôtel de ville), le plus grand monument des Etats et peut-être du monde. Il a été édifié sur les plans et sous la direction de l'architecte Mc Arthur et a déjà absorbé la somme énorme de 70 millions. Cette gigantesque construction toute en marbre blanc, de style renaissance, couvre une aire de plus de deux hectares, sans compter la cour intérieure; elle contient 750 chambres et 10 élévateurs conduisent aux étages. Quand la statue colossale de Penn sera placée sur la tour, celle-ci qui n'était pas terminée, aura une hauteur de 167 mètres. L'image du célèbre puritain, sera ainsi aperçue de tous les points de la ville qu'il a fondée. Cette statue a onze mètres; nous avons pu la voir dans la cour où elle était provisoirement déposée (1).

(1) « William Penn, né à Londres en 1644, fit ses études à » l'université d'Oxford. Son père, le chevalier [illegible] était amiral » et fort attaché à la maison des Stuarts.

» William voyagea en France et fut reçu à la cour. Jeté par une » tempête sur la côte irlandaise, il assista par hasard à une assem-

Les autorités communales ayant d'abord choisi *Independence Square* pour y ériger *City hall*, cet emplacement souleva une violente opposition. La législature de l'état de Pennsylvanie s'en mêla et publia un arrêté signé par *Stinson et Strang*, les speakers respectifs du sénat et de la chambre des représentants par lequel le peuple de Philadelphie était appelé à trancher le différend. Son choix était limité entre *Washington square* et *Penn square* : c'est cette dernière situation qui obtint la majorité des votes.

Nous assistâmes dans ce bâtiment à plusieurs procès

» blée de quakers et fut affilié à la secte des trembleurs. Il » aborda son père en lui disant : bonjour, l'ami, je suis content de » te voir en bonne santé. Il ne voulut être présenté au roi que le » chapeau sur la tête et à la condition de le tutoyer. L'amiral » indigné le chassa. Penn emprisonné quelque temps pour son » prosélytisme, se réfugia dans la suite en Hollande. Il revint en » Angleterre pour assister aux derniers moments de son » père. Dans l'actif de la succession paternelle qui s'élevait » à 40.000 francs de rentes, se trouvait une créance de 400.000 » francs à charge de la couronne. Il obtint en échange en pleine » souveraineté des terres sur le Delaware. Penn se rendit en 1681 » dans ses domaines avec deux vaisseaux remplis de quakers. » Quatre ans avant son arrivée une colonie de Scandinaves s'était » établie sur les bords de cette rivière et il existe encore une » église appelée *the old Swede church* dans la ville de Philadelphie » que Penn fonda. Le célèbre puritain abolit l'esclavage, observa » scrupuleusement les conventions faites avec les indiens et » donna à son peuple une constitution qui fut la base de celle » adoptée par les Etats-Unis en 1787. Il retourna en Angleterre » et son attachement au dernier des Stuart *Jacques*, fait qu'il fut » soupçonné de s'être fait jésuite. Ses possessions lui furent » enlevées sous le roi Guillaume. Rentré dans ses droits, il » les céda à la couronne pour 7 millions, faisant ainsi un bénéfice » de plusieurs millions sur une souveraineté qu'il avait obtenue » pour une créance litigieuse. Penn mourut dans son pays natal » à l'âge de 72 ans. »

criminels et pûmes encore nous rendre compte, comme aux séances du sénat de Washington, du sans-gêne incroyable qui règne chez les Yankees et du peu de décorum qui entoure toutes leurs cérémonies. Les magistrats n'étaient revêtus d'aucun insigne pouvant les faire reconnaître ; il en était ainsi des avocats qui, n'ayant pas de place assignée, se trouvaient confondus avec les prévenus, aussi il était difficile au premier abord de savoir qui étaient les accusés, les défenseurs et même le procureur. Il n'y avait pas de gendarmes non plus pour maintenir l'ordre ni pour reconduire les criminels. Ceux-ci attendaient dans la salle leur comparution enfermés dans un box grillé comme des animaux féroces dans une cage. Le procureur qui n'avait qu'une chaise pour s'asseoir et l'appui de la balustrade pour prendre ses notes, alla se placer devant les jurés pour expliquer la cause ; l'attitude de ceux-ci était très digne ; ils prêtaient la plus grande attention aux débats et nous remarquâmes parmi eux un nègre du plus bel ébène. Le juge unique se promenait de long en large derrière le tapis vert. Les disciples de Cujas se dandinaient nonchalamment sur leur siège tout en mâchant des petits bonbons. L'un d'eux alla jusqu'à imiter un confrère qui parlait d'une voix glapissante ; enfin nous étions stupéfaits du peu de cas que les Américains avaient l'air de faire de la justice.

Il y a de très larges rues bordées de beaux magasins dans le centre de Philadelphie ; la rue Chesnut est la plus fréquentée ; elle s'étend de la rivière Schuylkill, à l'ouest, jusqu'à la rivière Delaware à l'est. En se dirigeant de ce côté, on rencontre d'abord la Poste, immense édifice qui a coûté 40 millions, puis l'*Inde-*

pendence hall dont la façade ressemble au pavillon de chasse de Marie-Thérèse à Boitsfort; c'est là que fut signée la déclaration de l'indépendance en 1776. Elle possède la cloche qui donna le signal de la révolution. (Cette cloche fêlée se trouvait pour le moment à l'exposition de Chicago où nous l'avions vue). Un peu plus loin *Carpenter hall* où se tint le premier congrès des délégués des Etats en 1774 et où furent prononcés les plus chauds discours contre l'oppression anglaise. Il y a encore quelques beaux monuments dans la ville de Penn, des musées, des bibliothèques, le parc magnifique de Fairmont sur les deux rives du Schuylkill où s'éleva en 1876 l'exposition du centenaire de l'indépendance; malheureusement nous n'eûmes pas le temps de les visiter, car nous étant rendus au bureau de la compagnie *Red star line* qui est contre la rivière *Delaware* où l'on peut s'embarquer pour l'Europe, nous apprîmes que le surlendemain le *Friesland* repartait de New-York, à destination d'Anvers. Nous quittâmes donc le soir même Philadelphie; quelques heures après nous étions de nouveau dans l'admirable New York, la ville de prédilection de mon cher époux, qu'il avait abandonnée à regret lors du premier séjour que nous y fîmes à notre entrée dans le nouveau monde, la ville qui nous avait éblouis par sa splendeur et qui ouvre majestueusement la porte du territoire américain. Nous ne fîmes guère cette fois que la traverser pour nous rendre d'abord au *Friesland* déjà amarré dans le port, afin d'y choisir notre cabine, puis nous allâmes retenir celle-ci au bureau du *Red star line*, situé au nord de la rue Broadway; nous nous rendîmes chez notre consul pour lui faire nos adieux, nous allâmes acheter

une couverture chaude pour la traversée, car on était à la fin d'octobre ; enfin le mercredi 17, nous nous embarquâmes sur le même steamer qui nous avait amenés et nous dîmes nos adieux à l'Amérique, dans l'espoir toutefois d'y revenir un peu plus tard, car nous avions été enchantés du temps que nous avions passé sur ce continent, renfermant tant de merveilles et tout en nous dirigeant avec plaisir vers notre chère patrie, nous quittions à regret cette terre promise, ce pays où le génie humain a accompli des œuvres si prodigieuses, où tout étonne et où la nature comme l'homme, ont fait tout en grand.

Notre traversée s'effectua très heureusement. Parmi nos compagnons de voyage, se trouvaient huit jeunes gens belges qui revenaient de l'exposition de Chicago, et nous nous entretînmes beaucoup avec un rédemptoriste allemand, le révérend père Grisar, provincial des maisons de cet ordre établies dans l'Amérique du sud d'où il venait et où il comptait retourner après une mission accomplie en Europe. C'était un religieux très affable, très instruit, parlant parfaitement le français car il avait fait ses études à l'institut Saint-Louis établi alors à Malines (dans la maison même où le père de mon mari naquit) et transféré depuis à Bruxelles. Nous eûmes quelques jours d'assez mauvaise mer, mais nous n'en ressentîmes pas beaucoup de malaise ayant été habitués au mouvement des navires sur les flots agités des lacs d'Amérique. La mer se calma à l'approche de l'Europe et nous jouîmes à la fin de la traversée d'un temps superbe ; nous pûmes admirer les côtes de France et d'Angleterre. Le soir on apercevait dans le Pas-de-Calais les phares des deux rives.

Enfin le 28 à 5 heures du matin la cloche nous réveilla : le *Friesland* était mouillé dans les eaux d'Anvers. Un beau clair de lune et la marée haute avaient permis au pilote de naviguer toute la nuit dans les passes de l'Escaut.

Nous étions tout heureux de nous retrouver dans notre chère patrie après trois mois et demi d'absence. Nous reçûmes de tous nos parents, amis et connaissances l'accueil le plus cordial ; tous étaient surpris et contents de nous revoir car ils craignaient pour nous mille mésaventures pénibles dans un pays si éloigné et si différent du nôtre. On ne se rassasiait pas de nous interroger sur les incidents de notre voyage, sur les curiosités que nous avions vues et c'est pour conserver le souvenir de ces mois heureux qui suivirent notre union, de ces beautés que nous avons admirées ensemble dans une même conformité de sentiment, que j'ai écrit ces pages destinées à être lues seulement par nos amis et nos proches, et qui sont plutôt le reflet de mes impressions qu'une narration de voyage.

FIN

DEUXIÈME PARTIE

LA QUESTION SOCIALE

PAR

ARTHUR DE CANNART D'HAMALE

La récompense d'un poète est d'être lu; l'auteur de ces quelques poésies présentées sous les auspices de sa femme espère cette faveur.

Poésie

ADRESSÉE A

Mathilde est un doux nom, c'est le nom d'une femme
Au regard sympathique, aux yeux francs, au cœur d'or.
J'aimer, te mieux connaître, apprécier ton âme,
Humblement à tes pieds, posséder ce trésor;
Implorer ton appui pour parcourir la vie,
Lutter, vaincre et briller, vivre heureux et content,
Dans ce monde où l'on trouve et l'intrigue et l'envie,
Est un désir, je crois, éprouvé bien souvent.

L'hommage de ces vers d'Arthur ton serviteur
Est le faible tribut qu'il rend à ton mérite.
Gracieuse Mathilde, donne-moi ce bonheur :
Revivre sous tes yeux, t'avoir toujours au gîte.
Ecoute et satisfais ce désir qui m'agite :
Tes deux ne faire qu'un. Grâce à cette union,
L'un sur l'autre appuyés, voir l'exposition
Et revenir joyeux de cette excursion.

Pour l'engager à m'accompagner à l'exposition de Chicago. ART. DE CANNART D'HAMALE, 1895.

Chemine toujours à deux ;
Rends heureux pour être heureux.

Gaîment trimons à deux par mont et par vallon.
Partons pour Chicago, partons pour Washington.
Sur un vaste Atlantique, étendus sur le pont,
Contemplons l'Océan, les terres qui s'en vont.
Examinons de près un peuple anglo-saxon,
Vivant en république, en quête d'un Dracon.
Quittant cet hémisphère où grouille le mormon,
Traversant l'Amérique en un rapide bond,
Faisons le tour du monde, arrivons au Japon.
Pousse jusqu'à Pékin avec ton compagnon,
Il a le cœur vaillant, il est bon piéton,
Et de parlers divers en Belge il a le don.
Parvenons à la mer où périt Pharaon.
Visitons Bethléem, le Calvaire, Sion,
Les lieux saints où régna Godefroid de Bouillon,
Sur le tombeau du Christ inclinons notre front,
Pleurons sur les débris de Tyr et de Sidon ;
Explorons l'Archipel, l'île de Négrepont,
Tous les pays d'Hellen, fils de Deucalion.
Saluons Miltiade en croisant Marathon,
Pour voir Constantinople entrons dans l'Hellespont.
Par Vienne et par Milan venons au Rubicon.
Sachant qu'un peuple impie est mûr pour un Néron,
Allons aussi baiser la mule de Léon.
Passons même au Congo, prouvons qu'il y fait bon,
Et revenons par là joyeux à la maison.

Allons, décide-toi. Surtout ne dis pas non ;
Car tu ferais pleurer un enfant d'Apollon
Et son luth gémissant te ferait un sermon,
Pour prouver que ce non rime, mais sans raison,
Qu'il vient mal à propos, qu'il n'est pas de saison,
Et d'une âme attendrie implorant son pardon,
Mon être transporté connaîtrait l'abandon.

Du courage, Mathilde, élargis l'horizon
Sois une autre Sapho ! (1) Que ne suis-je Phaon ! (2)
Musicienne dans l'âme, habile en l'art du son,
Ajoute à mes accords des airs de ta façon.
Cheminons sur les pas du chantre d'Ilion,
Gravissons le Parnasse, atteignons Pelion. (3)
Plus fort que les Titans, escaladons ce mont.
Laissant la violence à l'esseulé Pluton, (4)
Toi plais à Jupiter, moi je ravis Junon.
Ayons le vrai délire, agaçons Cupidon.
Abreuvons-nous sans cesse aux sources d'Hélicon.
Savourons l'ambroisie à la table d'Ammon,
Et cueillons mille fleurs, conduits par Arion.

(1) *Sapho*, surnommée la dixième Muse. Boileau dans sa traduction du traité du sublime par Longin nous a donné en français une de ses poésies : « Heureux qui près de toi, pour toi seule soupire. »

(2) *Phaon* avait obtenu de Venus un baume qui embellissait. Il s'en frotta et fut le plus beau des hommes. Toutes les femmes de Mitylène s'enamourèrent de lui et la célèbre Sapho se précipita dans la mer parce que l'Adonis résistait à ses désirs.

(3) *Pelion*. Les titans entassèrent le mont Pelion sur le mont Ossa pour atteindre le ciel.

(4) *Pluton* qu'aucune déesse ne voulait, tant la répulsion d'un séjour dans l'empire des morts était forte, enleva Proserpine, fille de Jupiter.

Malheur à qui va seul ! Je crains fort ce dicton.
Sois l'Etoile qui guide, un bienfaisant rayon.
Dirige tous mes pas ; trace mon sillon.
Appuyés l'un sur l'autre, allons du Panthéon
Au phare de New-York, du phare au Parthénon,
Du Parthénon à Rome et de là le sait-on?
Peut-être on se dira, prenant un tendre ton,
Filons des jours heureux, fixons le pavillon.

Le peuple souverain

Affermis ta croyance et crains l'égalité,
Ce fléau qui ravit l'ordre et la liberté.

I

Le peuple souverain, dans sa misère extrême,
Las de porter le sceptre, offre le diadème
Aux plus grands malfaiteurs, Sylla, César, Néron.
Celui qui le mitraille est son Napoléon.
Il faut au Peuple-Roi des chefs à poigne dure.
Si le tyran faiblit, il le traîne à la mort.
« Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. »
Danton et Robespierre ont eu ce triste sort.
Dame Angot et Barras suivirent l'homme austère.
Le règne des pourris fut un règne éphémère.
Un général brava le courroux du viveur,
La foule l'applaudit, vit en lui le sauveur.
Sortant de son effroi, sortant de son délire,
Le peuple retrouva le calme avec l'empire.

Nommant comtes et ducs ses nombreux partisans,
Tout César pour briller relève la noblesse.
Des démostocs fougueux constatons la bassesse,
Ils deviennent toujours les plus plats courtisans.
Dans leur haine des grands secondés par l'envie,
Ils leur enlèvent tout : la fortune et la vie.
Les nobles abattus, ces habiles larrons
Se font grands à leur place et deviennent barons.
Si le pouvoir est fort et de longue durée,
Ces coquins jouiront longtemps de la curée.
Le chef qu'ils ont choisi et qu'on mousse avec art
Des dépouilles d'autrui leur donne *Bonne Part*.
La masse des dindons se contentant de l'ordre,
(On aspire au repos en sortant du désordre)
Acclame avec transport l'auguste souverain,
Qui promet au travail un lendemain certain.
Combien de maux encore ! Pour étayer sa gloire,
Il faut à ce César une grande victoire.
Les voisins alarmés s'apprêtent aux combats ;
Une lutte acharnée épuise les Etats.

II

Quand le peuple égaré voulut tenir les rênes,
La fureur des partis troubla sans cesse Athènes,
L'exil récompensait le juste de ses peines
Pour une coupe d'or se vendit Démosthènes.
Quand l'Athénien vivait sous les lois de Solon (1),
L'illustre combattant, vainqueur à Marathon,

(1) Solon, l'un des sept sages de la Grèce, parvint en flattant les masses, à se faire élire archonte avec un pouvoir absolu.
Periclès abandonna sa femme pour Aspasie. Après la mort du

Finit honteusement ses jours dans la prison;
Cimon, livrant sa femme, acquitta la rançon;
Periclès, plus cruel qu'un despote d'Asie,
Mit l'Arcadie en feu sur l'ordre d'Aspasie.
Pour la drôlesse encore, qu'un affront irrita,
Mégare fut détruite et la guerre éclata.
De ses pères conscrits subissant l'influence,
Le Romain invincible agrandit sa puissance.
Quand les hommes nouveaux domptèrent le sénat,
Le hasard fit les chefs, plus d'un fut scélérat.
Récompensant le vol, la bassesse et l'intrigue,
Rome mise à l'encan et jouet de la brigue,
Accorda son suffrage aux proconsuls tarés
Enrichis du butin des peuples préssurés;
Transformée en tripot, la ville fut la proie
D'avides triumvirs et de filles de joie;
Jusqu'au grand orateur, l'illustre Cicéron,
Encensa le César, précurseur de Néron.
Qu'ont-ils gagné les Francs à la chute des princes?
Les Germains mieux guidés, leur ont pris des provinces
La Prusse est sous le joug de braves hobereaux,
Elle a des chefs instruits, d'habiles généraux.
Rendons leur influence aux grands propriétaires.
Ils sont hommes de race ou fils d'hommes vaillants.
Leur intérêt l'exige. Ils sont bons gouvernants.
Autant vaut le pays, autant valent leurs terres.
L'Etat aux mains du peuple est un état perdu.
La politique exige un savoir étendu.

dictateur, cette fameuse hétaire qui savait manier la pâte électorale, fit parvenir aux plus hautes dignités de la République l'homme vulgaire dont elle s'était éprise.

C'est Clio qui le dit : la forte hiérarchie
A seule le pouvoir d'éloigner l'anarchie.
Jugeons l'arbre à ses fruits, c'est un sage dicton,
Un proverbe bien vrai qu'approuve la raison.
Le mensonge et le vol, l'astuce et l'ineptie
S'étalent sur le char de la démocratie.
Chacun le sait : l'intrigue et la corruption
Changent le résultat de toute élection.
Le peuple décadent se ruine, souffre et sombre
Quand sévit ce fléau, la puissance du nombre.
Favorable aux blagueurs, aux manieurs d'argent
Le règne de la masse étouffe le talent.
Lors de la grande lutte où fut le vrai mérite?
Quel peuple posséda des officiers d'élite,
Un sage Etat-Major connaissant son métier,
Des services bien faits qui font le bon guerrier.

III

Entends, Peuple leurré, les échos de ma lyre,
C'est mon amour pour toi qui m'éclaire et m'inspire.
Quand la démocratie eut abattu les grands
Rome fut sous le joug d'un noyau de brigands,
Son peuple noble et fier, devenu populace,
Perdit rapidement ses qualités de race.
Cupide et corrompu le Peuple souverain
Se vendit lâchement pour des jeux et du pain.
Des soldats racolés il subit l'insolence,
Cet avilissement hâta la décadence.
Le citoyen romain ne fut plus qu'un couard.
Inapte à se défendre il solda le soudard.

Recruté n'importe où, ce sbire sanguinaire
Fut bientôt mécontent de son maigre salaire.
Athlète violent, ce guerrier redouté
Devint en peu de temps le maître incontesté.
Rome pour son malheur connut le mercenaire.
Vois ce qu'elle souffrit du soldat volontaire :
Cet homme abâtardi, le Romain déprimé,
Ce lion qu'on avait follement désarmé,
Ce roi de l'univers fut joué pile ou face,
Offert au plus offrant par ce soudard rapace.
Du cruel prétorien sans bornes fut l'audace (1).
Finalement le Franc mit chacun à sa place.
Pour jouir du repos, du lendemain certain,
L'Occident se soumit au farouche Germain.
Le peuple renaissant accepta le barbare,
La féodalité, le trône et la tiare.

IV

La corruption naît de l'irréligion.
La révolution suit la corruption.
La folle égalité, cette horrible utopie
Accourt, règne et sévit quand le peuple est impie.
De l'Etat le plus fort, le plus sage des rois,
Numa, le comprenait quand il dicta ses lois;
Clovis, comme Numa, basa sur la croyance,
Sur ce roc de granit, sa naissante puissance.
Napoléon suivit cette grande leçon,
Sa volonté bannit la déesse Raison.

(1) « L'homme dépouillé de tout sentiment religieux devient » cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire » et qu'il dévore. Montesquieu. »

Le cœur de l'incrédule est rongé par l'envie,
Il veut tout transformer par haine et jalousie,
Dans le latent espoir de vite s'enrichir,
De pêcher en eau trouble un brillant avenir.
Relis, peuple trompé, les fastes de l'histoire,
Tu connaîtras ton sort si tu cesses de croire.
L'impiété détruit tout ordre et tout progrès,
Elle engendre le vice, elle pousse aux excès.
Elle change le peuple en une meute aigrie.
Cette foule sans mœurs, cette foule flétrie
Réfractaire au travail, sans âme et sans patrie,
Mettant tout son espoir dans un grand changement,
Dans le désordre affreux d'un bouleversement,
Devient un peuple hostile à tout gouvernement.
Vois ce peuple en révolte, il n'a ni Dieu ni maître,
Tout homme juste et bon est suspect comme un traître.
Dans la crainte de l'un, l'autre prend le devant,
Accuse son ami, son plus proche parent.
C'est à qui pourvoira le mieux la guillotine,
Le délateur dénonce et le juge assassine.
L'aisance disparaît. On cache son avoir,
Car le peuple affamé, fou dans son désespoir
Prend pour un affameur, prend pour un grand coupable
Quiconque a de l'argent, tout citoyen notable.
Il va même plus loin et c'est un cas pendable
D'être en ces tristes temps un citoyen capable.
Tout pouvoir est occulte. Un comité secret
Fait trembler le plus brave et rend chacun muet.
Quand tout a bien sombré dans l'affreux cataclysme,
Bienfaisant apparaît l'odieux Césarisme,
Et le peuple dompté, gros Jean comme devant,
Est poussé vers l'Église et redevient croyant.

Hélas ! le peuple oublie
Et de derechef impie,
Il est pris par l'envie
Que souffle le rhéteur,
Le fourbe, l'imposteur.
Il perd avec la foi la sainte clairvoyance.
Il faut pour l'assagir de nouveau la souffrance.
A tout peuple sans Dieu la famine et ses maux,
La lutte fratricide et mille autres fléaux.
Dix justes suffisaient et Sodome et Gomorrhe,
Babylone et Ninive existeraient encore.

V

L'égalité que veut le peuple souverain
Fait qu'il reste hélas ! sans travail et sans pain.
Nous rendre tous égaux, mais c'est contre nature.
Telle femme apparaît de méchante figure,
Une autre est gracieuse et semble une houri.
Il faut bien que quelqu'un soit le mari marri.
L'un est difforme et laid, malingre, épileptique ;
L'autre souple et charmant dans sa beauté plastique.
Le difforme est patient. Il a su parvenir.
L'être si bien doué gâche son avenir.
Un Grec souffre-douleur, le père de la fable
Sortit par son travail d'un état méprisable,
Esclave, horrible et bègue, Esope sut charmer
Et de sa belle épouse il sut se faire aimer.
Punition pour l'un, pour l'autre récompense,
Cette inégalité ne rend pas malheureux ;
Elle entretient la lutte, anime l'existence.
L'honnête homme qui peine est seul un homme heureux.

On s'attache à son bien, à son lopin de terre,
A l'objet dont on est le seul propriétaire.
Vouloir qu'un jour tout bien soit le bien d'un chacun,
C'est perdre la raison, douter du sens commun.
La collectivité possède des musées
Et des parcs embellis de splendides allées.
A tous ces biens si beaux estimés bien d'autrui,
L'homme préfère un rien quand ce rien est à lui.
J'ai près de ma demeure une eau claire et limpide,
J'aime ses bords fleuris, ses nefs au cours rapide,
Mais le lac est à tous. Un tout petit bassin
M'intéresse autrement, il est dans mon jardin :
L'homme sent qu'il survit dans l'enfant son image,
Pour le sang de son sang il lutte avec courage ;
C'est le but de sa vie, son plus grand désir
D'assurer à son fils un brillant avenir.
Et l'Etat prendrait tout. Le Père à l'agonie
Protesterait encor contre la tyrannie.
Ce mourant maudirait le fisc et son agent,
L'odieux ravissseur du bien de son enfant.

VI

La faim, aux yeux hagards, suit le socialisme,
Mille petits tyrans vivent du communisme.
Tout le butin aux uns, aux autres tous les maux,
Voilà comment on rend les hommes tous égaux.
Vouloir l'égalité, c'est battre la campagne,
Qui boira le bon vin, qui boira le champagne,
Qui portera la soie et les rares joyaux,
A qui les beaux hôtels, les superbes châteaux?

Faudra-t-il donc jeter les vins à la rivière,
Tous se vêtir de bure et tous vivre en chaumière.
Qui récompensera les œuvres de talent?
Calino répondra : mais le Gouvernement (1).
C'est un juge mauvais, un gaspilleur d'argent,
Les croûtes trouveront un sûr écoulement,
Le bohème incompris palpera du comptant.
Tous pauvres, tous égaux, égaux dans la misère,
Quel monde nous fera cette triste chimère!
Les gardiens du trésor auront de grands besoins,
Exigeront beaucoup et pour fort peu de soins.
Dans ce beau monde-là, le malin à la caisse
Aura franche lippée. Est bien sot qui l'y laisse,
Aussi n'y reste-t-on que l'espace d'un jour.
Un plus malin encor y parvient à son tour.
Chacun des arrivés tant puise qu'il épuise,
Jusqu'à ce que le peuple, outré de sa bêtise,
Chasse tous ces farceurs à grands coups de bâton.
De ce coup de balai se charge un compagnon.
Ce héros fait cesser le ruineux gaspillage,
Mais doit fatalement tolérer le pillage.
Il doit agir en roi, jouer son personnage,
Ce monarque encensé d'un enivrant hommage.
Il doit sur un grand pied établir ses féaux,
Les frères et les sœurs, tous les princes nouveaux.
Il faut pour les caser drainer les capitaux
Dilapider les fonds, les biens nationaux,
Rançonner les États, les mettre en lambeaux.

(1) Les experts de l'État ont refusé de donner 8000 francs pour le tableau de Millet *(L'Angélus)* qui à sa mort, fut vendu un demi-million.

Le luxe de ces grands donne à tous de l'ouvrage
Et l'ouvrier content travaille avec courage.
Guéri de sa folie, il admet maintenant
Les titres pour lesquels mourait le ci-devant
Un amour de marquis, la princesse et son page,
Les laquais de la cour n'excitent plus sa rage,
Il admet maintenant les châteaux à créneaux,
Les habits chamarrés, constellés de joyaux,
Et le train tapageur des fringants damoiseaux.
Indulgent à l'extrême, il fait taire l'envie,
Il absout les excès d'Auguste et de Livie.
Le travail sous l'empire a repris force et vie
Et pendant tout un temps César dicte la loi
Au peuple résigné, muet, tranquille et coi.

LE CHARCUTIER.

« Mais je suis mon ami d'une ignorance crasse
» Tout au plus si je lis. Que veux-tu que je fasse?

DEMOSTHÈNES.

» Si tu lisais trop bien, ce serait un défaut.
» Des ânes, des fripons, voilà ce qu'il nous faut.
» Une voix de stentor, cœur étroit, âme impure.
» Un esprit mercantile, une fière carrure,
» Sot, ignare, impudent, voleur et renégat.
» Voilà les qualités qui font l'homme d'État.

(*Les chevaliers d'Aristophane*, traduction de E. FALLEX.)

Wodan *du Soir* en faisant cette citation, la fait précéder de ces justes réflexions qui résument en quelques mots mon long poème :

« Des lumières supérieures à celles du vulgaire?

» Il est bien question de cela à notre époque de nivel-» lement et d'égalité. L'homme capable inspire la » défiance.

» Puisqu'on rejette les citoyens qui ont la fortune, » donc l'indépendance et la science, donc la compé-» tence, il faut se rabattre sur les ignares et chercher à » les persuader qu'ils ont les meilleurs titres politiques.

» Ne soyez donc pas surpris, dès lors, si vous lisez » sur les listes des noms qui font rêver. »

M. Frère-Orban a été remplacé par un homme plus ignare encore que le charcutier.

L'histoire se répète. La démocratie amena la ruine d'Athènes et de Rome. Nous y pataugeons en plein. Bien malin sera celui qui nous tirera de ce bourbier.

Poëme monosyllabique sur la question sociale

I

Un grand sans foi ni mœurs est un être âpre au gain.
C'est un fou bien à craindre, un être et vil et vain.
Faux et fat est ce pleutre et de plus c'est un drôle.
Que fait-il en ce monde? Il y joue un laid rôle.
Il risque, il perd, il ruine et par lui tout va mal.
Par l'or qu'il offre et jette, il tente, il porte au mal.

II

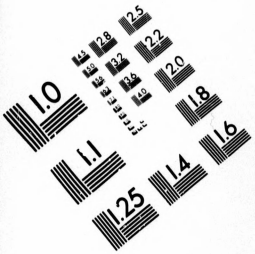
Un grand qui craint son Dieu fait le bien pour lui plaire.
Il est bon, il est juste et le pauvre est son frère.
S'il blâme et hait le mal, pour l'homme il est sans fiel.
C'est un ange en ce monde, il en part pour le ciel.
Il veille au sort de l'humble, il prie, il lutte, il peine.
Noble et saint est son but et c'est Dieu qui le mène.
Grande âme et sain de corps, cœur haut et pur de mœurs,
Tel est le grand qu'on aime, à ce grand tous les cœurs.
Un grand qui hait le mal est craint des gens de proie.
C'est lui qui rend au faible et la force et la joie.

III

Un peuple est juste et bon, il voit clair tant qu'il croit.
Le jour qu'il hait son Dieu, le jour qu'il perd sa foi.
Qui le vole est son chef pour peu qu'il soit bon drille.
Il se livre au plus fourbe, il nie, il brûle, il pille.
Il perd le sens du juste, il prend au bon son bien
Pour le gueux qui le trompe et ne fait rien pour rien.
Il est vrai qu'il est roi. Mais roi sans sou ni maille,
Un roi qui ne l'est pas, qui ne fait rien qui vaille.
Ce roi qui meurt de faim et qui dort sur la paille
Est tôt las de son sceptre et cherche un bras de fer
Qui met tout à sa place et rend le pain moins cher.

Aux grands sans foi ni mœurs que nul donc ne se fie.
Il joue, il trompe, il souille, il change un peuple en lie.





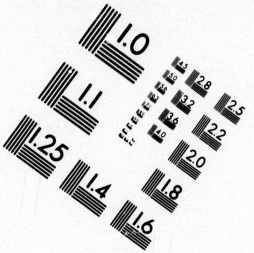
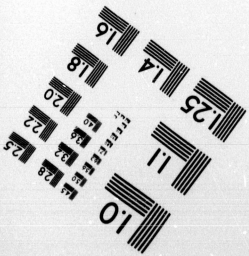
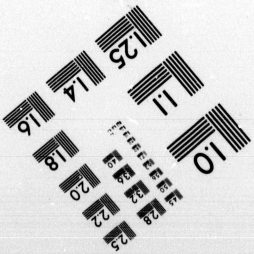


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Le joueur

Qu'il est horrible à voir cet acharné joueur.
Ses yeux roulent hagards. S'il veut paraître calme,
Un rictus, des frissons trahissent sa frayeur,
Sa victoire flétrit. Son triomphe est sans palme.
Qu'importe à ce damné si ses enfants ont faim.
Le drôle est endurci ; que lui fait la famille?
Il perd le sou qui reste en ne songeant qu'au gain
Et pour jouer encore, il livrerait sa fille.
Il fait du jour la nuit, son teint est maladif.
Il a l'air hébété tant il paraît pensif.
Il pense cependant ce penseur inutile.
Il se creuse la tête, il perd un temps utile
A chercher un bon truc, une combinaison
Pour gagner sûrement et chasser le guignon.
Il risque son va-tout. Le sot fait le plongeon.
Avec l'espoir s'en va la vie ou la raison.
Le ressort est rompu. Désespéré, livide
Le décavé maudit lâchement se suicide.
S'il survit au désastre, horrible est son sort.
L'existence qu'il mène est pire que la mort.

Crains de jouer gros jeu, c'est toujours quoi qu'on dise
Une grosse bêtise.

On ne s'amuse plus, on tend trop son esprit.
Le pouls bat déréglé. Le cœur se rétrécit.
Le hasard rend fripon. L'on a vu par mégarde
La carte qui passait. De le dire on se garde
Le bon coup qu'on a fait, on l'a fait en trichant.
C'est être indélicat de garder cet argent.

Et petit à petit l'honnêteté s'émousse;
L'occasion, l'exemple, un gros gain, tout y pousse.
Le grec adroitement déplume le dindon,
Puis insensiblement il en fait un fripon.
Chaque jour plus au fond s'enfonçant dans l'abîme,
Le joueur endetté devient un aigrefin,
Un pourvoyeur du vice aux gages d'un coquin.
Le tripot mène au crime. (1)

L'or ne fait pas le bonheur

I

Celui qui s'enrichit n'est pas toujours heureux.
Il possède beaucoup, plus que le nécessaire.
On le croit satisfait, il est atrabilaire.
Il hait les pauvres gens, il hait leur air joyeux.
A charge à lui-même,
Exposant son avoir en un unique enjeu,
Poussant tout à l'extrême,
Cet homme s'étourdit dans l'orgie et le jeu.

(1) En parlant d'un député, jeune encore, d'excellente famille, d'extérieur très distingué, marié à une femme charmante, père de beaux enfants, qui, après avoir perdu des millions, avait fini par tripoter, un publiciste se demandait : « Lequel est le plus fou, de ce malheureux que le sort avait comblé de ses dons et qui les a si sottement gaspillés, ou de l'électeur qui choisit pour le représenter et pour faire ses affaires un homme qui a si mal géré les siennes.

Les millions perdus aux courses prouvent que le jeu gangrène les masses. Il est temps d'enrayer le mal. Un honnête homme ne devrait pas apposer sa signature au bas d'une pièce approuvant l'érection d'un tripot municipal.

Ses plaisirs sont bruyants, faux résonne son rire.
Il a tout ce qu'il veut, il a ce qu'il désire,
Il n'a pas d'appétit,
Et le sommeil le fuit.
Les heures qu'il est seul et qu'il songe à sa vie
Sont des moments d'horreur, de tristesse et d'envie.
Il connaît tant de gens
Ces gens n'ont rien, ils sont contents
Et lui si riche, il n'a que l'éphémère ivresse
Que procure au mortel une immense richesse.
L'âge le rend moins souple et mécontent de lui,
Il meurt dans les remords de tristesse et d'ennui.
Fortune mal acquise
Est souvent mal assise.
Qui base son bonheur sur le malheur d'autrui
Prend l'ombre pour l'objet dans le but qu'il poursuit.

II

Un riche parent meurt. Cachés dans l'héritage
Des chagrins inconnus nous tombent en partage.
Quelques fonds ont baissé, plus cher est le ménage.
Madame, moins modeste, entend suivre l'usage.
Il lui faut des brillants, un plus coquet plumage,
Une loge au théâtre, un coûteux équipage.
Adieu la bonne vie, on joue au personnage.
Monsieur n'est plus content, de nuage en nuage,
Il tient double maison pour que sa femme enrage.
L'héritier que l'on gâte est un garçon volage.
Et l'usurier détient son patrimoine en gage.
De la fille à placer la dot fait le visage,

Le son de ses écus est son plus doux ramage,
Et le papa gogo risque l'agiotage
Pour que la grosse dot soit prise en mariage.

III

Les plus fortes douleurs, les chagrins ignorés
S'abritent volontiers sous les lambris dorés.
Le luxe déréglé, ce luxe qu'on envie
Cache aux yeux éblouis la plus horrible vie.
Au riche malhonnête échoit pour son malheur
Un enfant délicat, un enfant plein d'honneur.
Soudain il dépérit. Son père se lamente.
Son argent mal acquis, cet argent le tourmente.
Cet or qu'il croyait tout, cet or est son bourreau.
C'est cet or qui conduit son enfant au tombeau.

Ce fils au noble cœur voit dans l'or de son père,
Les gens qu'il a ruinés, plongés dans la misère.
Il tâche d'aimer l'homme auquel il doit le jour.
Il languit consumé d'un généreux amour.
Au lit du moribond le père veille et pleure,
Livide de douleur, contrit, exténué,
Cet enfant, son orgueil, c'est lui qui l'a tué.
Cet homme a fait souffrir, Dieu châtie à son heure.

S'il savait son bonheur, le pauvre avec courage
Peinerait dans la joie et le cœur à l'ouvrage.
Mais la fortune attire et pris dans l'engrenage,
L'idolâtre de l'or se démène en sauvage.
Il n'est pas riche encor. Il déverse l'outrage
Sur les maîtres des biens qu'il convoite avec rage.

Le savetier

Un joyeux savetier dès l'aurore chantait.
Son voisin, homme riche et fort peu satisfait,
Maudissait le chanteur, ce pauvre dans la joie.
Sur un lit couvert d'or, d'édredon et de soie,
Le mortel fortuné faiblement sommeillait
Et dès le point du jour ce chant le réveillait.
Un jour que maugréant il se disait : que faire
Pour empêcher ce gueux, cet animal, de braire?
Il lui vint une idée, et la bourse à la main,
Chez le voisin surpris, il va de grand matin.
Mon ami, lui dit-il, vois cette grosse somme,
Elle est à toi
Mais promets-moi
De me laisser dormir. Ta voix trouble mon somme.
L'artisan répondit : ce n'est pas de refus,
Les plus belles chansons ne valent des écus.
Rien n'est tel, cher monsieur, que l'or pour se distraire,
Et soupesant le sac, il jura de se taire.
Le riche savetier palpait ses pièces d'or,
Il se mordait la langue en comptant son trésor.
Ses airs les plus jolis expiraient sur sa lèvre,
Et de ses chants rentrés notre homme avait la fièvre.
De chagrin et d'ennui l'enrichi maigrissait.
Il regretta le temps, le beau temps qu'il chantait.
Ils lui parurent longs les jours de la semaine.
Qui travaille en chantant ne connaît pas la peine.
Le savetier prit en horreur
Ce qui faisait son malheur ;

Cet or si désirable il voulut s'en défaire.
Courant chez le voisin, il conta sa misère
Et rendant un argent qui lui coûtait si cher,
Il revint au logis en fredonnant un air.

Sous le plus humble toit se complaît l'allégresse.
Contentement passe richesse.

L'enfant gâté

Passant les nuits au club, s'exerçant au flirtage,
Le fils gâté devient un hardi petit page.
Il livre à l'usurier son patrimoine en gage,
Il met tout son orgueil à suivre un sot usage :
Tenir de gros paris, avoir un faux ménage.
La belle en peu de temps dévore l'héritage.
Pour se refaire il joue, il spécule avec rage.
Il connaît les tripots, les trucs, l'agiotage,
Les tuyaux d'écurie et le maquignonnage.
On a pris sa fortune, à son tour il soulage
Les novices dans l'art de faire du tapage.
Il vit d'expédients ce fils de personnage.
Il ternit tout l'éclat d'un antique lignage.
Du riche désœuvré le corps s'use avant l'âge,
Le cœur s'endurcit vite et l'esprit est volage.
De ce jeune crevé bien maigre est le bagage.
Il a beaucoup de morgue, un constant persiflage,
Un air de suffisance, un bagou pour langage.
En somme peu de fonds, encor moins de courage,
Tel est ce freluquet, ce fils de haut parage.

La religion

Le Dieu qui chaque jour nous ramène l'aurore,
Est le Dieu que je sers, est le Dieu que j'adore.
Son verbe résonna : Tout sortit du néant
Et l'homme contempla l'œuvre du Tout-Puissant.
Le Dieu qui nous donna la vibrante parole,
L'homme dégénéré le cherche dans l'idole
Et dans son hymne au Ciel le chantre de nos bois
Egrène au Créateur les perles de sa voix.
Parle. Tu diras en regardant ta tête,
De Dieu je suis l'image et non pas de la bête.
Gausse-toi du savant s'il croit que dans son sang
Coule un sang chimpanzé, le sang ourang-outang.
Acceptant comme ancêtre un être ridicule,
L'homme le plus crédule est un homme incrédule,
Car ce simple d'esprit admet qu'une guenon
Eut des enfants sans poils doués de la raison,
Qu'un jour un jeune singe, ébahissant sa mère,
Lui dit : bonjour Maman, comment va petit père?

Bienfaits de la religion

Qui veut gagner le Ciel, qui songe à son salut,
Agit honnêtement, s'amende dans ce but.
Cet homme, au sein des maux, bénit la Providence.
L'espoir qui le soutient soulage la souffrance.
Un artisan qui prie est un mortel prudent,
Il rend son sort meilleur, tout en restant content ;
Il demande au travail les douceurs de la vie ;
Un rien le satisfait. Il ignore l'envie.

La bonne conscience est un souverain bien,
Si l'indigent la perd, il ne lui reste rien.
De cet être sans Dieu l'existence est infâme.
Il souille dans l'orgie et son corps et son âme.
Pour tromper la pauvresse, affaiblir sa vertu,
L'habile séducteur se moque de l'Eglise,
Nargue la piété, l'appelle une bêtise,
La vierge faiblira si le perfide est cru.
Crains l'irréligion, crains cet affreux délire,
L'homme sans pain ni lit n'est pas si malheureux
Que le fourbe arrivé, fût-il chef de l'empire.
L'honnête homme qui peine est seul un homme heureux.

La Belgique

Nécessaire à l'Europe, au nouvel équilibre,
La Belgique entend vivre indépendante et libre.
Le vrai belge a pour cri : Dieu, le Peuple et le Roi.
Il veut le bien de tous, la loi, l'ordre et le droit.
Terrible est sa haine
Quand il sent sa chaine.
Breydel en son courroux
L'atteste par ses coups.

Sur ton agreste sol, Belgique, ma Patrie,
Sur les bords de l'Escaut, de la Meuse fleurie,
Progressent les beaux-arts et brille l'industrie.
Sur ton sol sont unis l'ordre et la liberté
Et tout bon citoyen vit en sécurité
A l'ombre de l'autel et de la liberté.

Sur ta terre bénie,
Sans cesse rajeunie
Par le constant labeur et le fécond génie
Le luxe est de bon ton, le bien-être partout,
On estime l'honneur et l'argent n'est pas tout.

Peuple libre et croyant sous l'auspice des princes,
Tu fis d'un sol ingrat les plus riches provinces.
Belge, reste toujours sujet loyal du Roi,
Conserve ton esprit, en conservant ta foi.

La Belgique triomphante

Qu'eût fait sans ce Lion notre grand Charlemagne.
Libre et neutre depuis il arrête à la fois,
L'impétuosité du fougueux coq Gaulois,
Le vol majestueux de l'aigle d'Allemagne.

Belge loyal, libre et content,
A toi triomphe, honneur et gloire;
Civiliser est ta victoire,
Eclairer ton levier puissant.

Pour toi des trésors de la terre,
Règne l'harmonieux accord :
Les guérets fertiles au Nord,
Au Midi la mine prospère.

L'Escaut creuse son lit profond
Pour arroser ton sol fécond;
La Meuse réfléchit l'image
D'un agreste et riant rivage.

L'usage aisé de deux langages
Te procurant mille avantages,
Rend le port commode d'Anvers
Un centre aimé de l'Univers.

Soldat intrépide en Afrique,
de la civilisation
Une conquête pacifique
Satisfait ton ambition.

Partout tu te couvres de gloire :
Aux combats des peuples unis,
A Vienne, Londres et Paris,
Tu voles quérir la victoire.

Peuple fier de ta piété,
La Terre Promise, est ta terre ;
L'homme proscrit dans la misère
Bénit ton hospitalité.

Fort par l'union, ta devise
Unit quand la langue divise;
Wallons, flamands chantent en chœur :
Tous les Belges ne sont qu'un cœur.

Sous la forte égide de l'Autel, du Trône et de l'Armée, notre pays a joui pendant douze lustres d'une tranquillité intérieure sans précédent dans les fastes des peuples.

C'est à cette longue union de toutes les classes de la société, à notre neutralité forte et respectée, à cette ardeur au travail qui caractérise notre peuple sensé et croyant que la Belgique doit sa splendeur actuelle et

aujourd'hui comme au temps de la jalouse Reine de France, le travail national permet à la classe dirigeante d'étaler un luxe vraiment royal.

Saluons avec gratitude nos populations laborieuses ! Aimons-les !

Que notre constante préoccupation soit de maintenir l'ordre et la paix sociale par des améliorations réelles et efficaces.

Continuons à mériter la clairvoyance que Dieu accorde aux peuples fidèles à ses lois ; l'orage qu'annonce un désordre épouvantable dans les idées s'éloignera de nous et l'heureuse, libre et resplendissante Belgique échappera au fléau de la guerre, aux calamités d'une révolution, aux désastres d'une commotion sociale.

Elle poursuivra sa marche ascendante et dans ce vigoureux essor, elle acquerra des titres nouveaux à l'estime et à l'amitié des Peuples et des Rois.

Pour récompenser ceux qui ont eu le courage de me lire une petite poésie de ma femme. La lecture de ces vers m'a donné une haute idée de la personne que j'allais demander en mariage.

A mon piano

O mon cher piano, te voilà de retour,
J'étais triste sans toi, tu manquais à ma vie,
Tu ne me parlais plus et durant tout le jour
Je te cherchais en proie à la mélancolie.

Je n'avais pas d'ami pour épancher mon cœur,
De confident discret pour dire ma pensée.
Renfermant dans mon sein ma peine et ma douleur,
Je t'appelais en vain, errant tout éplorée,
Rien ne me repondait, pas d'échos à ma voix,
Le silence toujours et l'aspect de ton bois (1).
Je t'invoque ô ma Muse et j'accorde ma lyre,
Pour pouvoir célébrer dans un joyeux délire
Le retour d'un ami, organe de mes airs.
Avec de doux transports, chantons le dans mes vers,
Vantons ses qualités, le charme incomparable
Les doux moments qu'il donne à qui le fait parler.
Il traduit le penser, le rendant palpable,
En sons harmonieux, il le fait découler.
Le poète est rêveur, il écoute, il s'inspire,
Le profane s'émeut aux sons de l'instrument,
Fredonne les refrains qu'il sait si bien redire,
Et tous, grands et petits sont dans l'enchantement.
Accepte le tribut qu'à tes pieds je dépose,
Je t'aime avec ardeur ; te le dire j'ose. (2)

MATHILDE LE GRELLE.

Mai 1890.

La question militaire

L'esprit de lucre qui n'envisage que l'intérêt immédiat, fait perdre de vue les devoirs et les sacrifices

(1) Le mécanique était en réparation chez le facteur.
(2) Jouant à la personne qui me plaisait déjà un tour pendable, je lui adressais ma carte avec ces deux derniers vers dans une corbeille de fleurs.

qu'exigent la conservation et la consolidation de tout ce qui est acquis.

Une société libre et prospère est constamment menacée, sa tranquillité, son existence même n'est pas assurée si elle ne possède une armée prise dans les forces vives, les meilleurs éléments de la nation, pour maintenir l'ordre et prévenir toute agression.

Une famille, une société pour être respectée, s'élever de plus en plus, avoir une prospérité qui traverse les temps, doit produire des hommes virils qui tiennent à savoir défendre eux-mêmes ce qu'ils ont de plus cher ; des hommes qui travaillent, luttent, agissent dans la conviction profonde qu'il faut accomplir son devoir pour maintenir ses droits.

Les événements de 1870, (1) les excès épouvantables de la commune, des généraux assassinés par leurs soldats, une grande nation humiliée, montrent qu'un État est promptement bouleversé, qu'un pays fortifié par l'art et la nature est aisément envahi, quand les hommes de la classe dirigeante se désintéressent de la défense nationale, abandonnant ce soin aux remplaçants, aux va-nu-pieds, à ceux-là seuls qui n'ont pas l'argent pour envoyer un homme à la mort en leur lieu et place.

Une nation ne peut compter sur son armée, quand elle fait d'un devoir sacré une flétrissure, une humiliation de la nécessité de devenir soldat, quand toute famille sortie de la condition ouvrière, afin de ne pas paraître pauvre (une tare dans un siècle d'argent), s'impose des sacrifices, se met dans la gêne, pour

(1) Les généraux Lecomte et Clément Thomas. Les soldats levant la crosse en l'air fraternisant avec la commune.

libérer ses enfants du service militaire. La nation qui avait commis une telle faute, devait être vaincue par celle qui organisée militairement, comme l'antique Rome, faisait combattre côte à côte tous les hommes valides (1).

L'exemple du Céleste-Empire prouve une fois de plus avec quelle rapidité tombe une grande nation qui néglige de s'aguerrir, qui ne prépare pas ses meilleurs enfants à la défense de l'ordre et de la Patrie. Les Chinois (2), opprimés par une soldatesque sanguinaire, par des bandes de volontaires à la solde de cruels lettrés, considèrent comme des libérateurs les Japonais qui eux, ont une armée nationale et une classe dirigeante qui donne l'exemple du devoir.

On défend ce qu'on aime.

Une mère n'abandonne à personne, pas même à l'admirable sœur de charité, le soin de disputer son enfant à la mort.

On rend une cause sacrée en la défendant.

Cette idée dominait les zouaves pontificaux dans la lutte inégale qu'ils ont soutenue.

En exerçant les jeunes gardes pour les mettre à même de se défendre contre les agressions sauvages, on

(1) Les traitres, les fauteurs de désordre diront aux soldats : « Pendant que vous peinez, que vous souffrez la faim et la soif, que vous exposez votre vie, les riches s'amusent et boivent du champagne. C'est une grande erreur de croire qu'un voisin sacrifiera ses meilleurs enfants pour voler au secours d'un peuple qui par la composition de son armée prouve le peu de prix qu'il attache à son indépendance.

Aide-toi, le Ciel t'aidera!

(2) Les Chinois ont un souverain mépris pour le métier de soldat. Ils sont d'avis que la langue et le fiel sont préférables aux armées.

reconnaît qu'il faut se préparer pour empêcher le triomphe de la violence.

Par amour de la Patrie, étendons l'application de ce principe, aguerrissons l'élite de nos gars pour mettre notre riche territoire à l'abri des calamités et des désastres d'une invasion étrangère.

On peut se tromper de bonne foi, surtout quand on n'a pas fait sa spécialité de l'étude de la question sociale. Il n'en est pas moins vrai que la question militaire éloigne de l'arène politique les hommes les plus éminents et qu'elle finira à la longue par décapiter le parti conservateur en diminuant la valeur des nouvelles recrues.

La question militaire bien posée, pas un homme dont le cœur est à la hauteur de l'intelligence, n'admettra qu'on ne prépare qu'une seule classe de la société, la classe la plus pauvre à la défense de l'ordre et de la Patrie.

On prône une armée de racolés ! On sait comment la terreur recruta ses gendarmes. Les paroles du maire socialiste de Chicago : « Je puis vous faire arrêter quand je veux, » ce qui se passe au Brésil et dans les petites républiques américaines, prouve assez qu'un corps de volontaires peut devenir entre les mains d'un chef habile un instrument d'oppression et de désordre. Il faut avoir perdu la mémoire des faits les plus récents pour soutenir le contraire (1).

Les partisans de « Personne soldat forcé », citent avec complaisance l'Angleterre.

(1) Au Brésil, les racoleurs s'emparent de l'étranger qui plaît par sa vigueur physique et l'enrôlent de force.

Les bourgmestres de nos grandes villes sont plus maîtres de leur police que le Roi de notre armée.

Ces insulaires qui ont toujours fait la guerre avec les soldats des autres, n'ont pas à craindre que ce fléau soit porté sur leur territoire. Ils possèdent une formidable marine pour se faire respecter et la *Presse* qu'ils maintiennent est plus odieuse que la conscription. La composition de son armée fait que l'Angleterre intervient facilement dans tous les démêlés. Elle ne donne que son argent, elle n'expose que des soldats racolés. Son industrie et son commerce n'ont rien à souffrir de la guerre, au contraire. Elle a dans ses immenses colonies, (comme les Etats-Unis dans les terres de l'Ouest) un exutoire pour les hommes à l'esprit aventureux, les passionnés, les ardents. Elle peut désagréger tout mouvement militaire dangereux pour la liberté des citoyens, en envoyant au loin le régiment dont l'esprit est mauvais.

Qu'on lise les écrits des officiers anglais et l'on sera édifié sur les dangers que présente pour la discipline et la moralité une armée recrutée par le racolage. La nécessité d'avoir des troupes, force de fermer les yeux sur les turpitudes et les infâmies des racoleurs. L'esprit des soldats engagés de cette manière est déplorable. Avec des hommes pareils, il faut la peine du fouet pour maintenir la discipline.

Quand le moment psychologique arrive où il faut passer de la parole à l'action, tirer l'épée du fourreau, une nation qui n'a pas d'armée doit se taire et si c'est une grande puissance, elle perd son prestige et finit par ne plus compter dans le concert européen.

Les armées ne sont plus des bandes soldées ni des amas de pauvres diables dont les ministres faisaient ce qu'ils voulaient.

Les familles aisées ont aujourd'hui leurs enfants au service et cette constitution des armées du continent de l'Europe rend impossible les expéditions comme celles de la Crimée (1) et du Mexique.

Le pitoyable avortement de l'aventure Boulanger montre qu'il est impossible de corrompre une grande armée, composée de jeunes gens qui sont soldats par dévouement ou par devoir.

Une armée honnêtement et loyalement composée est donc une garantie d'ordre et de paix.

On prétend que la caserne est dangereuse pour la jeunesse ; c'est précisément pour ce motif qu'il faut y envoyer les enfants des nobles et des bourgeois, afin d'intéresser la société à l'assainir. L'âme de l'ouvrier vaut devant Dieu et l'Eglise l'âme d'un roi. L'une comme l'autre doit être sauvegardée du contact du vice, car l'une est aussi précieuse que l'autre.

Si votre enfant n'est pas suffisamment préparé pour résister à la corruption, tenez-le en chartre privée, surtout ne lui faites pas suivre les cours de l'université. La fréquentation de la jeunesse dorée sera plus pernicieuse pour lui que la vie de caserne où l'on inculque le respect de l'autorité et où une sévère discipline habitue l'homme à l'exacte et fidèle exécution de ses obligations. Si vous croyez que l'armée est une école de perdition, supprimez-la, mais si vous la maintenez, envoyez-y vos enfants, afin que vous soyez intéressés à mettre le fils de l'ouvrier à l'abri d'une contagion que vous appréhendez pour le vôtre. Agir autrement n'est

(1) Quatre cent mille hommes périrent dans cette campagne et l'on se demande encore pourquoi plus de cent mille Français furent conduits à cette boucherie.

pas d'une âme chrétienne. C'est faire injure à l'Eglise de supposer qu'elle s'oppose à la composition honnête et loyale de l'armée dans la crainte de perdre quelques lévites dont la vocation ne résisterait pas à la moindre épreuve. L'Eglise est divine, elle n'est pas une institution humaine et c'est dans les obstacles qu'elle recrute des prêtres qui sont des apôtres.

Ecclesia abhorret a sanguine veut dire que l'Église en rendant l'homme meilleur, en apaisant et calmant les passions, maintient la paix. Mais l'Église a toujours béni et glorifié ses courageux enfants qui combattaient pour l'autel et le foyer. *Pro aris et focis*. Elle aime et bénit la brave et loyale jeunesse qui s'aguerrit pour empêcher le triomphe du mal sur le bien. La pusillanimité et l'égoïsme ne doivent pas se cacher derrière une institution sacrée. C'est affaiblir l'Église que de se retrancher derrière elle pour se soustraire à l'accomplissement d'un devoir.

Accordons des immunités ecclésiastiques et ne soyons pas plus catholiques que le Pape.

Tous les ouvriers d'une bonne conduite sont heureux et fiers d'avoir été soldats et le service fini, retournent au travail de l'atelier, des mines et des champs avec un nouveau courage. L'horizon s'est élargi, la réflexion s'est exercée. Mieux nourri, mieux logé, dégrossi physiquement et intellectuellement, l'artisan se félicite de son séjour à la caserne, certain que ses aptitudes particulières se retrouveront sans peine après ce repos dans l'armée.

Une famille peut sortir de la condition ouvrière, les entraînements de la vie facile la perdront, elle ne deviendra jamais ancienne si elle ne donne pas

l'exemple du devoir et du courage. L'histoire atteste que les races les plus illustres déclinent par la couardise, que des familles les plus infimes s'élèvent par la valeur. Les rois fainéants et Charles le Gros qui avait réuni sur sa tête toutes les couronnes du vaste empire de Charlemagne, sont tombés sous le mépris public (1). Des volumes ont été écrits pour prouver la basse extraction des Capets (corruption de caput, tête, chef) qui prirent la place des carlovingiens en défendant Paris contre les Normands. Le margrave de Brandebourg est devenu le puissant empereur d'Allemagne. Un comte d'Alsace le fondateur de la dynastie des Habsbourg. Un Romanoff le czar de toutes les Russies.

Que dirait-on si le prince Albert, sous prétexte de liberté de vocation (2), négligeait de se préparer à la défense de l'ordre et de la Patrie?

Qu'indigne de son rang,
Il fait mentir son sang.

Aussi longtemps qu'il y aura des intérêts contraires (3), aussi longtemps que l'homme aura des passions, aussi longtemps qu'il restera tel que Dieu que l'a fait, on se

(1) Le pape Zacharie, consulté par Pépin le Bref, qui lui demanda lequel devait porter le titre de roi, lui répondit : Celui qui a la capacité et le pouvoir.

(2) Une classe dirigeante qui n'accomplit pas son devoir signe sa déchéance. Le corps censitaire est tombé pour ce motif. Ce collège électoral qui n'était pas sans mérite n'a plus trouvé de défenseurs convaincus. Son attitude dans la question militaire les *avait* découragés.

Liberté de vocation, encore une subtilité. Le bon sens dit qu'elle n'existe que pour quelques rares privilégiés. D'ailleurs le passage à l'armée, comme le passage à l'école, n'est pas une profession.

(3) Aussi longtemps qu'il y aura deux coqs et une poule on se battra sur la terre.

battra. Sans lutte pas de mérite et sans mérite pas de récompense. La vie n'est qu'une épreuve. La récompense, sans le mérite préalable par la lutte, serait contraire à la justice. Mais si Dieu a voulu la lutte, si la guerre est d'essence divine, il a donné à l'homme créé à son image, la conscience et la raison pour triompher des passions.

Le seul moyen d'éviter la guerre, c'est de rendre l'homme meilleur et de fortifier les bons. On se fait alors des concessions mutuelles et le méchant sait qu'il a des horions à recevoir.

Aux époques troublées, où l'on ravale et démoralise la créature humaine, en niant son origine divine, en soutenant qu'il n'y a qu'une vie et que l'être raisonnable rentre dans le néant, comme l'insecte qu'on écrase, dans ces temps d'erreurs, de crimes et de folies, la crainte est le commencement de la sagesse. (*Si vis pacem, para bellum.*

Quand on n'a rien, on n'achète pas de coffre-fort. On pourrait excuser Andorre, Saint-Marin (1) voire même le Luxembourg de négliger la défense. Nous possédons deux beaux fleuves et les plus riches provinces du monde. Mettre un tel trésor à la merci du premier venu, c'est attirer le voleur.

(1) Saint-Marin en 1797, à l'approche de Napoléon mobilisa ses guerriers. Le général jugeant qu'un pouce de terrain ne valait pas la vie de quelques braves, déterminés à le défendre, respecta le territoire de ce petit pays. Ce petit État a une forteresse et une armée composée de tous les citoyens valides.

La France a une dette quatre fois plus grande que celle de l'Allemagne. Preuve évidente que ce n'est pas l'armée qui épuise une nation. Alimentant pour ses besoins le commerce et l'industrie, l'armée rend au pays ce qu'elle lui prend.

On ne peut asservir un peuple qui se défend l'Espagne fut le tombeau de ces armées que la trahison avait rendues partout victorieuses. Les nègres de Saint-Domingue (1) battirent les armées françaises et anglaises.

L'indomptable boer et les bandes soudanaises ont fait reculer l'insatiable Albion.

L'avenir appartient à la petite armée la mieux organisée (2) et si la nôtre est honnêtement et loyalement composée, son attitude déterminée maintiendra l'ordre

(1) Saint-Domingue était cependant une nationalité nouvelle. Quand tous les hommes furent proclamés égaux en 1793, l'esclave se crut l'égal de son maître. Profitant de la division des blancs, il mit les Français d'accord en les chassant tous de l'île de Haïti. Une expédition envoyée par Napoléon I et commandée par son beau-frère, le général Leclerc, échoua complètement. Les nègres restèrent maîtres de l'île entière et pour rendre l'imitation parfaite, leur chef Dessalines se proclama empereur sous le nom de Jacques I. Une ère républicaine s'ouvrit ensuite jusqu'à l'avènement en 1847 du fameux Soulouque, empereur sous le nom de Faustin I.

Les contempteurs de notre nationalité, la font remonter à 1830. Cette union des Wallons et des Flamands date du démembrement de l'empire de Charlemagne. On peut dire que notre nationalité est la plus vieille de l'Europe.

(2) Peu de troupes furent en présence au combat de Wörth, qui par son effet moral décida du sort de la campagne. Il suffit d'avoir assisté aux manœuvres pour savoir combien il est difficile, même en pays ami, de réunir 10.000 hommes sur un point donné. On ne peut faire marcher les soldats sur la tête les uns des autres. Une armée victorieuse éprouve peu de pertes. La statistique officielle des morts pendant la guerre sino-japonaise depuis le 15 septembre jusqu'au 3 mars donne 542 officiers et soldats tués sur le champ de bataille, 131 morts de leurs blessures, 281 morts de maladie; en tout 954 japonais. Tout métier doit s'apprendre. Il faut deux ou trois ans de service pour avoir des soldats rompus à la discipline, à la fatigue et au métier.

à l'intérieur sans effusion de sang et ses victoires sur l'injuste envahisseur de nos riches provinces étonneront le monde.

Ayons une armée purement défensive; proportionnons-la sagement à nos ressources: *Virtus in medio*;

Etablissons rigoureusement le service personnel, qu'une sélection sévère précède le tirage au sort, afin que l'incorporation dans l'armée devienne un honneur et que celle-ci soit composée de l'élite de nos gars.

La couardise serait fatale à la Patrie : L'ennemi s'empresserait de verser nos vaillants enfants, les meilleurs soldats du monde, (1) dans ses bataillons. Notre or et notre sang serviraient comme au temps passé à défendre des intérêts qui ne sont pas les nôtres.

Le Belge est confiant (2), il peut se laisser prendre, mais il a joui trop longtemps d'une liberté conforme à son génie.

(1) Les Belges et nos petits chevaux ardennais résistèrent le mieux lors du retour de la désastreuse campagne de Russie. Un général français, constatant leur bravoure au Tonkin s'écriait : « Ce sont des moutons à la caserne et des lions au combat. » Avec de tels soldats on va loin, témoin Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon. L'empereur des Français regretta amèrement la défection des Belges. Dix mille des leurs repoussèrent l'attaque furieuse de Ney à la tête de 25.000 hommes. La gloire de cette journée nous revient en partie, car un succès au début d'une bataille prélude à la victoire.

Le Belge est dur à la fatigue, il a la fougue du Français et le calme de l'Allemand. Brave, il n'attaque jamais, mais il sait se défendre. Qu'on nous laisse tranquilles et nous laisserons les autres en repos.

(2) La confiance est notre petit défaut. César le constatait déjà. Les mauvais titres se placent facilement dans la riche et laborieuse Belgique. Nous avons perdu un milliard en confiant nos économies aux républiques de l'Amérique du sud.

Il constaterait la différence.

Les Breydel et les de Coninck se lèveraient.

Les héros surgiraient.

La vieille union des wallons et des flamands, basée sur un égal amour de l'ordre et de la liberté, se reconstituerait plus forte que jamais.

L'étranger serait chassé et le désordre dompté.

Il est temps encore de prévenir le mal.

L'ouvrier belge ne mérite pas le sort que la classe dirigeante lui prépare par une faiblesse coupable et l'abandon de toutes les idées grandes et généreuses.

Je ne puis mieux terminer qu'en rappelant les paroles que notre Roi prononça en présentant le prince Albert à l'école militaire :

« Je me réjouis de vous amener mon neveu.

» Je m'en réjouis parce que c'est un hommage au » principe fécond qui doit guider tous les Belges, au » principe de la défense de la Patrie.

» Il faut en effet, des citoyens vigoureux, intelligents » et capables à un pays libre comme le nôtre.

» Les hommes ont des jours d'épreuve auxquels ils » doivent être préparés. Les peuples traversent des crises » comme les hommes. Il vient une heure fatale où leur » existence est menacée et où l'armée bien organisée » est la sauvegarde des institutions et des libertés publi- » ques. J'aime à voir entrer la jeunesse dans l'armée et » les princes doivent donner l'exemple de l'accomplis- » sement du devoir. »

Et celles du même souverain quand son neveu entra comme sous-lieutenant aux grenadiers.

« L'armée est une grande institution ; chez nous, elle » est deux fois importante : nous devons la mettre en

» état de remplir nos devoirs envers nous-mêmes et » aussi nos devoirs internationaux.

» Depuis 27 ans, j'ai souvent fait appel aux officiers, » je leur ai confié les missions les plus diverses et ils » les ont toujours bien remplies. Je ne citerai qu'un » exemple, mais il est éclatant. Voyez ce qui se passe » en Afrique. Le jeune État a fait des progrès merveil- » leux auxquels nous assistons. A qui le doit-on? Aux » officiers : ils sont les vrais fondateurs en Afrique de » l'État du Congo. Grâce à leur énergie, à leur désinté- » ressement, à leur abnégation sans bornes, ils sont » arrivés à des résultats inouïs. Rien ne les a rebutés : » ni les difficultés, ni les maladies, ni même la mort.

» Les officiers ont écrit en Afrique une belle page » d'histoire et la façon dont ils se sont dévoués pour la » grande cause de la civilisation, prouve qu'ils sauront » se dévouer à une cause plus sainte encore, celle de » l'indépendance nationale. La Patrie peut avoir con- » fiance dans de tels hommes. »

De la libre Belgique enfant indépendant,
Je vis content de peu, je vis libre et content.
Pensant ce que je dis, je dis ce que je pense,
Je le dis librement sans peur et sans jactance.

LE DÉSORDRE PROFITE AUX RENTIERS.

La tranquillité dont jouit le pays a permis au Gouvernement et aux villes la conversion des emprunts et cette réduction est un véritable impôt prélevé sur les rentiers.

On impose indirectement la fortune mobilière en consolidant le crédit, c'est-à-dire en renforçant la confiance dans l'avenir.

Si l'ordre continue, le gouvernement aura autant d'argent qu'il voudra à 2 1/2 et même 2 p. c. pour l'exécution des vastes projets en vue et ces travaux donneront de l'ouvrage aux classes laborieuses.

La réduction du 5 % (intérêt que l'on payait en sortant de la révolution) en 3 % (intérêt qu'on paie aujourd'hui) équivaut à un impôt de 40 p. c. sur la fortune mobilière.

Pour 10000 frs. le rentier reçoit 300 frs. au lieu de 500 frs.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES FINANCES PUBLIQUES.

Une chose est évidente, incontestable, c'est que les *impôts intérieurs* grèvent aussi bien la *nourriture de l'ouvrier* et *augmentent aussi* bien le prix *de revient des produits* que les droits à la frontière.

Le *peuple le moins imposé et le mieux outillé* est *dans la situation la plus favorable* pour soutenir la *lutte économique*.

Partant de là, il faut faire le ménage de l'Etat, des provinces et des villes le plus économiquement possible et préparer ainsi les voies et moyens afin de pouvoir contracter de nouveaux emprunts sans imposer des charges nouvelles aux populations.

Ainsi d'un excédent de cinq millions, deux millions seraient utilisés pour des dégrèvements ; le restant du boni permettrait de contracter un emprunt de cent millions qui augmenterait la richesse et les moyens d'action du pays par des travaux utiles et productifs : chemins de fer, canaux, ports, etc.

Des emprunts successifs gaspillés exigent pour le payement de l'intérêt des impôts écrasants. Comme les grandes fortunes sont peu nombreuses et que cette matière imposable est vite épuisée, c'est finalement le peuple qui paie les pots cassés.

Il suffit de comparer le prix du pain, du charbon, du sel, du pétrole, des allumettes etc, dans les divers pays pour s'en convaincre.

Quand plusieurs ministres, aussi imprévoyants qu'incapables, ont passé par le pouvoir, il arrive un moment

que le peuple ne sait plus supporter les charges qu'exigent des emprunts fabuleux.

L'expédient qui consiste à contracter un nouvel emprunt pour combler le déficit n'a fatalement qu'un temps. Le gouvernement placé entre l'enclume et le marteau, le désordre ou le déshonneur, la faillite ou la révolte des masses pressurées, déchire le livre de la dette publique. La banque, généralement bien informée, retire à temps son épingle du jeu et les gogos, attrapés par l'appât d'un gros intérêt, restent nantis de valeurs sans valeur.

LE CAPITAL.

Sans l'appât de la fortune nous n'aurions pas ces hommes hardis et intelligents dont les entreprises procurent un gagne-pain à tous ceux qui ont besoin de travailler pour vivre. Le fiasco des ateliers nationaux en 1848 a dessillé les yeux et mis à néant les utopies qu'on répète comme des nouveautés. Blanc qui tenait la caisse et qui logeait au Luxembourg, fut le seul dont la position avait été améliorée. Cet échec du travail coopératif surveillé par l'État, a prouvé que l'ouvrier resterait sans ouvrage si l'intérêt privé ne mettait tout en mouvement. Devant cette impuissance notoire de l'État, il faut bien admettre l'action bienfaisante du capital, voire même l'encourager en le récompensant. Le capital est le produit du travail et de l'économie et sans capitaux engagés pas de travail possible.

LE FERMAGE.

Le fermier vit et profite du travail de ses ouvriers, de ses valets de ferme. S'il ne partageait pas une partie de

ses bénéfices avec son propriétaire, pourquoi la terre serait-elle plutôt à lui qu'à ses aides? Le fermage est donc une nécessité sociale. Il règne un tel désordre dans les idées qu'il faut tout prouver. Jadis le fermier s'attachait à la terre qu'il tenait en location et la transmettait améliorée à ses enfants. L'honnêteté s'affaiblit à la campagne avec le sentiment religieux et pour peu que cela continue, les pays civilisés auront un sol aride et la civilisation se déplacera.

LE PROPRIÉTAIRE.

C'est surtout contre ceux qui ont des biens au soleil, contre les affreux propriétaires que l'envie exerce sa rage. Je ferai d'abord observer que l'indemnité que touche un membre de la Chambre, représente le revenu d'une grosse propriété de 150,000 à 200,000 francs. L'indemnité parlementaire, le coupon de la rente, le dividende d'une société sont aussi bien le produit de la sueur de l'ouvrier que les fermages et les loyers. Seulement il faut être prudent et modéré pour se contenter du revenu que rapportent les terres. Un joueur, un prodigue, un désœuvré s'empressera de vendre pour avoir des fonds liquides et plus rémunérateurs. Quelques coups de ciseau et les coupons sont détachés. Un tel bien ne donne pas les mille tracas d'une fortune en terres et en maisons. La gestion de ses biens occupe fortement un gros propriétaire, car celui qui s'abandonne entièrement au régisseur ne conservera pas longtemps sa grande situation. L'un s'engraissera, l'autre maigrira. Le propriétaire doit donc travailler. Le propriétaire donne l'exemple d'un luxe honnête,

d'un luxe qu'on paie. Quand il commande un travail, le patron est sûr d'être payé. Il encourage l'ouvrier d'élite et l'artiste par la construction d'hôtels somptueux qu'il remplit de meubles de prix et d'objets d'art (1). Un grand propriétaire a des ressources connues. Il n'a donc pas besoin de recourir à des moyens inavouables pour soutenir son luxe et comme position oblige, il doit montrer une grande délicatesse dans les questions d'argent. La classe des propriétaires est une école d'honneur, de bon ton et de bon goût. Elle apprend à vivre. Littré a écrit que si la haute société n'existait pas, il faudrait la créer ; or la haute société se compose des familles qui ont des revenus stables, des rentrées certaines. Un grand propriétaire a les moyens de faire d'importantes et utiles améliorations, des essais heureux et de soulager les infortunes. Il y est pour ainsi dire moralement obligé et il ne peut se soustraire à ce devoir dans les grandes calamités. Lors de la terrible famine qui a désolé la Russie, il a été constaté que les régions où la grande propriété existe, avaient été épargnées. Le propriétaire a pour mission et devoir de s'occuper de l'intérêt général. Il y est indirectement intéressé car sa fortune augmente avec la prospérité du pays. Il voit les choses de haut. Il peut le faire avec désintéressement. Un grand propriétaire qui ne mène pas une vie utile à la société est immédiatement puni. L'oisiveté le pousse à tous les excès. Le spleen, cette gangrène morale, le rend le plus malheureux des hommes. Il rêve l'anéantissement de son être ou le suicide. Le travail est imposé

(1) Sous Albert et Isabelle, quand l'ordre fut rétabli, les Rubens et les Teniers menaient un train de prince.

à l'homme. Nul ne peut se soustraire impunément à cette loi divine.

Une grande fortune terrienne se forme lentement. Le peuple gagnerait-il au change si le luxe, si nécessaire à la société dont il est l'ornement et l'agrément devenait le privilège exclusif de ceux qui s'enrichissent rapidement, de ceux qui escamotent des millions en quelques coups de bourse ou en quelques affaires véreuses? Quand on excite le peuple contre les propriétaires, l'ouvrier dans sa logique admet encore moins les gros gains qu'il compare avec son maigre salaire si péniblement gagné. Vous êtes déjà dans la classe aisée, vous êtes un privilégié. Vous êtes jaloux parce qu'il y a d'autres plus privilégiés. Le peuple qui n'a rien a le droit d'être autrement jaloux. Jamais les classes intermédiaires ne parviendront à faire accepter par les classes inférieures les avantages dont elles jouissent si elles donnent l'exemple de la jalousie envers les classes supérieures. Tout homme qui gagne beaucoup d'argent s'empresse de consolider sa situation par des revenus stables, d'assurer des rentrées certaines à ses enfants. Il ne faut pas envier à autrui un avantage qu'on brûle de posséder. Je n'ai jamais compris la fureur d'un grand actionnaire, ancien député et homme d'esprit, qui s'excitait chaque fois qu'il parlait des affreux propriétaires. Actionnaire, il se nourrissait de la sueur de l'ouvrier bien plus que le propriétaire (1).

(1) Un journal avait imprimé que les propriétaires n'avaient qu'à restreindre leurs dépenses. Voulant prouver la faiblesse de l'argument j'ai écrit que mes moyens ne me permettaient plus le luxe d'un abonnement en province et que je le priais de m'effacer de la liste de ses abonnés. Tous sont unanimes à vouloir que le

La bonne foi et la logique ne président pas toujours aux discussions économiques. Tel spéculateur ameutera le peuple contre un gouvernement affameur en lui attribuant l'intention d'établir un droit d'entrée qui augmentera d'un centime le prix du pain. Peu de temps après, oubliant sa campagne, le même homme se livrera à une spéculation à la hausse qui augmentera factice-ment et odieusement le prix du pain non pas d'un centime mais de plusieurs centimes. Le droit d'expertise hors de proportion avec les frais de ce service est un véritable impôt déguisé sur la viande foraine, la seule que mange l'ouvrier. Tel économiste qui dénonce avec véhémence le droit d'entrée sur les filets, la viande du riche, ne proteste jamais contre cette taxe.

Le borain ne veut entendre parler d'un droit sur les grains.

Le campagnard exige la libre entrée des charbons.

Le libre-échangiste dit : supprimez les droits d'entrée. La main-d'œuvre sera à bas prix et les produits de nos industries, se vendant à bon marché, s'écouleront aisément. C'est le seul moyen d'assurer du travail à nos populations si denses que le sol ne sait plus les nourrir.

Le protectionniste dit : mettez les accisiens à la fron-

propriétaire diminue ses dépenses à la condition de ne pas en souffrir personnellement. Un gros propriétaire qui diminue le train de sa maison passe aux yeux de ses fournisseurs pour un avare chien qui ne mérite pas de la fortune. Combien de propriétaires qui n'ont pas eu le courage de le faire sont aujourd'hui ruinés.

tière et protégez toute industrie qui périclite. Un faible droit d'entrée, qui augmenterait à peine d'un centime le prix du pain, permet de supprimer l'accise et ferait refleurir l'agriculture, la base de la prospérité du pays. L'accise abolie fournirait aux ouvriers des boissons saines et à bon marché. Non seulement nous ne serons plus tributaires de l'étranger, mais nous pourrons travailler pour l'exportation.

Le développement de nos brasseries et de nos distilleries, l'extension de l'élevage du bétail, la vente plus importante du tabac indigène relèveront l'agriculture en souffrance.

La loi de l'offre et de la demande élèvera forcément le prix des fermages et le luxe des propriétaires alimentera le commerce des villes; si vous n'établissez pas des droits protecteurs, des industries disparaîtront et les ouvriers qu'elles emploient seront sans ouvrage. A quoi servent des vivres à bon marché, si l'on n'a pas d'argent pour en acheter? Bref, la protection s'impose tellement dans certains cas qu'on veut l'établir à l'intérieur en entravant le colportage, qui permet au peuple d'acheter à bon marché, parce qu'il porte préjudice aux négociants qui payent patente.

Le libre-échangiste à outrance veut la libre entrée absolue pour toutes les denrées et tous les produits. Pas de droits à la frontière, pas de charges pour l'étranger, c'est au pays à les supporter toutes.

Le protectionniste à outrance ne veut que des impôts à la frontière. Aux Etats-Unis, le gouvernement n'a pas d'autres ressources.

Le libre-échangiste dit : nous vous donnons à bon marché les produits du monde entier et les nôtres

seront à si bas prix qu'ils innonderont l'univers. Les richesses afflueront dans le pays grâce à l'activité que le libre-échange imprime au commerce.

Le protectionniste dit : si vous supprimez les droits à la frontière, le service de la dette publique et les besoins de l'Etat forceront d'augmenter les impôts à l'intérieur. Le prix du transport est aujourd'hui si minime qu'il ne sera pas l'équivalent de ces impositions et nos produits indigènes trop chers en comparaison des marchandises exotiques ne se vendront plus. L'agriculture et d'autres industries péricliteront et vous jetterez des milliers d'ouvriers sur le pavé. Le tabac, par exemple, entrera librement dans le pays. Supprimerez-vous également l'impôt que payent nos cultivateurs pour chaque plant de tabac? Sinon, vous favoriserez le travail étranger au détriment d'une industrie nationale.

Les emblavures immenses dans les terres vierges de l'autre côte de l'Océan n'ont pas besoin d'engrais. L'impôt et le fermage comptent pour peu, presque pour rien dans le prix de revient. Il en est de même pour la main-d'œuvre dans ces exploitations en grand faites au moyen d'ingénieuses et puissantes machines. Le fret de ces céréales transportées comme lest est bien minime. C'est la ruine pour nos campagnes et dans un bref délai nos terres abandonnées et la misère noire parmi nos régnicoles des champs.

Les libres-échangistes accusent les protectionnistes d'affamer le peuple au profit des grands propriétaires.

Les protectionnistes accusent les libres-échangistes d'enlever leur gagne-pain aux innombrables ouvriers des campagnes et des industries mises en péril par la

concurrence étrangère afin de favoriser les intérêts de quelques gros importateurs et de quelques gros industriels.

Qui a tort? Qui a raison?

On voit que la question est complexe et qu'il est malaisé de la résoudre si l'on y met de la mauvaise foi et de la passion,

Surtout pas d'emballement.

Les protectionnistes ne peuvent oublier que le libre-échange nous a donné une ère de prospérité; les libres-échangistes ne doivent perdre de vue que certains produits de l'étranger écrasent nos marchés intérieurs.

LE COLLECTIVISME

La formule des docteurs de la loi nouvelle est à chacun selon ses besoins. Qui déterminera les besoins de chacun? Quels seront les chevaux de luxe et les chevaux de labour? Quelle autorité sera assez grande pour faire remplir les fonctions désagréables. L'idée chrétienne s'oppose à ce qu'il y ait comme à Sparte des ilotes et des citoyens libres tous égaux. La collectivité est donc impossible dans une société où l'esclavage est supprimé, car tous les citoyens voudraient avoir la même place au banquet de la vie. Qui déterminera quels sont les chevaux de luxe qui pourront se rendre à Monaco, Nice, Spa, l'île d'Hyères pour refaire une santé ébranlée et quand ils s'y rendront, trouveront-ils encore des hôtels bien organisés? Des hommes assis à une bonne table, savourant des mets succulents, d'autres les servant, froissent l'idée qu'on se fait d'une société où règne l'égalité. Qui déterminera les voca-

tions, car il faut prendre l'homme dès l'enfance pour en faire un habile forgeron, un sorcier dans son métier. Dans la pépinière collective un petiot aura eu un jour le malheur de tripoter dans la gadoue ou d'enterrer un moineau. On lui trouvera des dispositions particulières et le voilà toute sa vie dans la société régénérée gadouard ou croque-mort.

Le collectivisme existe dans les couvents et l'armée du salut. Ce sont des champignons qui peuvent croître sur l'arbre d'une société bien organisée, se nourrir de sa sève. Ces champignons meurent avec l'arbre qui les porte. La collectivité, une vie commune admirable et patriarcale a existé jadis dans les missions du Paraguay. Elle n'a pas duré malgré le zèle et le dévouement des révérends Pères, tant est grand chez l'homme ce besoin de jouir librement des fruits de son travail, de travailler où, quand et comment il lui plaît et de se prolonger dans ses enfants en leur laissant ce qu'il a gagné.

LE VICE ORIGINEL

L'homme se prolonge, souffre et triomphe dans ses enfants. La chose est plus visible dans la plante qui se prolonge par une de ses branches qui prend racine (la marcotte). Si l'homme a gâté sa constitution, si l'arbre est malade, il en souffrira dans son prolongement. La figure d'un homme de mauvaise conduite se décompose. Pourtant ce n'est pas la figure qui a péché. Mais la figure faisait partie de son corps comme son enfant. Nous étions tous dans nos premiers parents, d'où notre participation dans la punition. De même que des soins parviennent à améliorer les boutures d'une plante, de

même la bonne conduite assainit le corps et fait disparaître le vice originel. Il y a des natures sublimes que la chasteté et le dévouement ont entouré d'une telle auréole de beauté et de pureté qu'elles se rapprochent de l'homme avant la faute. On reconnaît l'arbre à ses fruits. La véritable religion est celle qui produit ces natures angéliques. L'homme qui manque de conviction, de sincérité, de droiture n'imprimera jamais à ses prolongements cette honnêteté, cette grandeur d'âme qui caractérisent les familles qui ont pour devise : Plus d'honneur que d'honneurs.

L'OUVRIER

L'ouvrier n'a rien. La pauvreté exclue-t-elle le bonheur? L'on prétend que l'homme le plus heureux est celui qui sait le mieux être pauvre, comme saint François d'Assise et les anachorètes qui renonçaient volontairement à leur fortune pour vivre de privations. L'ouvrier est le seul qui peut dépenser sans crainte jusqu'à son dernier sou. Il n'a pas les mille soucis du patron : le loyer, les contributions, les frais généraux, les devoirs de société, la baisse des marchandises en magasin, les clients qui ne payent pas, l'hostilité ou le mauvais vouloir des aides. Cela est si vrai que les meilleurs ouvriers sont les anciens patrons. Ceux-ci savent, par expérience, que tout n'est pas rose dans ce métier. Celui qui fait le compte de son maître le fait mal, car il n'envisage pas tous les côtés de la question. Si je donnais à des ouvriers une grosse somme pour s'établir, plusieurs n'oseraient commencer, d'autres feraient faillite. Un sur dix réussirait peut-être. L'ou-

vrier qui se conduit bien, qui se rend habile dans son métier, qui a pour principe de soigner les intérêts de son patron est l'homme le plus libre et le plus heureux de la terre. Le maître le plus cupide ménage l'ouvrier qui lui fait gagner de l'argent. Un patron dépend plus d'un bon ouvrier qu'un bon ouvrier d'un patron. S'amuser, c'est tuer son temps, et l'artisan à l'ouvrage s'amuse plus que le désœuvré qui s'ennuie, que cet être à charge à lui-même et aux autres. L'homme le plus riche ne peut dormir et manger qu'une fois par jour. La fatigue fait le bon lit et l'appétit le bon plat. Le sommeil et l'appétit ne se vendent pas. L'ouvrier a la conscience tranquille. Tout ce qu'il dépense provient de la source la plus pure (1). Il jouit doublement. Ses sensations sont plus fortes. C'est ce qu'on appelle la loi des compensations. Tout ce qu'il gagne est pour lui. Il n'a pas de sujets et la meilleure servante est encore une étrangère dans la maison. En ces temps où l'on excite les petits contre les grands, on sait la vie et le mauvais sang qu'ils nous font. L'ouvrier sait le bien-être que lui procure un peu d'argent, la somme de jouissances que représente une pièce de cent sous. D'autres en ont tant, prodiguent, gaspillent la fortune, en font un mauvais usage. L'un, n'envisageant que les plaisirs, les satisfactions, l'aisance qu'il peut se donner

(1) En est-il de même pour la grande fortune, même la plus honnêtement acquise? Le Christ a dit qu'il était plus difficile pour un riche d'entrer dans le ciel que pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille (une porte de Jérusalem très étroite portait ce nom). L'homme consciencieux ferait bien de purifier tout argent qui entre chez lui en abandonnant à des œuvres pies et charitables le dixième de toute augmentation de fortune.

dans son milieu avec un peu d'argent, estime trop haut ce métal ; l'autre en fait trop peu de cas. Erreur d'optique. L'illusion s'évanouit avec la possession et le malheur entre souvent dans une maison avec la fortune. Les nombreuses familles sont bénies du Ciel, et l'ouvrier qui élève ses enfants dans la pratique du devoir et de la vertu est sûr d'en trouver un qui fera la consolation de sa vieillesse. L'homme doit accepter la situation dans laquelle le fait naître la Providence. Si je devenais ouvrier, je m'isolerais et je me rendrais ridicule. Mais avec l'expérience que j'ai des hommes et des choses, si j'avais à choisir, je demanderais d'être un ouvrier, mais un brave ouvrier, habile, sobre, rangé, honnête, et je maudirais mes enfants qui voudraient sortir de la condition ouvrière. A tout homme qui veut s'enrichir par de mauvais moyens, je lui souhaite de devenir riche. Cet homme dans l'opulence s'écriera souvent : Les beaux jours quand j'étais malheureux ! (1)

L'ouvrier qui sait se procurer tant de jouissances avec une pièce de cent sous s'irrite qu'il en a si peu lorsque d'autres qui en ont tant en font un si sot et si mau-

(1) Lors de la Commune plusieurs grandes familles furent obligées de vivre modestement à Versailles en appartement. Quand elles eurent repris leur train et leur luxe, elles regrettèrent bien souvent l'existence simple et paisible de ces jours d'infortune. Le riche n'est pas si heureux. L'existence est trop courte, les années de parfaite santé trop peu nombreuses pour qu'il le soit. Gardez-vous de juger de son bonheur d'après les quelques moments de joie bruyante où s'étale tout l'apparat de la vanité. Les milliardaires américains interviewés sur les avantages de la richesse ont répondu : M. Pullmann, qu'à son avis il fallait avoir au moins 50 millions pour être appelé riche ; M. Mackay a paru surpris qu'on puisse croire que le bonheur a quelque chose à voir avec la fortune. Il a été heureux pendant ses années de pauvreté et il l'est

vais usage. « Le mal n'est pas dans la richesse dit l'éco-
» nomiste Paul Le Roy Beaulieu, il est dans la manière
» dont tant de riches acquièrent la richesse et emploient
» leurs richesses. Le grand mal, celui dont souffrent
» riches et pauvres, c'est le culte de l'argent, le culte de
» l'ignoble pécune comme disait déjà Juvénal ! C'est le
» respect avilissant dont l'entourent dans leurs cœurs
» nos sociétés bourgeoises et ceux-mêmes qui se révol-
» tent contre les riches. Faut-il tout dire ? Ce genre de
» considération ne s'attache pas seulement aux individus
» ou aux familles, mais aux villes, aux provinces, aux
» pays, aux nations mêmes. Estimer les peuples d'après
» leurs richesses, voilà ou nous en sommes venus.
» Après Metz et Sedan, ce qui nous relevait aux yeux de
» l'Europe chrétienne, comme à ceux de l'Asie musul-
» mane c'était notre argent. Cinq milliards ! quelle
» montagne d'or ! »

LA NOBLESSE

Adam fut notre auteur commun. Nous avons donc tous une origine commune. Quand un descendant de

beaucoup moins depuis qu'il est riche ; M. Rockefeller, le roi du pétrole, que la richesse ne rend pas heureux parce qu'on ne se trouve jamais assez riche. Les autres ont fait une réponse à l'avenant. J'en cite trois qui ont fait fortune d'une manière avouable : Pullmann, par les Pullmann-Cars ; Mackay, grâce aux veines d'or qu'il a eu la veine de trouver ; Rockefeller doit ses richesses au liquide infect que l'Américain a su transformer en barres d'or comme le Hollandais le fait avec les harengs encaqués.

En Allemagne quand on a un ennemi on lui souhaite un gros lot de 100,000 francs. Tout ceux que le sort favorise et auxquels une grande fortune échoit inopinément tourne généralement fort mal et deviennent plus malheureux qu'auparavant.

notre premier père a des qualités qui le distinguent de la masse des hommes, sa famille sort naturellement de l'obscurité. Une famille qui parvient à conserver cet éclat, cette considération est ce qu'on appelle une famille noble. C'est ainsi que le bon sens public le comprend. Une famille sortie de la condition ouvrière qui occupe depuis des générations un château ou le même hôtel en ville sera considérée par le peuple comme faisant partie de la noblesse et finira par contracter des alliances avec les meilleures familles. Les parchemins qu'elle recevra par la suite ne feront que confirmer et rendre officielle une situation existante.

Un homme a beau avoir des qualités éminentes, une intelligence remarquable et devenir riche à millions, il ne fondra jamais une famille s'il n'inculque pas à ses enfants des principes d'honneur et de devoir. Son héritier, un jeune écervelé qui a le diable au corps, jettera dans l'orgie et le jeu l'argent amassé par sa canaille de père. Cette grande fortune qui permet toutes les folies, hâtera la pourriture ou la disparition de sa descendance. Certaines familles, sorties de la condition ouvrière n'atteignent pas même la deuxième génération. D'autres ont des éclipses, des hauts et des bas. Certaines même retournent dans l'obscurité (1). Une famille noble est donc une famille ancienne et l'on devrait respecter une famille qui pendant des siècles a su résister à la corruption que facilite la possession d'une grande fortune.

(1) La campagne renouvelle sans cesse le sang des villes comme le peuple et la bourgeoisie le sang de la noblesse. Il est connu que par la vie fébrile des grands centres, la famille d'un paysan devenu citadin s'éteint le plus souvent après la troisième génération.

Les familles qui s'élèvent lentement sont les plus fortes et les plus durables. Le temps ne respecte que ce qu'il a fondé (1). La famille de Hohenzollern en offre un frappant exemple. Le seigneur qui, au x^e siècle, construisit le château de Zollern ne se doutait pas que ses descendants seraient un jour les puissants empereurs d'Allemagne. La noblesse est si naturelle que l'homme portant un nom répandu a soin d'y ajouter celui de sa femme afin de conserver plein et entier pour sa famille l'honneur qui s'attache à une brillante carrière et le démocrate le plus farouche a bien soin de s'enorgueillir de l'auteur de ses jours si celui-ci a occupé une position éminente. On transmet à ses enfants ses richesses. Pourquoi pas un patrimoine d'honneur? L'un vaut plus que l'autre. Une vieille famille dont les membres disent qu'ils préfèrent un sac d'écus aux plus beaux parchemins est à son déclin, elle ne conservera plus longtemps sa situation notable. La généalogie qui est la clef de l'histoire, montre comment une famille et un pays qui n'est qu'un ensemble de familles s'élève et s'abaisse. Telle maison qui a eu des commencements si modestes que la fille écrivait à son père le suppliant de lui envoyer quelques francs parce que ses enfants mourraient de la « ragie de faim » (2), restée fidèle aux principes qui élèvent, fait partie aujourd'hui de la meilleure noblesse du pays.

(1) Marius n'eut qu'un fils qui se tua de désespoir. La fille de l'empereur Auguste, son enfant unique, fut enfermée dans une île en punition de sa lubricité. — Les deux dynasties napoléoniennes n'ont eu qu'une existence éphémère. Combien de grandes familles créées sous le premier empire ont déjà disparu.

(2) Lettre de la fille de Plantin à son père conservée au musée Plantin.

Telle autre vieille famille pour laquelle l'argent était devenu tout, qui s'endettait, est rentrée rapidement dans l'obscurité (1).

Les vieilles familles respectables et respectées sont la tranquillité d'un pays, sa force et sa grandeur (2). Elles protègent la nation contre le despotisme d'en haut et d'en bas. Les Ivan le Terrible, les Louis XI, tous les despotes se sont toujours entourés d'hommes de sac et de corde, d'êtres souples, vils et rampants.

Des familles respectables et respectées rendent impossible la tyrannie des rois, le triomphe de la populace, les excès et les violences des Marius et des Robespierre (3).

(1) Les plus beaux noms se rencontrent dans le peuple. Le sanglier des Ardennes avait six doigts et l'on rencontre dans le peuple de Liége des descendants de cette famille offrant cette particularité. Les familles acquièrent et perdent les qualités de race par l'éducation et les alliances. Dans un siècle où l'on s'occupe de la sélection des animaux et où l'on prétend que l'homme n'est qu'un descendant de la bête, il est illogique de ne pas admettre la performance chez l'homme le premier des animaux. D'ailleurs l'expression : une tournure aristocratique, est aussi vieille que le français.

(2) Le peuple se rallie autour d'elles dans les jours de danger et de malheur. L'assemblée nationale de 1870, renfermait surtout des hommes de famille, dota la France d'une armée honnêtement et loyalement composée et d'une constitution qui fait vivre la République depuis vingt-cinq ans. Les États-Unis, au commencement de leur existence, possédaient aussi une noblesse dans les vieilles familles coloniales.

(3) L'un se fit consul de son autorité privée. (Le peuple n'est jamais si peu maître que lorsqu'on le proclame souverain absolu.) Il se promenait dans les rues de Rome accompagné d'un ramassis des plus détestables bandits de l'Italie. Ces misérables tuaient sous les yeux de ce monstre tous ceux qui le saluaient et auxquels il ne rendait pas le salut. L'autre envoyait chaque matin à l'échafaud une fournée d'innocents.

Le peuple sera sauvé le jour qu'il mettra sa confiance dans les hommes qui font un noble usage d'une fortune héritée ou honorablement acquise, qui vivent de manière à perpétuer une famille honorable ou qui ont l'ambition d'en fonder une.

La mollesse s'empare des familles arrivées et les enchantements de la vie facile affaiblissent leur virilité et les font disparaître. Aussi les familles anciennes sont très rares et encore la plupart sont entées (1). Il n'est

(1) La forte race des Cobourg occupe les trônes d'Angleterre et de Portugal. Le duc François de Lorraine épousa Marie Thérèse, l'héritière des Habsbourg. Un duc de Holstein-Gottorp a perpétué le nom et la maison des Romanoff. La plupart des vieilles familles belges sont également entées. Un de Ligne épousa la dame héritière d'Arenberg. Un Schetz hérita du nom et de la fortune de sa tante et fut l'auteur des ducs d'Ursel actuels. Les princes de Chimay et les Mirabeau sont des Ricquet et descendent du célèbre ingénieur auquel fut confié la construction du canal de Languedoc. La famille des Trazignies fut continuée par un de Hamale. Pierre Bérenger d'Aragon épousa Adélhaïde, dame héritière de Rhode, et de Mérode est une corruption de mynheer de Rode. Un van der Helle épousa Adélhaïde, dame héritière de Cannart et de Rode, petite-fille d'Arnold, seigneur de Cannart, qui fut le premier stadhelder du Prince-Évêque du comté de Looz quand ce pays fut rattaché à la principauté de Liége en suite de l'extinction de la famille comtale régnante. Du temps de mon aïeul il n'y avait que des ducs et comtes souverains. Dans la suite les princes régnants érigèrent en baronnie, comté et duché les terres de leurs sujets en récompense d'éclatants services. Michel Cannart, colonel au service de l'Empereur, tué au siège de Prague, et mon frère sont les seuls officiers supérieurs que je rencontre dans ma généalogie. J'attribue à cette cause que la notabilité de ma famille n'est pas en rapport avec son origine et son ancienneté. L'esprit de combativité est nécessaire pour qu'une famille s'illustre. L'Eglise grandit sans cesse parce qu'elle est militante. — J'espère que mes neveux sauront réagir et embrasseront l'état militaire comme leur oncle et leur père.

donc pas besoin de faire une révolution pour arriver. Des nouvelles familles sorties du peuple, de la bourgeoisie, d'une noblesse moins illustre remplacent sans cesse les vieilles familles éteintes. Aussi la devise *quo non ascendam* peut être celle de toute famille, n'importe son origine, fidèle aux sentiments de l'honneur et du devoir et dont la virilité grandit avec le temps.

LA BOURGEOISIE.

La noblesse se perd par la corruption, la bourgeoisie par l'ambition et le peuple par la crédulité. Les trois classes sont également utiles et respectables. La première a pour mission de s'occuper de l'intérêt général, la seconde de distribuer le travail et le salaire au peuple qui produit. Quand la bourgeoisie gouverne, il s'établit un état social où seul le plus ou moins de fortune détermine les différentes classes de la société. Il faut avouer que cette bourgeoisie, dévorée par « la lèpre de l'argent », qui a tous les vices de la noblesse décadente qu'elle a remplacée, « ses égoïsmes et ses grâces », sans avoir sa vaillance et sa délicatesse, car elle considère que tout s'achète avec l'argent et qu'un peu d'or suffit pour s'affranchir du service militaire, est peu propre à remplir le rôle qu'elle a usurpé. Le besoin qu'elle a de gagner de l'argent pour vivre, le désir qui la domine de faire fortune fait qu'elle considère toutes les questions du côté étroit et mercantile de l'intérêt immédiat. Elle sacrifie l'avenir au présent. L'obligation où se trouve le bourgeois de gagner sa vie, de s'occuper avant tout de ses intérêts, fait qu'il n'accorde qu'un temps secondaire à la politique. Ce n'est pas un professionnel, c'est un simple dilettante.

Pourtant la politique, ce grand art, le plus difficile de tous (je puis dire cette science, car les principes seront un jour bien fixés) qui consiste à rendre heureux, c'est-à-dire contents et satisfaits de leur sort le plus grand nombre d'hommes possible, exige tous les instants, toute l'activité, la constante sollicitude de celui qui s'en occupe (1). Cette nécessité d'avoir beaucoup d'argent sous le régime de la bourgeoisie pour jouir de quelque considération, avoir quelque autorité ou de l'influence dans les élections, déprime les caractères et corrompt les mœurs. Les hommes les plus illustres, les Grant, les de Lesseps perdent leur prestige dans des spéculations malheureuses (2). Quand la bourgeoisie remplace cet ensemble de familles que le temps, par une longue sélection, a fait sortir de l'obscurité, le peuple a perdu ses protecteurs naturels contre l'âpreté des hommes d'argent. Des démagogues surgissent, qui s'attribuent cette noble et sainte mission et la société, de troubles en troubles, de commotions en commotions, entre dans l'anarchie ou la décomposition. La société une fois dans le courant démocratique en sort difficilement, car chacun est intéressé à maintenir les abus, dans le vague espoir qu'il en profitera, qu'il arrivera rapidement dans cet état social aux plus hautes dignités,

(1) M. Frère-Orban, une fois ministre, renonça pour toujours au barreau. M. le baron Lambermont prouve à quelle haute situation peut arriver et quelle estime peut acquérir un homme qui se dévoue tout entier au pays.

(2) Dans les pays où la noblesse existe l'homme qui a ajouté à la grandeur et à la gloire de son pays n'a pas besoin de faire des affaires. Le prince de Bismarck a reçu le duché de Lauenbourg et d'immenses possessions. Un Anglais, créé lord, obtient des terres pour soutenir son titre.

voire même à la plus haute. Cette facilité que donne la démocratie de parvenir, sans devoir passer par une hiérarchie, entretient des convoitises malsaines, rend chacun fébrile et inquiet. On serait heureux de sortir n'importe comment de cet état de malaise, de se voir forcé de rester satisfait de son sort. Des tyrans, dictateurs ou Césars, des brigands comme Romulus et Remus, un ramassis de barbares comme les Francs, une nuée de Tartares, de Cosaques ou de Turcs, n'importe qui, mais des maîtres forçant chacun à rester à sa place, voilà ce qu'on demande, afin de voir cesser ces agitations, ces troubles, ces désordres continuels, cette fièvre débilitante qui existent dans la société, à cause de cette possibilité entrevue par chacun d'arriver rapidement à la plus haute situation par un caprice des masses, par l'intrigue et la corruption, par la rouerie, l'astuce et le mensonge au jour d'élection et dans la campagne démoralisante qui la précède (1).

La fille dont le père est devenu notaire, avocat, médecin, fonctionnaire, ne frayera pas avec ses cousines germaines dont le père est resté cordonnier, tailleur ou marchand de chiffons. Qu'on ne nie pas l'évidence. C'est dans l'homme, ces distinctions méprisantes ont toujours existé, existeront toujours. Ne rêvez donc pas un renversement de l'ordre social en haine d'une chose, la différence des classes qui survivra à toutes les révolutions et que vous établissez vous-même. Mais travaillez, luttez, persévérez, si vous désirez entrer dans un monde supérieur, afin d'y pénétrer par la

(1) Comme tout est affaire de mode, une tête de Turc, de Cosaque ou de Tartare deviendra le type de l'homme distingué.

grande porte, par celle de la considération qui s'attache à une fortune honorablement acquise ou à une haute situation obtenue en rendant des services éclatants à la chose publique.

De tout temps et sous tous les régimes des hommes persévérants sont arrivés par leur travail d'une position infime à la condition la plus élevée, sans qu'il fallût pour cela renverser l'ordre établi, bouleverser la société :

La dynastie des Piasts continuée par celle des jagellons, à la suite d'un mariage avec l'héritière des Piasts, qui donna à la Pologne des siècles de grandeur et de prospérité, eut pour auteur un simple paysan élevé sur le trône à cause de ses vertus comme David et Capet.

Le cordonnier Jean de Weerdt fut élevé par l'Empereur à la dignité de Roi, en récompense de sa bravoure ; un tailleur devint feld-maréchal en Prusse (1), et comme un faquin faisait méchamment allusion à son origine, il répondit : « Il est vrai que j'ai eu des ciseaux pour couper le drap, mais j'ai maintenant une épée pour couper les oreilles aux sots ».

Le général Bender, le fils d'un menuisier, à qui Léopold II confia le soin de rétablir son autorité sur les provinces belgiques, obtint pour épouse, du consentement de Marie-Thérèse, une princesse de la maison impériale. (Ce ne fut pas un mariage forcé, comme celui de Marie-Louise avec le soldat couronné par la révolution.)

La noblesse anglaise mit naguère à sa tête le petit-fils d'un petit négociant et fut fière de lui obéir.

Ces fortunes rapides procurent-elles le bonheur? Je ne le crois pas. S. A. le prince de Bismarck a

(1) Ce grade s'accorde si difficilement que le fils de l'empereur Guillaume Ier fut le premier prince royal qui l'obtint.

déclaré qu'il peut compter les heures de joie qu'il a eues dans sa vie. Antigone, lieutenant d'Alexandre le Grand, devenu roi, disait que si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête. Dioclétien, d'esclave devenu maître absolu du monde civilisé, prit un tel dégoût des honneurs et des richesses qu'il se retira à Salone pour planter des choux. Comme Maximien l'engageait à reprendre le pouvoir, il répondit : « Le trône ne vaut pas la tranquillité de ma vie. Je prends plus de plaisir à cultiver mon jardin que j'en ai eu autrefois à gouverner la terre » (1).

On trouble son pays par la cessation du travail qui suit toute commotion politique, on plonge le peuple dans d'atroces et intolérables souffrances, pour courir après un bonheur qui n'existe pas, car l'ambitieux n'est jamais content. Un désir satisfait en fait naître un autre. De nouveaux appétits empêchent de jouir des biens qu'on a.

LA DÉMOCRATIE EST-ELLE FAVORABLE AU TALENT, AU MÉRITE?

On peut dire que la démocratie est l'étouffement du talent et du mérite, qu'elle détruit l'idéal en réduisant tout à une question de cent sous. Les masses aveugles sont incapables de distinguer et de récompenser l'homme de valeur. Un spéculateur, dont la fortune est assise sur des ruines, s'il est habile à manier la pâte électorale, arrivera à tous les honneurs. L'homme intègre qui songe à l'avenir succombera sous les subtilités de la langue dorée qui flatte les passions du jour. La démo-

(1) Cela gâte la vie d'avoir l'épée de Damoclès constamment suspendue sur sa tête.

cratie est non seulement destructive du talent et du mérite, elle est souverainement injuste. Elle fait arriver du jour au lendemain aux charges les plus élevées, sans aucune préparation à cette haute mission.

Qui s'endort épicier se réveille ministre.

Pour deux heures d'exercice le dimanche, on se croit un foudre de guerre capable de commander les armées de terre et de mer, et si la patrie est en danger, au lieu de courir à la frontière, on s'installera bravement au ministère de la guerre pour organiser la défense nationale et la victoire.

Une masse irresponsable et qu'on fait au besoin descendre dans la rue, donne à ceux qu'elle choisit les talents et les capacités qui leur manquent.

En 1848, toutes les hautes fonctions furent prises d'emblée. Ces maîtres improvisés, pour se maintenir au pouvoir, choisirent un empereur. Tous ces chefs d'occasion prirent naturellement pour auxiliaires des hommes de leur acabit. L'empire ne dura pas assez longtemps pour modifier cet état de choses. Ses origines le gênaient dans le choix des hommes (1), malgré l'intérêt qu'avait Napoléon de s'adresser aux hommes les plus honorables et les plus capables, pour donner de l'éclat et de la durée à sa dynastie (2).

(1) Napoléon Ier lui-même, malgré ses victoires et son prestige, fut le prisonnier de la révolution. L'assassinat du duc d'Enghien fut le gage qu'il donna. Il essaya plusieurs fois de se passer de Fouché et fut toujours obligé de le rappeler. Cet homme, qui tenait toutes les ficelles, s'imposa même au roi, au commencement de la Restauration.

(2) Tous ne furent pas des hommes de valeur comme les Rouher et les Duruy. Ce dernier, ainsi que son fils, se fit simple soldat en 1870. Il en fut de même du duc de Chartres, qui s'engagea sous le

Qu'en est-il résulté?

Lors de la grande lutte de l'année terrible, quel pays avait les services les mieux organisés?

Or, le bon sens dit qu'un service bien organisé est fait par des hommes intelligents et capables.

Nul ne soutiendra que les nobles seuls sont intelligents et capables; donc, si en Allemagne les services sont bien organisés, c'est que les hobereaux qui gouvernent ces contrées choisissent les hommes capables, n'importe d'où ils viennent.

> Quand l'ordre est au pouvoir, cette règle prévaut.
> Il faut que chaque place ait l'homme qu'il lui faut.

The right man in the right place (1).

Tant vaut le pays, tant vaut la terre, tant vaut le titre.

Une nation doit posséder des familles intéressées à sa grandeur, qui s'identifient pour ainsi dire avec elle.

Le titre de lord est la récompense suprême accordée à tout homme qui s'est distingué d'une manière hors ligne dans les arts, la science, l'industrie, dans l'armée ou l'administration. C'est la plus haute distinction qui

nom de Lefort et gagna la croix sur le champ d'honneur. Le fils de Napoléon III perdit noblement la vie en se préparant à sa belle et glorieuse mission, celle de défendre le pays qui lui avait fait une si haute situation.

(1) De trois frères allemands deux s'établirent en Belgique. L'un fut professeur à l'Université de Liége et celui resté dans son pays assista en habit de général à l'enterrement de son frère, chef d'atelier à l'arsenal de Malines.

Quand on veut réellement la grandeur de la patrie, on fait comme le patron. Celui-ci finira par donner la première place, le préférant même aux membres de sa famille, au petit paysan venu sans souliers et sans instruction, qui, par son activité, son zèle, sa probité et son intelligence lui fait gagner beaucoup d'argent.

s'obtient pour des services éclatants rendus au Pays. La situation d'un lord vaut celle d'un prince régnant et plus l'Angleterre grandira, plus ce titre aura du prestige. Le lord a la passion de son pays. Le devenir excite la plus noble émulation. Quel stimulant puissant que l'espoir de devenir l'auteur, le fondateur d'une grande famille qui durera. Le droit d'aînesse maintient ces brillantes familles qui décorent l'Angleterre, sont sa force et sa gloire et la protègent contre la tyrannie d'en haut et celle d'en bas. D'aucuns réclament le partage égal entre tous les membres d'une même famille au nom de la justice. Quand on veut établir des institutions propres à ramener ou à maintenir la paix sociale, il ne faut pas envisager la situation de quelques-uns, mais l'intérêt des masses. Le puîné qui s'irrite des avantages de son frère oublie qu'il est un privilégié, qu'il a reçu une bonne éducation, qu'il appartient à une grande famille, qu'il est fortement épaulé et obtient plus aisément que ses concitoyens une bonne place dans l'armée, l'église ou l'administration. Les cadets se répandent dans le monde entier, établissent partout des succursales de la maison mère et tous les membres d'une même famille vivent largement d'un établissement qui reste, de père en fils, tout entier dans une main, se développe de plus en plus.

Quand on copie l'Angleterre, il faut prendre non seulement ce qui l'affaiblit, mais aussi ce qui la fortifie et la sauve.

Le droit d'aînesse a été conservé pour la royauté. La nation fait à l'héritier présomptif du trône une situation privilégiée à la condition de s'occuper uniquement, toujours et en tout du bien-être général.

Napoléon, qui avait le sentiment des nécessités sociales, étendit le droit d'aînesse et cette obligation de s'occuper de la chose publique (autant vaut le pays, autant vaut le majorat) au lignage des dignitaires de l'empire.

L'empereur poussa même si loin le rétablissement du droit d'aînesse, que déchirant le code civil auquel il a attaché son nom, il accorda à tout Français assez riche pour le faire le droit de fonder un majorat afin de perpétuer son nom et son œuvre (1).

Si M. Gladstone, par le prestige qu'il exerce grâce à son remarquable talent, parvenait à donner un coup mortel à la Chambre des lords, la hache du *great old man*, qui abat le chêne, deviendrait symbolique. La digue qui s'oppose au triomphe de la démocratie ou à l'avènement du despotisme serait rompue. C'en serait fait de la grandeur anglaise. La décadence serait rapide (2).

(1) La famille Walter possède le *Times* depuis des générations. Avant la réunion de l'Alsace-Loraine à l'Allemagne des familles éludaient le code civil, exigeant le partage, en mettant leurs établissements en actions. Cet expédient offre des dangers. Un mineur indélicat, en cas de mauvaises affaires, pourrait très bien, lors de sa majorité, réclamer contre ce partage illégal et demander sa part en nature. On cite également en Belgique des successions mises en actions.

(2) Il est assez curieux de constater que le dernier cabinet de M. Gladstone ne comprenait que des lords. Il faut bien prendre les hommes capables où on les trouve quand on a en vue la prospérité de son pays et le triomphe de son parti. L'influence ancestrale, l'atavisme, la performance est incontestable. Les acquéreurs du sol ne sont pas les premiers venus et ils transmettent quelques-unes de leurs qualités à leurs descendants. Les lords excentriques et hypocondres sont des fils de race dégénérés. Des familles s'affaiblissent, s'éteignent; d'autres mieux douées les remplacent. Le spleen, mal anglais, est la punition du lord qui ne remplit pas les devoirs de sa haute situation.

LA DÉMOCRATIE EST-ELLE FAVORABLE A LA BONNE RÉPARTITION DES RICHESSES?

En Angleterre la démocratie, c'est-à-dire le pouvoir venant d'en bas, est tempérée par l'influence royale très respectée (1) et contenue dans ses débordements par une puissante aristocratie. Malgré cette classe gardienne de l'honneur et du renom anglais et protectrice du peuple contre l'âpreté des hommes d'argent, des fortunes colossales côtoient à Londres d'effrayantes misères. Des milliers d'hommes dorment sur le trottoir en plein hiver. Un million d'ouvriers n'a pas le travail du lendemain assuré. Le quartier de White Chapel est une vaste cour de miracles légendaire à cause de la vie misérable de ses habitants.

Les institutions anglaises, appliquées dans leur ensemble, cette démocratie tempérée, ne ramènera donc pas l'harmonie sur la terre.

En Amérique c'est pis encore. La marche sur Washington des ouvriers sans travail, des coxéistes, a révélé le profond et redoutable mécontentement de la classe ouvrière.

Dans la rue même où est situé l'hôtel de ville de Chi-

(1) C'est une erreur de croire que la royauté est toute entière dans la personne du Roi. C'est un ensemble de familles attachées à la cour, dont la gloire rejaillit sur elles. La royauté et le pays ne font qu'une et même chose. Sans cesse préoccupées de rehausser le trône, elles rehaussent donc le pays ; en travaillant pour l'un, elles travaillent pour l'autre. L'Angleterre gouvernée par une femme, la Hollande et l'Espagne par un enfant, prouvent que la royauté n'est pas un homme, mais une institution. Les gros bonnets d'un parti jouent un peu ce rôle auprès du Président qu'ils ont porté au pouvoir. Ils le conseillent et le guident.

cago, 1,400 hommes, presque tous Américains de naissance, presque tous électeurs, ont dormi sur les dalles de pierre l'hiver passé à l'ombre de ces gigantesques maisons de 12 à 20 étages qui coûtent des millions et qui s'élèvent sur un terrain d'une valeur plus grande encore (1).

Sur une polulation de 65 millions, 31,000 possèdent la moitié de la richesse nationale. D'après le recensement de 1890, 9 p. c. de la population des Etats-Unis possèdent 71 p. c. de sa richesse et dans ce nombre de ces 9 p. c. il y a 4,074 femmes possédant à elles seules 1/5 de la fortune nationale.

La misère est si épouvantable que des aveux éclatent malgré l'amour-propre national et des complaisances d'école qui représentent les Etats-Unis comme l'incarnation d'une démocratie idéale.

Un publiciste qui rêve le socialisme, cette collaboration aux affaires publiques de cette foule immense qui « ne disserte pas, mais qui travaille », un adepte de la doctrine de Bellamy d'après laquelle « tout le monde doit diriger et la production et la distribution des richesses nationales », appuyait sa manière de voir en faisant ces pénibles constatations : « Les troupes de » Glover Cleveland auront donc cette fois encore raison » des plèbes réclamantes, mais le plomb ne guérit pas » la faim. Le plomb ne répond pas aux besoins de » notre époque, on ne saurait trop le répéter : l'égalité » s'établira ou les institutions libres disparaîtront.

» Toutes les démocraties ont péri par la trop grande

(1) Certains lots du bloc où le journal *le World* fait sa distribution gratuite du pain ont été vendus 6,000 francs le mètre, 60 millions l'hectare.

» inégalité des citoyens (1) et les jours de ce qu'on » appelle à tort la démocratie américaine sont comptés. » Ceux qui s'étonnent des événements de Chicago, de » San-Francisco et de Sacramento sont des naïfs qui » croient aux mots ou des roublards qui comptaient » faire « fonctionner chez nous à leur profit » le jeu des » libres institutions américaines. »

Il y a une tendance inconsciente à aller jusqu'au bout, à pousser au paroxysme du mal afin d'amener une réaction salutaire, un gouvernement qui donne au Peuple des maîtres stables, le lendemain certain, le travail et le pain assuré et qui fasse rendre gorge aux maltôtiers et aux agioteurs.

LA SEULE SOLUTION DE LA QUESTION SOCIALE EST DE RENDRE LE MORTEL MEILLEUR.

Fortifions en nous le sentiment religieux et nous deviendrons bons. La crainte du Seigneur et l'espérance d'une vie meilleure rendent l'homme moins âpre au gain, charitable au prochain, le dispose à des concessions qui maintiennent l'ordre et la paix. Un homme religieux est modéré. L'homme content de son sort qui cherche à l'améliorer par le travail est seul un homme heureux. Un excellent et brave ouvrier est le mortel le

(1) Dans les temps de la démocratie triomphante à Rome le luxe de certains Romains dépassait celui des Rois. Un repas de Lucullus est devenu le synonyme d'un repas somptueux. Un ancien marchand d'esclaves Crassus acquit de si grandes richesses qu'il donna un festin au peuple. Chaque citoyen reçut à cette occasion autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. Il soutenait qu'un homme ne pouvait passer pour riche que s'il avait de quoi entretenir une armée.

plus fortuné de la terre. S'il devient impie, il perdra le bonheur qu'il a. Il soutiendra qu'il peine, qu'il travaille et qu'il a plus que le riche le droit de jouir des avantages que donne l'argent et de gouverner le pays. Il jettera la proie pour l'ombre, car son incapacité troublera la société et comme le travail est suspendu ou ralenti, il détruira le bien-être dont il jouit. Il sera l'artisan de son propre malheur. Ce sera la révolte des membres contre l'estomac qui absorbe tout et semble seul jouir tandis que les mains et les pieds travaillent et que le corps se fatigue.

LES LOIS SONT IMPUISSANTES A RÉSOUDRE LA QUESTION SOCIALE.

Des circonstances les dominent et les paralysent. Il est aisé de faire la charité avec l'argent des autres et de prescrire aux patrons le minimum de salaire. Cette loi ne donne pas les voies et les moyens. Quand la concurrence étrangère fait péricliter une industrie (1), quand le travail ne marche plus, quand les

(1) Toutes les tanneries d'une ville ont disparu. Elles n'avaient plus d'ouvrage pour leurs nombreux ouvriers à cause du bas prix des cuirs américains inondant nos marchés. Les grèves ont été suscitées à seule fin de nous enlever les meilleurs gentilhommes verriers et de déplacer une industrie la mieux outillée, la mieux servie et la plus puissante du monde. Naguère encore l'étranger envoya des émissaires à Bruxelles afin d'enrayer la concurrence ruineuse que l'ébénisterie de cette ville faisait à une autre capitale. Les ouvriers ont écouté, ont tué la poule aux œufs d'or et une branche importante de notre commerce en a souffert tout un temps. Il en est résulté une diminution forcée de tous les salaires. Qu'il est facile de tromper l'ouvrier et de le rendre malheureux! Dans la question de salaire, il ne faut pas perdre de vue que la vie animale est moins chère et qu'un salaire moindre est proportionnellement plus élevé.

matériaux augmentent de prix de manière à déranger toute l'économie d'un cahier de charges, l'homme le mieux intentionné est bien forcé de réduire les salaires ou de fermer boutique. Le patron sans religion et sans cœur liquidera, peu disposé à risquer le capital qui lui reste pour des hommes qu'on a rendus impies et exigeants et dont il n'a aucune gratitude à attendre. S'il rencontre un de ses anciens ouvriers qui se plaint du maigre salaire dont il a dû se contenter chez le nouveau patron, il dira hypocritement : « De mon temps cela allait mieux, n'est-ce pas, mon ami? » et l'innocent de répondre : « Oh! oui monsieur, que n'êtes-vous plus notre maître! »

Quand le minimum de salaire sera inscrit dans les cahiers de charges, le patron n'emploiera plus que des ouvriers valides et habiles et cette innovation retournera contre les faibles.

D'ailleurs, un gros salaire ne résoud pas la question sociale. Cela est si vrai que ce sont précisément les ouvriers bien payés qui sont les piliers du socialisme (1). Ceci résulte de l'aveu naïf d'un leader du parti.

La participation des ouvriers aux bénéfices, prescrite par la loi, n'est pas non plus une solution. Cette mesure n'est pas pratique. Le patron devra exposer ses affaires pour justifier d'un partage honnête. Il peut se trouver dans un embarras momentané, par suite d'une faillite. Des indiscrétions se commettront. Le patron perdra son crédit et sera ruiné. Supposons une année mauvaise. L'ouvrier interviendra-t-il dans les pertes? Il le voudrait, qu'il ne le pourrait. Il doit manger pour vivre.

(1) Hoe grooter geest, hoe grooter beest.

Quand le desideratum des trois-huit sera passé dans la législation, comment feront les métiers qui ont des mortes saisons ?

Vouloir que l'État se charge du soin de nourrir et d'élever tous les enfants afin que, passant par le même moule, ils soient tous imbus des mêmes idées et des mêmes principes et établir ainsi l'harmonie sociale, c'est méconnaître le cœur de la mère. Celle-ci préférera mourir de faim en pressant son enfant sur le sein, plutôt que d'abandonner cet être chéri. Le partisan de l'amour libre (1), soutenant qu'il est affreux de vivre avec une femme qu'on n'aime plus, s'en allant contracter une nouvelle union, laissera donc sa femme et les siens dans la désolation et la misère, car jamais une mère ne consentira à abandonner ses enfants. Sa répulsion sera d'autant plus vive que les éducateurs, dans une société pareille, lui feront horreur.

Toutes ces innovations tant prônées retournent, en définitive, contre les petits et les faibles.

La seule solution de la question sociale est donc de rendre l'homme meilleur, en fortifiant en lui le sentiment religieux.

L'homme pieux comprendra l'esprit des conseils de Sa Sainteté et s'y conformera.

(1) Il sera vite dégoûté de la coquine qui aura participé à cette mauvaise action et il finira par changer de femme comme de chemise. Sous la Rome corrompue l'âge d'une matrone s'estimait d'après le nombre de ses maris. Tout servait de prétexte pour demander et obtenir le divorce ; la femme de César ne doit pas être soupçonnée.

L'INTERVENTION DE L'ÉTAT.

Loin de moi l'idée de condamner en tout et toujours l'intervention de l'État. Il ne faut jamais être absolu. *Virtus in medio.* Ainsi le gouvernement fait bien en surveillant le travail dans les mines et les fabriques, où les uns sont exposés à des dangers, les autres astreints à une besogne débilitante. Il ferait peut-être chose sage et utile en établissant le monopole pour certaines industries dangereuses, celle des allumettes, par exemple. Des malheureuses auraient un salaire convenable, mieux encore compensateur de leur pénible travail. Elles ne seraient pas, à peine nubiles, ruinées de santé. La nécrose ne pourrirait pas les os de leur visage (1). Seulement, il faut que l'État soit entre des mains honnêtes, car autrement le sort de ces martyres de l'industrie deviendrait pis encore (2). La caisse créée, sur l'initiative de notre Roi, pour mettre les victimes d'un

(1) J'ai vu une machine servie par un enfant. Il devait mouvoir en même temps son pied, ses mains et sa bouche. Cet instrument de tortu e a fonctionné pendant toute la durée d'une exposition, sans soulever des protestations indignées et l'on pleure sur le sort de nos chiens de trait qui jappent de contentement quand on va les atteler (cuire un homard vivant est autrement cruel). Nos laitières, voire des créatures humaines dans un état intéressant, devraient sans doute traîner leurs lourdes charrettes en lieu et place des toutous, qui ne demandent pas mieux, car on ne suppose pas, j'imagine, que toute famile possède les ressources de tenir un cheval ou un âne. Un peu plus de charité et moins de sensiblerie. Que la Société protectrice des animaux devienne la Société protectrice de l'enfance! Qu'on rende l'homme meilleur et il ne fera jamais inutilement mal à une bête.

(2) Dis-moi qui tu hantes et je dirai qui tu es. L'homme comme il faut s'entoure d'auxiliaires qui pensent comme lui.

accident de travail à l'abri des besoins, mérite également toutes les sympathies (1).

Sauf pour les industries insalubres, il est bon cependant de ne pas établir des monopoles et voici pourquoi : un patron est un homme libre et à une société libre il faut des hommes libres. La société actuelle s'ingénie à les faire disparaître. Bientôt il n'y aura plus que des coopératives et des monopoles, des esclaves et des maîtres. Les seigneurs de l'ère nouvelle sont ceux qui détiennent la caisse. Toujours les mêmes. Ils deviennent députés, jouissent de tous les honneurs, mangent à tous les râteliers. La base de l'opération est une économie sur la main-d'œuvre, réalisée en centralisant les opérations (2). La cause de son succès, l'attrait du dividende qu'on distribue aux clients (3).

Le petit boulanger qui réunit péniblement les deux bouts de l'année en travaillant avec un ou deux ouvriers, commence par les renvoyer. Il lutte encore quelque temps en peinant avec sa femme, mais la concurrence

(1) L'Allemagne, gouvernée par des hobereaux, assure les vieux jours des ouvriers. Les pays où la démocratie est en honneur se feront un devoir d'imiter cet exemple. Il existe à notre caisse d'épargne une caisse de retraite trop peu connue. Moyennant un petit versement annuel on se fait une pension.

(2) Qu'il n'y ait plus à Bruxelles que des coopératives, l'économie dans la main-d'œuvre qui en résultera, jettera la moitié des ouvriers sur le pavé. Convertissons nos terres en prairies et des milliers d'ouvriers agricoles seront sans ouvrage, jolies améliorations que réalisent ou préconisent des politiciens à courte vue.

(3) Ce n'est pas celui qui fait le pain, c'est celui qui le mange qui empoche ce dividende, ce bénéfice. Ce dernier s'engraisse donc de la sueur de l'ouvrier. Preuve évidente qu'il faut récompenser le capital pour l'attirer et qu'on ne changera jamais des lois aussi vieilles que la société, basées sur la nature humaine.

est impossible et la faillite fait de cet homme indépendant et libre un candidat ouvrier de la coopérative.

La classe si intéressante et si utile des petits patrons disparaît de plus en plus et cette source, où s'alimentait le trésor public se tarit. Bientôt il n'y aura plus de classes intermédiaires servant de pont aux familles pour sortir de la condition ouvrière et entrer dans les classes aisées. Comment arriver au haut de l'échelle quand les échelons du milieu sont rompus ou en mauvais état?

Peuple naïf et trompé, on te représente comme des repus, des fourbes, des imposteurs, des malfaiteurs, des spoliateurs du pauvre les propriétaires, ces hommes rangés, qui se contentent de l'intérêt minime que rapportent les terres. Tu ne veux plus pour te diriger ces êtres détestés. La société ne peut cependant pas se passer de maîtres. Les nouveaux seigneurs seront ceux qui tiendront les cordons de la bourse, ceux qui seront à la caisse des monopoles, des coopératives et des collectivités. Sois sûr que tu ne gagneras pas au change. Cet abaissement de tes maîtres naturels n'a jamais été et ne sera jamais le triomphe de l'honnêteté, de l'ordre, de l'intelligence, du savoir et du mérite.

On aura beau élargir la caisse d'une coopérative ou de l'État, la faire grande comme la grand'place, le premier cercle autour de cette caisse sera forcément étroit; ceux placés dans le deuxième cercle se rueront avec rage pour avancer, et les masses dans les cercles plus éloignés n'auront rien. Jamais le peuple ne fut aussi affamé que sous la Terreur, lorsqu'on disait qu'il était tout et que tout lui appartenait.

NE METTONS PAS L'OUVRIER DANS LES DETTES.

Les familles comme les États se perdent par les dettes. Les unes tombent sous le mépris, les autres s'attirent la guerre (1) ou doivent accepter le contrôle des grandes puissances.

L'ouvrier qui a mille francs à la caisse d'épargne est l'homme le plus libre de la terre. Il n'a pas à craindre les mauvais jours ni le mauvais vouloir d'un patron : il sait attendre. On ne peut assez engager l'artisan à payer immédiatement tous ses achats et à placer ses petites économies à la caisse d'épargne. Il se mettra ainsi à l'abri des exploiteurs. Il aura la pleine jouissance de tout ce qu'il a gagné. Son salaire sera tout entier à lui et bien à lui.

Ce qu'on a fait pour les maisons ouvrières montre une fois de plus qu'il ne faut jamais être absolu. Les hommes bien intentionnés à la tête d'une œuvre qui a doté le pays d'un nombre considérable de maisons

(1) Les dettes du Mexique occasionnèrent une campagnes désastreuse pour les deux parties. (Van der Smissen, par sa bravoure ramena presque tous les belges confiées à ses soins, seul un corps isolé se laissa surprendre). Il y a quelques années la banque de Paris déclare qu'elle ne participera à aucune avance en vue de parfaire le coupon si le gouvernement portugais n'acquiesce pas d'une façon formelle avant l'échéance de janvier au projet de constitution d'une commission internationale ou mixte chargé de percevoir pour le compte des créanciers du Portugal les revenus qui leur seraient concédés. Le « *Temps* » écrivit à ce propos : « Il ne tient qu'au gouvernement portugais d'y consentir par les concessions de pure forme qu'on lui demande et qui ne sauraient atteindre la dignité et l'honneur de ce vaillant Pays. » Une façon de dorer la pillule. Là ou il n'y a rien, le Roi perd ses droits.

ouvrières hygiéniques et confortables, ont rallié des sympathies par deux mesures excellentes: ils ont fait de la maison ouvrière de l'argent liquide, c'est-à-dire que l'ouvrier dans la gêne obtient des fonds sur sa propriété, aisément et sans frais; en second lieu, le loyer que paie l'ouvrier pour devenir propriétaire n'est pas plus élevé qu'un loyer ordinaire et à sa mort, grâce à une faible assurance, sa veuve ou son enfant entre en pleine possession de l'immeuble.

Jadis, les ouvriers agglomérés dans des ruelles, des impasses, des châteaux-forts étaient réellement exploités. Feu le bourgmestre de Bruxelles, M. Anspach, a déclaré un jour que ces bouges infects, loués à la semaine, rapportaient 33 p. c. à leurs propriétaires (en 3 ans ils rentraient dans leur capital).

Que nos administrations hospitalières construisent des maisons salubres et confortables (elles feront une bonne action et une bonne affaire) et qu'elles les vendent au prix de revient au locataire qui se présente avec de l'argent comptant. (*La mention de l'achat au livret de la caisse d'épargne servirait de titre de propriété*) (1).

LES TRIBUNS BELGES

« Dans un temps où l'art de la navigation ne per-
» mettait pas de franchir en une seule année la distance
» qui sépare les mers du Nord de la Méditerranée,
» Bruges fut choisie comme point intermédiaire par
» tous les acheteurs du monde pour l'échange de leurs

(1) Le congrès catholique de Malines a conseillé à toute famille opulente d'avoir au moins une maison ouvrière.

» marchandises. Les Gantois mirent un terme à un tel » accroissement. Commandés par un Artevelde, ils » marchèrent contre cette ville qu'ils prirent et pillè- » rent en 1382.

» Juste-Lipse assure qu'en 1360, sous Jean III, » Louvain possédait 3 à 4,000 fabriques à drap, que la » ville avait un circuit extérieur de 4 1/2 à 5 lieues et » que tout cet espace était habité. La population » tomba à 30,000 âmes. Mais au-dessus des rues silen- » cieuses et des maisons désertes planait encore le » souvenir des cruautés de Pierre Couterel, de ce » tribun sanglant qu'aucune passion noble, qu'aucun » but élevé ne peut absoudre.

» Dès le XIIIe siècle, Gand avait 4 lieues de tour. Sui- » vant Meyerus et Froissard cette ville ne contenait pas » moins de 80,000 hommes en état de porter les armes. » L'on compte sous Louis de Male 1,400 homicides en » 10 mois dans les lieux de débauche.

» C'est sur cette population, ivre de richesses » qu'agirent les deux Artevelde.

» L'ascendant qu'ils surent prendre l'un et l'autre » sur la partie la plus violente du peuple fait supposer » en eux des qualités peu communes; leur triste fin » désarme le reproche; mais en résumé nous ne pou- » vons nous associer sans réserve à l'admiration que » d'autres leurs prodiguent.

» Tous deux dans leurs entreprises eurent pour alliés » les Anglais. Le premier voulut faire passer la Flandre » sous la domination de l'Angleterre et pour réussir, » il ne recula devant aucun moyen. Ses tendances » factieuses troublèrent la prospérité industrielle de » son pays, facilitèrent les progrès de la rivalité britan-

» nique en lui donnant un bon nombre de bons artisans » flamands.

» Le fils, instrument d'un parti aveugle ou de » l'étranger fit à plusieurs des grandes villes de la » Flandre des blessures que le temps n'a pas guéries.

» Au XIVe siècle le démon de la discorde s'empara de » tous les esprits ; une rage frénétique troubla à la fois » les villes et les provinces. La guerre civile était » attisée par une nation étrangère qui fournit assez » de secours pour l'entretenir, pas assez pour l'éteindre ; » et personne ne le remarqua. Alors des Belges tra- » vaillèrent à renverser l'édifice social que des Belges » avaient élevé et qui faisait le bonheur de tous. (Bria- » voine, *De l'industrie en Belgique.*)

Anvers, au XIIe siècle, eut son tribun dans la personne de Tanchelin. L'histoire de ce meneur qui vivait en roi et ne sortait qu'escorté d'un millier d'hommes armés, est curieuse à lire et montre à quel degré de bassesse et de crédulité on peut pousser le peuple quand on le détourne de son travail.

LE PEUPLE FERA LA PROCHAINE RÉVOLUTION POUR SON COMPTE ET A SON PROFIT

Après toute commotion politique, quelques politiciens arrivent rapidement aux plus éminentes positions. Pendant qu'ils festoient, multiplient les banquets pour célébrer leur triomphe, qu'ils humeut un « cigare exquis » sur les ruines fumantes de la Patrie, les désastres s'accumulent, le grand nombre des faillites devient une calamité publique, le chômage forcé s'étend et le peuple en proie à des souffrances et des misères

horribles se livre à des excès épouvantables. Les patrons sont aigris par la ruine et les ouvriers ont la rage de la faim. La haine des uns contre les autres devient hideuse. On a vu des soldats citoyens tuer des ouvriers au fur et à mesure que la brave armée les faisait prisonniers et des officiers, les larmes aux yeux de colère, briser le sabre sur leurs genoux, s'écriant qu'ils ne voulaient pas combattre pour des assassins.

Au début d'un complot ourdi par quelques ambitieux, le peuple tout entier à son travail ne donne pas. On ferme les ateliers pour faire descendre les ouvriers dans la rue. Le coup fait (1), comme le peuple n'a rien gagné, que sa situation s'est même empirée, il continue à remuer, une fois mis en mouvement, et ces ouvriers qu'on a excités, détournés de leur vie paisible et tranquille, exaltés, portés aux nues, proclamés les sauveurs de la Patrie, sont impitoyablement massacrés par ceux mêmes qui les ont poussés à la révolte. Quoi d'étonnant que dans les centres révolutionnaires où le peuple a été si souvent séduit et trompé, l'enfant de l'ouvrier suce la haine des bourgeois avec le lait de sa mère. La commune, les explosions de Liége et de Charleroi sont des avertissements. Ils montrent que le peuple est bien décidé à ne plus tirer les marrons du feu au profit de quelques malins.

Il fera la prochaine révolution pour son propre compte. Les mouvements populaires deviendront de plus en plus terribles. Tout homme arrivé sera considéré comme un ennemi et traité comme tel. Quelle

(1) Le peuple est la boule qu'on lance avec plaisir vers le but et auquel on donne un coup de pied, une fois les quilles renversées.

société nous préparent l'empiété, l'égoïsme, la pusillanimité, l'envie et l'imprévoyance.

Malheur à qui remue les masses !

La justice immanente atteint les coupables.

Si quelques-uns échappent pour prouver au peuple que les révolutionnaires n'agissent que par intérêt (1), les autres sont cruellement punis : Certains gros bonnets de l'industrie, de la finance, du commerce, des illustrations de la science et de l'art ont vu leur fortune et leur avenir sombrer dans la tourmente qu'ils avaient favorisée et regrettèrent amèrement d'avoir participé à ses jours de troubles, de désolation et de violences.

Le banquier Laffite, si riche qu'on l'appelait le banquier des rois, ruiné par les événements de 1830, qu'il avait provoqués et soutenus de son or, *demanda un jour en pleine chambre pardon à Dieu et aux hommes d'avoir fait la révolution* (2).

TOUTE FAUTE SE PAIE

Des millions de dégâts furent commis en quelques heures par des bandes incendiaires et pillardes, conduites par des inconnus qui, le coup fait, s'en allaient rapidement par chemin de fer en d'autres lieux renou-

(1) La révolution couronnée fut une fabrique de rois, de princes, de ducs, de comtes et de barons. Le vent les a emportés.

(2) Laffite poussa l'audace jusqu'à s'aboucher avec le maréchal auquel avait été confié le soin de maîtriser l'emeute et l'on vit ce chef écouter les injonctions de ce meneur au lieu de le faire empoigner. Le général van der Smissen répondit à un échevin qui trouvait à redire à un ordre qu'il donnait : « Tais-toi ou je te fourre au bac ». La tranquillité fut rétablie sans effusion de sang et la Belgique continua à prospérer.

veler leurs sinistres exploits. Le peuple avait été travaillé, excité depuis deux ans dans le but d'obtenir la retraite du gouvernement sous la pression tapageuse, plus ou moins violente, de l'opinion publique. On aboutit à ces horribles résultats. On ne joue pas impunément avec le feu (1). Depuis les terribles explosions dans le Hainaut et le pays de Liége ces coupables excitations ont cessé. La paix était revenue. Elle est à nouveau troublée par l'importance que le changement électoral a donné à certains meneurs et la consistance que des succès électoraux à prévoir et qui se sont réalisés a apporté au mouvement qu'ils dirigent.

Au XVI^e^ siècle également, des masses tumultueuses promenèrent la torche incendiaire dans tout le pays. Plus de 400 églises furent pillées et dévastées en quelques jours. Aucune mesure préventive ne fut prise quand ces bandes s'organisèrent. On laissa faire. On endormit la vigilance de la gouvernante, disant que ce n'était qu'un feu de paille qui s'éteindrait de lui-même.

Un gentilhomme, le seigneur de Noircarmes, gouverneur du Hainaut, ne laissa pas faire. Il réunit quelques hommes de bonne volonté et ces bandes si menaçantes de pillards et d'incendiaires s'évanouirent plus vite qu'elles ne s'étaient formées. Devant l'énergie de cet homme, comme devant celle que déploya le général van der Smissen, l'émeute vaincue n'osa plus se montrer.

Hélas, les Pays-Bas étaient gouvernés par un étranger, par un Belge devenu Espagnol de cœur et

(1) La licence était poussé à ce point qu'on sifflait jusqu'aux généraux marchant à la tête de leurs troupes dans une revue.

d'âme. Nous ne pûmes nettoyer notre sale linge en famile comme nous le fîmes en 1886.

Ces désordres valurent au pays l'oppression du duc D'Albe. Cet homme cruel jalousait et détestait les Belges. Il trouva dans la soldatesque qu'il amena avec lui les exécuteurs serviles de ses basses œuvres de vengeance et de rancune. Cette sanglante page de notre histoire montre une fois de plus que les soldats mercenaires lancés sur un pays en révolution ne valent pas mieux que les révolutionnaires. Ils pillèrent, saccagèrent, commirent d'épouvantables excès et répandirent la terreur et l'effroi. Toute liberté fut détruite. Un voile de crainte, de deuil, de lâcheté, de trahison couvrit le pays (1).

Au XVI^e^ siècle, la Belgique était inondée d'étrangers qui payèrent notre généreuse hospitalité en fomentant les troubles.

Notre roi, l'immortel Conscience et tant d'étrangers qui sont venus s'établir chez nous enthousiastes de notre peuple, de nos mœurs, de nos institutions et de nos libertés sont plus Belges que des Belges mêmes. Ceux qui ne veulent imiter leur exemple n'ont qu'à retourner dans leur pays d'origine pour faire leurs sanglantes expériences de rénovation sociale (2).

(1) Dans une région où tout homme valide serait préparé à la lutte, les troupes indisciplinées qui mettent une ville à sac parce qu'elles sont mécontentes d'un retard dans le payement de la solde, seraient immédiatement anéanties.

(2) Les étrangers enrichis ont dans notre politique une grande situation, voire parfois prépondérante, grâce à la loi de la grande naturalisation. Cette faveur ne devrait être accordée qu'à ceux qui oat rendu au pays des services signalés. Cette loi de grande naturalisation fut votée par cette majorité même qui jadis refusait la

L'HOMME DOIT SANS CESSE LUTTER

Rapprochons-nous de plus en plus de l'idéal. Le mortel vil et bas de nature, par le travail et une volonté persévérante, relèvera son caractère, acquerra des qualités et deviendra un homme remarquable. Il suffit de mettre le pied sur le chemin de Damas pour devenir un apôtre ardent du bien et de la vérité. Quand saint Augustin s'arracha à la vie déréglée, il devint une des lumières de l'Eglise. Le plus parfait des hommes, un saint même, succombera s'il ne lutte pas constamment. David pleura ses fautes dans les sept psaumes de la pénitence. Son fils Salomon, le fort des forts, le sage des sages, surnommé Jedidiach (l'aimé de Dieu) se laissa entraîner, faiblit et se perdit (1). Joas et d'autres princes, qui au commencement de leur règne donnaient les plus belles espérances, devinrent des monstres, ivres de cruauté et de luxure. Un patriarche, qui fut une colonne de la vérité jusqu'à 90 ans, transigea avec l'erreur à la fin de sa vie. Saint Antoine avait son compagnon qui lui rappelait sans cesse

La bassesse où tombe
L'homme qui succombe.

Quand Lamartine et Victor Hugo s'éloignèrent de

grande naturalisation à un homme distingué qui était d'une famille originaire de Belgique et qui avait défriché une grande étendue de terres en Campine. Cette majorité trouvait que c'était un danger d'accorder si facilement la grande naturalisation quand il s'agissait d'un seul, cette même majorité ne trouva pas que c'était un danger de l'accorder en masse. Tant il est vrai que l'esprit de parti obscurcit les idées, aveugle les esprits et fait dire blanc ou noir, oui ou non, selon l'intérêt du moment.

(1) Omphale vainquit Hercule et Dalila Samson.

l'idéal, l'un dominé par les besoins d'argent (1), écrivit payé à la ligne, l'autre devint incompréhensible : il ne se comprenait plus lui-même. L'un se débattit dans les embarras inextricables d'une situation obérée qu'avait créée son amour immodéré du faste et de l'ostentation, l'autre, plus prudent, accumula des titres au porteur qui lui permettaient de vivre loin de sa patrie quand les idées auxquelles il s'était converti, amenant tour à tour le triomphe du despotisme ou de l'anarchie, rendait le séjour de son pays dangereux ou désagréable (2).

La lutte est nécessaire. Un triomphe trop facile est plutôt nuisible. L'injustice, au contraire, est un stimulant et fait qu'on travaille pour forcer l'admiration. Homère vécut dans la pauvreté. Virgile était si méprisé qu'on ne voulait croire que les vers qu'il composa

(1) Le sage ne méprise pas l'argent, mais proportionne ses dépenses à ses ressources, pour ne pas se mettre dans les dettes et risquer d'aliéner son indépendance, comme le fit Lamartine, exploité par ses créanciers et finissant par accepter une pension d'un pouvoir qu'il détestait. Une souscription organisée pour payer ses dettes rapporta un million. Cette somme ne suffit pas. Les usuriers, toujours en règle, bénificièrent surtout de cet élan national. L'égalité se plait à combler ses féaux de faveurs exceptionnelles. Tantôt elle fait qu'un grand peuple, noble et fier, dépose toutes ses libertés aux pieds d'un seul ; tantôt tout un pays se saigne pour refaire la fortune d'un homme.

(2) Le gouvernement belge a bien fait de faire comprendre à ce génie dévoyé que sa place était au milieu de ses compatriotes dans le malheur. Que n'est-il resté fidèle aux idées qui inspirèrent l'ode sublime à Louis XVII, qu'on ne sait lire sans se sentir ému jusqu'aux larmes, et ce quatrain si vrai et si consolant, mis au bas d'un crucifix :

« Vous qui pleurez, venez, venez à lui qui pleure,
» Vous qui souffrez, venez, il soulage et guérit.
» Vous qui tremblez, venez, aux humbles il sourit,
» Vous qui passez, venez, tout passe et lui demeure. »

venaient de lui. Dante et le Camoëns menèrent une vie errante et misérable. Milton vendit le *Paradis perdu* pour un morceau de pain. Le grand Corneille lui-même, malgré ses immortelles tragédies, mourut dans le dénuement et l'oubli. Le silence voulu de Boileau ne put décourager La Fontaine et nous devons à sa persévérance les fables inimitables qui l'ont rendu immortel (1).

La tiare même ne dispense pas l'homme de cette nécessité de lutter constamment, et Dieu ne serait pas juste si l'exaltation suffisait pour pénétrer sans lutte, donc sans mérite, dans le royaume des cieux.

Quand on constate la corruption du clergé et de la noblesse, à l'époque qui précéda la grande révolution, cette absence de lutte pour obtenir la victoire de la chasteté sur la concupiscence, le triomphe de la bête, du corps sur l'âme, s'explique et l'on n'est pas étonné que tant de membres du clergé séculier et régulier se soient jetés avec frénésie dans le mouvement. *Rien n'est méchant et furieux comme un ange déchu.* Il n'est pas étonnant que les nobles aient manqué de sagesse, d'abnégation et de vaillance ; qu'ils n'aient pas eu le courage d'imiter la conduite d'une femme, de Marie-Antoinette, accompagnant volontairement son mari dans cet enfer de Paris, sachant où son dévouement la conduisait (2). Ils émigrèrent, laissant leur roi se débattre au milieu d'une foule excitée et affamée par la révolution.

(1) Ces génies ont d'ordinaire un caractère bizarre et peu d'agréments dans la conversation. Pour les retrouver, il faut les lire. Mme La Sablière, qui avait recueilli l'inimitable fabuliste, avait coutume de dire : J'ai trois bêtes : mon chien, mon chat et La Fontaine.

(2) C'est sur une telle héroïne, sur cette victime du devoir que des écrivains ont bavé le venin de la calomnie.

TESTAMENT D'UN HORLOGER.

Je n'ai pu résister au désir d'embellir mon ouvrage d'un petit chef-d'œuvre d'horlogerie. Je regrette de ne pas connaître le nom de l'homme de bien qui enseigne si spirituellement les règles à suivre pour trouver la félicité :

« Ma dernière *heure* va sonner! Mon existence ne » tient plus qu'à la pointe d'une *aiguille*. Mais avant » d'être couché dans la *boîte funèbre*, prêtez une oreille » attentive au *timbre* fêlé de ma voix qui s'éteint. Cette » dernière *minute* est précieuse. Il n'y a pas une *seconde* » à perdre.

» Que l'honneur soit toujours le *ressort* de ta vie et la » prudence le *régulateur* de tes actions. Si tes *mouve-* » *ments* sont *réglés*, si l'amour du prochain est la *clef* de » ta conduite, les *heures* s'écouleront pour toi dans la » joie et le bonheur.

» Ne *rhabille* jamais la fraude avec *l'émail* trompeur : » le vol est un *grain* de poussière qui arrête les *rouages* » d'une conscience pure et tranquille, souvent même il » fait des trous qui ne sont pas en *rubis*.

» Si tu suis mes conseils, tu n'auras pas besoin, » quand la *chaîne* de tes jours *baissera*, de *remonter* le » cours de ta vie ou de chercher des *échappements* et tu » pourras sans *balancier* te *mettre d'accord* avec le *grand* » *horloger* de l'univers, car tu auras les mains *nettes* » *et polies* et nullement *gravées et guillochées* par le *frot-* » *te[illegible]t* des mauvaises actions.

» [illegible]eu, mon fils, je casse mon *verre de montre* et » ne peux plus le remplacer ».

« Du Cadran ».

Le journal ajoute : Espérons que ce brave homme au cœur d'*hor*, *loge* au ciel.

—

Le quatrain suivant, que j'ai composé en l'honneur de notre concitoyen le plus universellement connu (1), contient aussi des préceptes qui, suivis, rendraient l'homme heureux :

Ce gai compatriote, illustre Bruxellois,
De la grande cité le plus ancien bourgeois,
N'a pas d'ambition, ne connait pas le vice ;
Il fait bien ce qu'il fait et le fait sans malice.

LE LIEN FÉODAL

Le lien féodal forçait de reconnaître une autorité. Il est heureux qu'il ait existé dans un temps de barbarie et de violence, car c'est ce lien renforcé par la race virile des ducs de l'île de France qui a eu raison des petits despotes et fait l'unité française. Le but fut dépassé. Richelieu détruisit totalement l'influence des grandes familles. Alors naquit le despotisme royal qui écrasa, corrompit, ruina la France et la conduisit à la révolution.

L'Allemagne fut vaincue et déchirée par sa voisine unie et forte jusqu'au jour où tous les souverains se reconnurent les vassaux du Roi de Prusse.

Le lien féodal ainsi reconstitué a fondé l'unité allemande que la victoire a consacrée.

LE NOTARIAT

Le droit d'aînesse existe encore en faveur des familles notariales.

(1) Menneke-Pis.

Il est assez curieux de faire observer, car personne ne s'en doute, que les notaires remplissent les fonctions des anciens seigneurs. Ceux-ci dans l'étendue de leur fief, tout comme le notaire dans son ressort, donnait de l'authenticité aux actes de la vie civile, vente, mutation, etc. Plus on change, plus c'est la même chose.

Seulement je crois que les nouveaux seigneurs perçoivent des droits un tantinet plus élevés.

La généalogie des notaires pour connaître ceux qui ont succédé à leur père, aïeul, bisaïeul, trisaïeul, quatrième aïeul serait intéressante à faire. On constaterait une fois de plus combien il est difficile de faire souche.

Les majordomes ou maires de palais ont succédé aux Rois. Mais Pepin (1) tuait un lion de sa main.

Que les notaires qui ont remplacé les anciens seigneurs dont ils étaient les *notarii* où les officiers chargés de recevoir les actes, s'aguerrissent pour étouffer l'hydre révolutionnaire, qu'ils fortifient leur

(1) Pepin de Landen donna sa fille Begga en mariage à Ansegise, un des principaux officiers du Roi (encore une famille entée ou continuée par la femme).

Pepin de Herstal, issu de ce mariage, hérita ainsi des qualités militaires de son père et par sa mère Begga des qualités administratives de son grand-père. Il transmit ses qualités à ses descendants. Le fils de Pepin le Bref, Charlemagne, eut les deux qualités réunies développées au plus haut degré. Je le répète, une race, une famille grandit en vigueur physique, morale et intellectuelle par l'éducation et les alliances.

Les deux premiers Pepin, le troisième Pepin, son père Charles Martel et son fils Charlemagne sont des illustrations du pays, des gloires qui appartiennent tout entières à la Belgique. C'est sur cette terre de liberté et d'indépendance que leur virilité se développa.

virilité, afin que leurs fiefs ou études passent de père en fils pendant plusieurs générations, ils deviendront les grands terriens du pays, prélevant comme jadis les seigneurs féodaux sur toute une étendue de territoire des droits de leurs tenants et aboutissants dans tout acte important de la vie de ceux-ci, succession, acte de mariage, acquit d'immeuble etc.

Que l'hérédité des fiefs ou études se maintienne plusieurs générations dans les mêmes familles par des fils virils et la féodalité se trouve reconstituée. Elle eût déjà été visiblement rétablie si la force successive n'était pas si faible dans le corps des notaires.

Quand une institution se relâche comme la noblesse avant la révolution, on n'aperçoit plus bien son utilité sociale et elle tombe.

Maintenant les fiefs ou études entrent dans d'autres familles par mariage, héritage, accord ou extinction. Mais si la corruption se met dans le corps des notaires, les études passeront violemment et d'un bloc en d'autres mains.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets.

C'est à un corps qui possède des privilèges à se conduire bien, a donner l'exemple de la virilité, de l'honneur et du devoir s'il veut les conserver.

Cet article m'a paru nécessaire, car les notaires sont les conseils des familles, ils règlent des questions où de graves intérêts sont en jeu, ils partagent les fortunes, les tiennent toutes en mains et il importe que ces fonctions importantes et délicates soient exercées par la crême des honnêtes gens (1).

(1) Les riches et les forts sauront toujours se défendre. Les petits et les faibles seuls pâtissent.

LE POUVOIR DOIT VENIR D'EN HAUT

Une société ne prospère que si l'exécutif est stable et permanent. L'Église a soutenu tous les assauts, parce qu'elle est supérieurement gouvernée par un collège de 70 cardinaux. Une intelligence tombe, elle est immédiatement remplacée par une autre intelligence. Il faut faire preuve de beaucoup de savoir et de tact pour monter les divers échelons de cette admirable hiérarchie. Une longue préparation est exigée avant de confier à l'homme choisi avec soin une mission supérieure. L'Église serait-elle encore si bien dirigée si l'on abandonnait à un collège de prêtres le choix des curés, des chanoines, des évêques et des cardinaux? Pourtant ces électeurs seraient tous instruits et éclairés et plus à même que le peuple de bien connaître le caractère des candidats. L'existence des cardinaux *in petto* renforce encore cet esprit de suite qui fait que le Pape nomme pour ainsi dire son successeur en choisissant les membres du conclave.

Sur le Mont-Titan en Italie s'élève la petite république de Saint-Marin (1) fondée au commencement du IVe siècle par le saint de ce nom. Elle est restée indépendante jusqu'à ce jour grâce à un gouvernement stable qui maintient un esprit de suite. Le pouvoir législatif est exercé dans cet État par un conseil souverain dit Conseil Prince de soixante membres. Il comprend vingt nobles, vingt bourgeois et vingt propriétaires campagnards. Ces conseillers sont élus à vie et

(1) H. HAUTTECŒUR. *La république de San Marino*. Bulletin n° 2, année 1895, de la Société royale belge de Géographie.

ne sont révocables que pour un grave délit. Quand un conseiller vient à mourir les cinquante-neuf autres élisent son successeur en maintenant la proportion entre les catégories. Ce conseil vote les lois, choisit les fonctionnaires, confère les titres de noblesse, nomme dans l'ordre équestre de Saint-Marin, exerce le droit d'amnistie et de grâce. Il élit dans son sein le conseil des XII, espèce de députation permanente qui sert d'intermédiaire entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif confié à deux régents, l'un noble, l'autre bourgeois ou propriétaire campagnard. Tous ces mandats, sauf celui du régent, s'exercent gratuitement. Cette petite république qui ne compte que 8,500 habitants défendit maintes fois les armes à la main son indépendance. Quand Garibaldi se réfugia en 1848 sur son territoire avec ses troupes en déroute, elle sut se faire respecter par les vaincus et les vainqueurs. Des spéculateurs voulurent installer à Saint-Marin en 1879 une maison de jeu à l'instar de celle de Monaco. Ils promirent de prendre à leur charge tout le budget de l'État, et d'exécuter de grands travaux d'utilité publique. Il existe une telle honnêteté dans cette petite république si sagement gouvernée que les corrupteurs furent honteusement chassés. Les régents adressèrent à cette occasion au peuple cette admirable proclamation :

Ce n'est pas la prospérité matérielle qui maintient la bonne renommée des États libres; ce sont les grandes vertus des républicains fiers et sincères, l'abnégation qui dans la pauvreté sait repousser les richesses, le courage qui ne craint pas d'aller à la rencontre du péril et la magnanimité qui sait refuser avec mépris tout ce

qui pourrait corrompre le peuple et attenter au salut public (1).

Voilà comment parlent et agissent des hommes qui veulent transmettre à leurs enfants « l'héritage de la liberté dans sa sainteté et sa pureté ».

Un esprit de suite existe également dans les ordres religieux qui se sont maintenus à travers les siècles malgré les tribulations et les vicissitudes. Le supérieur s'entoure d'un conseil discret et nomme pour ainsi dire son successeur en choisissant avec soin les provinciaux.

Pour devenir franc-maçon il faut être quelqu'un, c'est-à-dire un homme au-dessus des autres par l'instruction, la fonction occupée ou la fortune. Je n'ai jamais entendu dire que les francs-maçons se réunissaient pour nommer un comité directeur et que ce comité se renouvelait périodiquement (2).

Les ouvriers sont-ils convoqués à la maison du peuple pour élire les chefs? Je ne crois pas que le principe du suffrage est appliqué dans le choix des meneurs. Ce sont toujours les mêmes qui tiennent la caisse ou sont les maîtres. Là aussi le désir de réussir a fait sentir le besoin d'une direction stable, d'un esprit de suite. Là encore le pouvoir vient d'en haut car la plupart des chefs ont des lieutenants de leur choix, des hommes à leur dévotion qu'ils salarient. Eux seuls choi-

(1) Les grandes loteries, les tripots municipaux, les paris mutuels (il a été officiellement constaté que quatre millions ont été risqués en une seule course) sont la honte et le fléau du siècle. Les gouvernements devraient réagir contre le mal par la voie diplomatique.

(2) Il serait curieux de savoir comment la loge se gouverne pour connaître les conditions qui rendent une société durable.

sissent les sous-ordres et nomment aux fonctions (1). En Allemagne le parti est dirigé par un triumvirat. Sans doute cette dictature ne s'exerce pas toujours sans révolte, mais elle se maintient car les tribuns populaires menacent de jeter le manche après la cognée si leur volonté n'est pas aveuglément suivie, s'ils ne restent pas les seuls maîtres. Leur domination existe et perdure en vertu d'un acquiescement tacite, car on sent que leur retraite, amenant des chefs inexpérimentés, serait la débâcle. Récemment Bebel réprimait une tentative du nombre ou d'en bas de régenter le haut en s'écriant : « on terrorise par le vote des masses inintelligentes les chefs intelligents. On les dégoûte du parti et de la politique. » Cette nécessité de ne pas s'agiter en luttes stériles, de ne pas perdre le bénéfice de longs et coûteux efforts fait voir le danger d'abandonner le choix des chefs socialistes aux masses inintelligentes ; on laisse même entendre que l'intervention dans les affaires du nombre inexpérimenté et irréprochable dégoûterait les chefs intelligents et ce principe du suffrage qu'on reconnaît mauvais et dangereux pour un parti, on l'applique

(1) Les meneurs défendent leur subordonnés et soignent la caisse tout comme un ministre le fait pour ses employés et son budget. Eux et leurs auxiliaires ont des traitements qui représentent les revenus d'une grosse propriété. Des socialistes trouvant que c'était inepte de crier contre les riches et de créer des riches avec les fonds mêmes réunis pour les supprimer, proposèrent au congrès de Francfort la nomination d'une commission chargée de reviser les appointements, de réduire à 3000 marcs (3700 fr.) les traitements maxima et d'empêcher le cumul des petits bénéfices. Bebel s'y opposa disant que si la proposition était adoptée, des milliers de fonctionnaires et rédacteurs donneraient leur démission. On le voit, plus cela change, plus c'est la même chose. Il y aura toujours des chevaux de luxe et des chevaux de labour.

inconsidérément lorsqu'il s'agit du salut, du bien-être de tous. On ne peut être plus aveugle. Et notez que les membres de la maison du peuple, des congrès ouvriers ne sont pas les premiers venus. Ce sont des ouvriers selected, bien payés. Les autres n'ont ni le temps ni les moyens de s'occuper de politique.

Jadis au Chili le président en fonctions désignait son successeur. L'esprit de suite qui en résultait fit que ce pays marchait à la tête des États de l'Amérique du Sud. La révolution et l'or de l'étranger ont changé tout cela. Le Chili connaît maintenant, tout comme ses malheureuses voisines, les calamités et les dissensions civiles à l'état aigu et chronique.

Le Mexique depuis dix ans est gouverné par le même président. On n'entend plus parler de cette république jadis si troublée.

Quand la royauté devint élective en Pologne, cette nation perdit sa puissance par un manque de continuité dans la direction des affaires. Des troubles accompagnaient l'élection du roi. L'étranger s'en mêla pour affaiblir la Pologne, lui ravir des provinces et finalement en faire le partage.

Un ancien ministre, qui n'est pas suspect, vu qu'il préconise comme remède au mal l'extension du système par la décentralisation, nous montre à quel résultat il conduit. Nous avons voulu, dit-il, essayer d'être les ouvriers de la grandeur, de la prospérité et de la gloire du peuple, nous n'avons su créer en vérité que les déficits chroniques du budget et un désordre administratif épouvantable. Mais où les inconvénients de notre organisation politique éclatent avec la plus douloureuse évidence, c'est dans la sujétion réciproque du pouvoir

législatif et du pouvoir exécutif. Le député gagne le ministre et celui-ci, en échange, accapare le député. De là la conviction dans le public que le bon droit ne suffit pas pour avoir raison sans l'appui des députés et que le concours de celui-ci peut, en revanche, procurer le moyen de perpétrer toutes sortes d'injustices.

Cet homme d'État qui préconise, comme remède au mal, l'extension du système en rendant les pouvoirs locaux aussi indépendants que possible, ignorait probablement ce qui se passe dans un pays où la décentralisation est appliquée. St-Denis, dit M. Fernand Naudier, est un champ d'expérience où fleurit en partie l'ordre social qui nous est réservé par les terroristes. Un rédacteur du *Temps* a eu l'idée d'interroger les habitants sur les bienfaits qu'ils doivent à leur extraordinaire municipalité. Ce n'est pas sans peine qu'il a mené son enquête à bonne fin. Telle est la liberté dont jouissent les citoyens de la cité socialiste qu'ils ont répondu à la condition de ne pas être trahis. Ils vivent dans la terreur. Ils redoutent les atroces vengeances de la bande qu'ils ont eux-mêmes installéeà la mairie et qui ne souffre pas même la critique ou la plainte. Les propriétaires de Saint-Denis se regardent comme ruinés. Ils ne touchent aucun loyer. Ils n'osent pas présenter une quittance ni réclamer le plus faible à-compte assurés qu'ils sont de ne recueillir que des injures, des menaces et des violences. Ils voudraient se débarrasser de leurs immeubles, mais ils ne trouvent pas d'acquéreur. Les commerçants sont aux abois. Les conseillers municipaux établissent des surtaxes d'octroi pour envoyer des subventions à la grève du Pas-de-Calais. Les industriels abandonnent la lutte. Perpétuellement menacée de

cessation de travail, sans influence sur leurs ouvriers, ils ne peuvent plus prendre d'engagements fermes. Ils n'acceptent plus de commande, ils n'ont qu'à fermer boutique. Les voies publiques sont le domaine de bandits qui s'intitulent anarchistes. Les habitants de la commune qui reviennent de Paris par le chemin de fer sont obligés pour gagner leur domicile en sûreté d'attendre dans la gare le passage d'une patrouille armée. J'ai trouvé cette citation aux annales parlementaires et M. Liébaert, député pour Courtrai, la terminait par cette réflexion : si je devais livrer à mes adversaires les armes qu'ils réclament dans le but qu'ils annoncent, je croirais avoir commis un acte de folie ou de trahison.

Effrayés par le résultat des élections générales, nous avons composé le corps électoral pour la commune avec plus de prudence et de sagesse.

Chat échaudé craint l'eau froide.

Mais n'avons-nous pas commis un acte de trahison et de folie? Je le crains.

M. Edmond Picard qui rend de grands servicees par l'indépendance et la netteté de son langage et sa correction en certains cas (il a voulu que son fils qui avait tiré un mauvais numéro se fît soldat) avertit charitablement le pays du sort qui l'attend avec un corps électoral comme celui qui existe à la Chambre.

« Le parti odieusement attaqué en l'un de ses soldats, » écrit le sénateur socialiste, s'habitue à l'idée de » représailles sans merci. Et quand vient pour lui » l'heure du triomphe, c'est d'une main de fer qu'il » écrase et qu'il étrangle.

» Tenez-le-vous pour dit, aveugles imprudents qui » vilipendez en votre sottise et votre inconscience.

» L'*heure est proche* ou l'iceberg va culbuter submer-
» geant ce qui flottait au-dessus des eaux, élevant à la
» lumière ce qui était caché dans l'abîme.

» Ce jour-là sera celui des comptes, des comptes
» terribles de ce peuple qui dans sa générosité ne
» pensait qu'à déchirer le livre des dettes et à qui par
» vos insolences, par vos coups de plume qui essaient
» d'être des coups de couteau, vous donnez insensible-
» ment la conviction que ce sera justice de n'en
» oublier aucun et de faire payer, en monnaie brûlant,
» jusqu'au dernier sou, jusqu'au dernier liard (1). »

Et qu'on ne dise pas que le péril est lointain.

Si Bruxelles avait voté comme Liége, le ministère issu de la majorité et composé au prix des plus déplorables concessions, eût ouvert une ère de troubles, de discordes, de déficits et de violences.

Ce n'est pas ainsi que nos pères entendaient la liberté. Ils la maintenaient par un contrôle sévère d'un exécutif stable.

Ce système se retrouve dans nos administrations provinciales.

A la tête de nos provinces se trouve un homme désigné au choix du gouvernement par l'élévation de son caractère, son tact et son mérite. Ce haut fonctionnaire est conseillé et constamment surveillé dans ses actes par une députation permanente. Un conseil d'hommes libres et indépendants exprime les vœux et les tendances de l'opinion publique, concilie les intérêts

(1) Quinze cents francs pour avoir indiqué l'adresse d'un confrère. Il faut avouer que le salaire n'était pas proportionné à la peine. Le plus affreux bourgeois le ferait pour cent sous, le propriétaire pour rien.

dans les délibérations précédant le vote, règle le budget et contrôle les dépenses.

La libérté provinciale n'existe-t-elle pas?

L'ensemble des rouages de nos administrations provinciales ne fait-il pas l'admiration de l'étranger?

Nos gouverneurs mettent généralement une certaine coquetterie à prouver par leurs actes, que placés si haut, ils se sont dégagés de l'esprit de parti, et grâce à ce chef stable, les bons employés sont à l'abri d'une majorité. Celle-ci capricieuse et changeante, récompense autant et plus les services électoraux que le zèle au service du pays (1).

L'extension du régime provincial s'impose si nous ne voulons pas que nos villes deviennent les châteaux forts de l'anarchie. Le désordre, aggravant la crise industrielle et agricole, affamerait notre peuple. La situation deviendrait épouvantable. Des troubles plus terribles que ceux du XVI^e^ siècle arrêteraient net le développement de notre prospérité inouïe au grand profit de l'étranger. Nos populations si laborieuses et si honnêtes ne méritent pas ce sort cruel.

LA SITUATION

Ce que je vais dire prouve une fois de plus qu'il ne faut jamais être absolu.

L'ancien corps censitaire a donné au pays douze lustres de paix et de prospérité. Sous ce régime de liberté et de progrès l'oppression ne venait ni d'en haut

(1) Toute extension du suffrage exige un renforcement de l'exécutif. On y est fatalement amené.

ni d'en bas! (1) Le Belge était l'homme le plus libre et le plus indépendant de la terre. Le courtisan, dans le mauvais sens du mot, était un être inconnu chez nous; le tribun populaire une curiosité. Le pays avait à son service des ministrables, c'est-à-dire une élite d'hommes instruits, intelligents, pratiques, influents par leur caractère, le prestige d'une grande fortune ou d'un remarquable talent, qui s'occupaient presque exclusivement de la chose publique et que l'opinion plaçait pour ainsi dire au gouvernail de l'État lorsque des fautes amenait la chute du parti au pouvoir. Ces hommes d'État admirablement doués possédaient cette autorité qui maintient l'union et la discipline. Le Belge, qui se distingue par son bon sens, maintenait une administration aussi longtemps qu'elle ne faisait pas de trop grosses fautes (2). Grâce à l'honorable composition des deux partis, il n'y avait pas alors ces impatiences de parvenir. Un ministère, un collège échevinal, aux leçons d'une longue expérience, finissait par acquérir la pratique des affaires et leurs actes s'inspiraient de l'intérêt général.

L'abaissement du cens en 1848 a permis aux clubs politiques de désigner au choix du corps électoral plus souple, moins au courant des hommes et des choses, des candidats d'une valeur moindre. Le niveau intellectuel et moral de nos assemblées a graduellement baissé. Nos

(1) L'oppression d'en bas, de cette masse irresponsable et sans but, est la pis de toutes. C'est le plus terrible fléau que Dieu envoie à un peuple en punition de ses fautes. On l'a déjà dit : un peuple a le gouvernement qu'il mérite.

(2) Le corps censitaire était cependant très sensible comme le prouve le triomphe des conservateurs à Bruxelles en 1884 à 1,500 voix de majorité.

arrondissements sont devenus des bourgs pourris. Les hommes de valeur se sont éloignés de l'arène politique ne voulant pas dans leur conscience d'honnête homme pactiser avec certaines tendances des associations politiques. Le parti libéral s'est désagrégé. Le nouveau corps électoral a fait disparaître les derniers libéraux qui avaient encore souci de l'avenir du pays (*rari nantes in gurgite vasto*). Pas un homme dont le cœur est à la hauteur de l'intelligence, pas un homme soucieux de l'avenir de la patrie, ne voudra admettre qu'on ne prépare qu'une seule classe de la société, la classe la plus pauvre, à la défense de l'ordre et de la patrie. Quelques hommes de valeur qui veulent doter le pays d'une armée honnêtement et loyalement composée surnagent encore. Ils s'imposent par la haute considération qui s'attache à leur personne. Ils disparaîtront bientôt et le parti conservateur comme le parti libéral sera décapité (1).

Nos associations politiques où le mesquin esprit de parti domine fatalement, manœuvrent maintenant avec un corps électoral composé d'êtres inconscients, n'ayant ni le temps ni les moyens de s'éclairer. C'est le triomphe des nullités bruyantes, promettant tout, même la lune en plein midi (2).

(1) Nous n'avons pas comme l'Angleterre une Chambre de lords, cette pépinière d'hommes d'État entretenant l'esprit de suite, maintenant la tradition, conciliant admirablement le passé et le présent, se mettant à la remorque des foules pour mieux les diriger.

(2) Un observateur a dépeint d'une manière magistrale la majorité que nous prépare cet e foule aveugle, ces masses qui n'obéissent qu'aux impressions du momen', à quels maux et à

Deux choses sont incontestables :

1° Que le parti libéral n'a plus une personnalité assez forte pour établir cette union et cette discipline qui permettent de gouverner ;

2° Qu'un ministère conservateur, partisan du service personnel, est le dernier ministère parlementaire possible (1).

Constituons honnêtement et loyalement notre armée gardienne de l'ordre et protectrice de nos frontières, par l'exploitation d'une colonie grande comme quatre-vingts fois la Belgique (2), assurons du travail à nos classes laborieuses. Soyons justes. Faisons notre devoir.

quelles vicissitudes peut être exposé un pays livré aux convoitises des ignorants et des incapables.

» L'envie des supériorités et l'appétit des jouissances ; les gros » mots remplaçant les belles manières ; des rodomontades et des » billevesées, constituent tout le bagage scientifique ; des déclama- » mations à froid et de la ferblanterie en guise d'éloquence ; une » audace niaise tenant lieu de talent ; de vaines parades pour » éblouir les ignorants ; des enfoncements de portes ouvertes ; les » grossièretés de langage cachant le vide des arguments ; la bru- » talité et les bravades à défaut de logique ; l'invective suppléant » la dialectique ; des discours incendiaires... des interpellations » sans raison d'être ; des motions d'ordre sans utilité pratique ; » des propositions nuageuses, saugrenues, abracadabrantes ; » l'injure et la calomnie quand manquent les raisons ; les antécé- » dents judiciaires glorifiés sans vergogne ; les insanités et les » mœurs tumultueuses des meetings transplantées dans une des » plus augustes assemblées du pays et pour couronnement la » fureur rabique produite par des liqueurs alcooliques, obligeant » d'en interdire l'usage aux élus de la nation.

(1) Pas un, parmi les députés antipathiques à la constitution d'une forte armée, n'a le prestige qu'il faut pour former une majorité gouvernementale.

(2) Tout est à faire au Congo. Tant mieux ! Cela donnera de l'activité à nos industries et de l'ouvrage à nos ouvriers.

Aidons-nous, le Ciel nous aidera et la Belgique sera sauvée.

S'il le faut, faisons un appel à la nation, au bon sens belge, à tous les électeurs âgés de 35 ans (40 pour les célibataires). Les politiciens n'auront pas eu le temps de travailler et de vicier cette couche. Elle nous donnera une constituante comme celle de 1830, qui, de même que l'assemblée nationale en France de 1870 (1), fera de la bonne besogne.

LE CORPS ÉLECTORAL

Il est indispensable que le pouvoir public soit contrôlé par des hommes indépendants et libres. Le meilleur des hommes doit être surveillé, remonté de temps en temps comme une pendule (2).

Comment établir ce corps électoral?

(1) Elle a constitué une armée qui a rendu la France, vaincue et humiliée, plus forte et plus respectée que jamais. Avec une telle armée, la révolution est impossible et tout doit se dénouer pacifiquement.

(2) Les finances de Bruxelles montrent le danger d'une administration où tout se fait entre amis. Lors de la conversion, il fut émis 2,670,486 titres à 100 francs. Bruxelles a donc 267 millions de dettes. La capitale n'a pas 200,000 habitants. Elle a donc 260,000,000 : 200,000 = 2,600 : 2 ou une dette de 1,300 francs par tête. Cet intérêt exige un impôt de 13,00 × 3 (en tenant compte de l'amortissement) ou 39 francs par habitant, soit 200 francs par ménage. (A la décharge des autorités communales il faut ajouter que Bruxelles, ce joyau du pays et du monde, a été joliment assainie et embellie; que beaucoup de ces dépenses sont productives et diminuent d'autant les charges des contribuables.)

Quoi qu'il en soit, pour pouvoir continuer à payer les intérêts de

Pour connaître une personne, il faut avoir eu des affaires d'intérêts avec elle (1). Le patron est parfaitement éclairé sur l'honorabilité des familles. Celles qui vivent d'expédients lui sont connues. Le plus farouche démagogue quand un nouveau client se présente aura soin de s'informer de sa solvabilité. Il n'a confiance qu'en ceux qui ont de l'argent et beaucoup d'argent. Pour gouverner le pays, rendre les hommes heureux, on n'a confiance que dans les dépenaillés, c'est la logique humaine. Tout riche est représenté comme un repu, un malfaiteur, un homme qui s'est engraissé ou qui s'engraisse de la sueur du peuple. Les gros contribuables et les propriétaires sont cependant en situation de mieux connaître les citoyens qu'une vie honorable désigne aux suffrages et de savoir si une gestion mérite le blâme ou la louange.

Plus le corps électoral est restreint, plus le choix est éclairé. L'académie française connaît parfaitement les qualités et les défauts des candidats. Ses choix éclairés rendent ce corps célèbre aussi immortel que ses membres. Un ministère qui se perpétue quand un

cette dette colossale, qui exige une annuité de plusieurs millions (la 1/2 du budget de la ville), il faut que le pays reste riche et tranquille. (Je le répète : le seul moyen d'imposer la rente est de maintenir l'ordre — émettre des titres à 5 p. c. et prendre 50 centimes pour l'impôt, revient à emprunter à 4 1/2).

Avec les dettes fabuleuses qui existent actuellement, le moindre désordre serait un désastre. La confiance disparaîtrait. Les titres seraient jetés dépréciés sur le marché. Comme les lots de ville sont presque exclusivement entre les mains de la petite épargne, les humbles et modestes familles, les ouvriers économes perdraient leurs petites économies si péniblement « amassées ».

(1) Il faut avoir hérité ensemble, dit-on.

ministre se retire ou meurt connaît parfaitement celui qu'il appelle à le remplacer.

Nous avons établi que l'abaissement du cens en 1848 a permis de faire passer des députés moins estimables. Ce corps électoral ainsi étendu avait cependant encore le temps et les moyens de s'informer de la valeur morale et intellectuelle des candidats. La société était encore trop bien surveillée. Nous aurons bientôt les tripotages des pays qui sont dans le mouvement et le progrès.

Tout le monde ne peut être ministre, de même tout le monde ne peut être électeur. Tout le monde peut le devenir par le travail et la persévérance. Voilà l'égalité. Entrer dans le corps censitaire était une récompense, un but à atteindre, en sortir une punition (1).

(1) Qu'on consulte une liste d'électeurs censitaires, sept sur dix l'étaient devenus par leur travail. Combien d'autres, au contraire, qui avaient tout pour eux, fortune, famille, physique, instruction et protection en sont sortis en punition de leur inconduite, de leur paresse ou de leur imprévoyance. Conserver sa fortune est aussi difficile et aussi honorable que d'en acquérir une dans ce siècle d'entraînements, de spéculations et de débauches. Le corps électoral n'était donc pas un corps fermé, mais un corps largement ouvert. Un sur dix Belges en âge d'électeur était électeur général. D'ailleurs sous l'ancien régime l'homme qui n'avait pas la patience d'obtenir d'un travail persévérant la surface qu'il fallait pour payer le cens pouvait devenir immédiatement électeur et électeur influent. La vraie élection se fait à l'association. Le corps électoral entérine simplement les choix qu'elle fait. Il suffisait donc de payer la cotisation de membre, quelques francs, pour devenir grand électeur.

On s'est apitoyé sur le sort d'un ministre qui n'était pas électeur. Ce citoyen avait les moyens de payer une petite propriété et s'il ne l'était pas, c'est qu'il ne le voulait pas. Je ne vois pas pourquoi il faut plaindre l'homme possédant une grande fortune mobilière ou un beau traitement qui vit en appartement et ne paie pas d'impôts, parce qu'il n'est pas électeur. Pas de droit sans charges.

Le corps censitaire est tombé à cause de son attitude dans la

L'électorat n'est pas un droit, c'est une fonction.

La société a le devoir d'exiger des garanties, de s'assurer si l'électeur est bien capable de remplir cet acte important dont dépendent la tranquillité, la prospérité et l'avenir de la patrie. Les dernières élections ont constaté, une fois de plus, que les idées de désordre font le plus de ravage parmi les populations illettrées. Il est donc nécessaire que l'électeur ait une certaine expérience de la vie et qu'il sache lire pour s'éclairer. Il faut

question militaire. Un referendum eût prouvé que son égoïsme n'était pas aussi grand qu'on le prétendait. Si l'on avait nettement posé à tout électeur général cette question : est il juste de ne préparer qu'une classe de la société, la plus pauvre, à la défense de l'ordre et de la patrie, sa réponse eût été consolante. On a faussé la situation et trompé l'opinion en interrogeant les clubs électoraux à ce sujet. Ils n'avaient aucun mandat pour répondre en nom et place des électeurs généraux.

Il est temps que nos associations politiques qui sont la cause du malaise dont souffre le pays mettent leur confiance dans les hommes qui font un noble usage d'une fortune héritée ou honorablement acquise et qu'elles écartent les brouillons qui font appel au bas sentiment de haine et d'envie en parlant des nobilions. Un noble qui déshonore son nom mérite la réprobation. Celui qui se conduit bien a droit, comme je l'ai prouvé, à l'estime, au respect, à la considération de tous. Que nos associations politiques se rallient autour des bonnes et honnêtes familles et des hommes qui ont la noble ambition d'en fonder une, elles s'en trouveront bien. Le peuple est l'arbre, la bourgeoisie les branches, et la noblesse les fruits. Les branches se coupent et se renouvellent. Le fruit mûrit et tombe. Un fruit, conservé des siècles dans l'eau-de-vie du devoir et de l'honneur est un phénomène social.

Qui vante ses aïeux et vit dans la paresse.
Sous un manteau d'emprunt cache en vain sa bassesse ;
D'une famille illustre, il se dit rejeton,
Il ment le désœuvré, ce n'est qu'un avorton.

Un peuple en révolution est un arbre désséché. Sa sève ne monte plus dans les branches et celles-ci ne portent plus de fruits.

également que l'électeur soit intéressé à la bonne marche des affaires, qu'il s'aperçoive par les impôts directs qu'il paie, où conduit une mauvaise administration.

L'intérêt est un grand mobile des actions humaines. Mais si l'on doit admettre dans le corps électoral toutes les classes de la société afin que toutes soient défendues et protégées, il ne faut pas non plus que le nombre aveugle écrase et domine.

Enfin il est bon d'encourager celui qui se prépare à la défense de l'ordre et de la patrie en lui accordant le pas sur les autres citoyens (1).

Partant de ces vérités, il faut exclure du corps électoral tout citoyen qui ne sait pas lire (les partis seraient ainsi intéressés de s'occuper de l'instruction de l'enfant du pauvre) ; *exiger des conditions d'âge*, 35 ans et 40 ans pour le célibataire (le temps fait une sélection et l'âge mûrit (2).

(1) On avait réservé quelques fauteuils au Sénat pour les illustrations en dehors des éligibles. Pas un officier, pas un magistrat, pas un fonctionnaire, pas un de ces hommes qui consacrent tout leur temps au pays, renonçant à tout espoir de faire fortune n'a été choisi comme sénateur. Ces fauteuils réservés ont recueilli les épaves politiques. Dévouez-vous dans une démocratie à la chose publique. La présence des Frère-Orban, des Lambermont, des Van der Smissen, des Brialmont était tout indiquée dans ce corps respectable.

(2) On laissera l'ouvrier tranquille jusqu'à l'âge de 35 ans et alors le danger sera moindre qu'il se laisse entraîner, il connaîtra son monde. Les meneurs n'auront plus aucun intérêt à remuer et à tromper la jeunesse ouvrière dans un but électoral.

Alexandre le Grand commença ses conquêtes à l'âge de puberté, il mourut à 33 ans. Napoléon fut commandant en chef de l'armée d'Italie à 26 ans ; Pitt ministre à 23 ans et son rival Fox député influent à 20 ans. Tous ne sont pas des Pic de la Mirandole. On

Sauf pour les propriétaires (on s'attache au pays où l'on possède des immeubles) *exiger des conditions de résidence* (le bon ouvrier ne change pas facilement de patron et de maison).

Le vote plural permet de contrebalancer sagement l'influence du nombre en donnant une voix supplémentaire à celui qui s'est préparé à la défense de son pays, à tout possesseur d'un immeuble, à tout contribuable qui paie 20 francs d'impôts directs sur la valeur locative, le mobilier et le foncier ; deux voix supplémentaires à celui qui paie 50 francs de ce chef et ainsi de suite une voix par 50 francs, en limitant à cinq le maximum des voix d'un électeur (1).

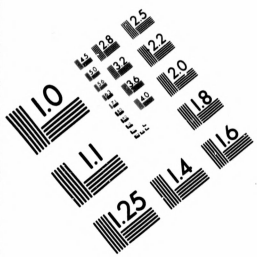
Par mesure transitoire les listes qui ont servi aux élections de 1894 seraient maintenues. Les conditions d'électorat ne seraient exigées que pour le nouvel électeur. Chaque année ces listes de 94 seraient naturellement épurées, le corps électoral assagi. Ces électeurs seraient comme les pères conscrits du nouveau corps

ne légifère pas pour des exceptions. Si une limite d'âge n'est pas nécessaire, on a tort d'exclure les élèves de l'école militaire, du grand séminaire et des universités. D'ailleurs les Alexandre et les Napoléon dans la fougue de leur jeunesse, les étudiants qui rêvent la gloire et la célébrité sont trop impétueux, trop impatients pour être des électeurs réfléchis.

(1) Cette liste de censitaires serait très utile pour les affaires. On aime à traiter avec les gens solvables.

Le peuple ainsi introduit à petites dose dans le corps électoral ne serait plus le nombre aveugle. Si le sang généreux du peuple, monte trop à la tête du corps social, celui-ci devient apoplectique et ses jours sont comptés. Je suis anti-démocrate, précisément parce que j'aime le peuple. C'est lui qui souffre le plus du désordre (le capitaliste se sauve) et ce désordre est fatal quand le nombre aveugle, inconscient, irresponsable décide et gouverne.





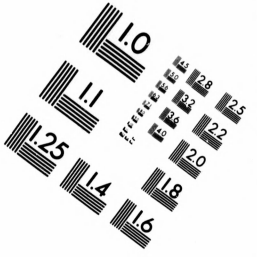
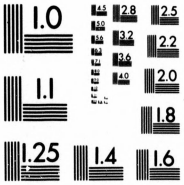
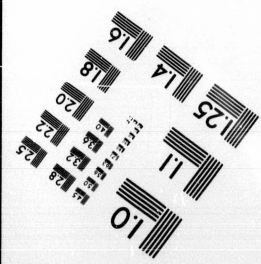
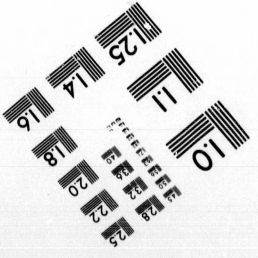


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







électoral. Avec l'usage que ferait le roi de prendre les bourgmestres en dehors du conseil communal, comme cela se pratique déjà pour les gouverneurs, aucune administration ne serait bouleversée par des hommes qui ne rêvent qu'innovations dangereuses, plaies et bosses (1).

On pourrait établir la représentation des intérêts de cette manière : Il y aurait trois corps électoraux qui nommeraient chacun leurs députés.

Le 1er comprendrait tous les citoyens âgés de 35 ans qui savent lire; le second tous ceux qui possèdent un immeuble; le 3me tous ceux qui paient 20 francs d'impôt sur les trois bases citées plus haut. Dans ce dernier corps on aurait 1 à 5 voix selon l'importance des impôts. Ces influences d'origine différente, les masses, les contribuables, les propriétaires se contrebalanceraient.

Je ne donne pas ces deux solutions comme bonnes. C'est une simple indication. Le poète oriente à tort

(1) La situation est tout autre qu'au XVIe et au XVIIIe siècle. La Belgique indépendante et maitresse de ses destinées se trouve placée entre deux grandes puissances. Une intervention étrangère n'est pas à craindre. Cette fois-ci nous laverons notre sale linge en famille et avec l'énergie qui caractérise le Belge quand il se reprend et voit qu'on l'a trompé, je plains les révolutionnaires.

Une chambre élue sous la pression de l'émeute n'est pas la représentation réelle de la volonté du pays. Le bon sens dit qu'un parti arrivé au pouvoir par la violence ne peut se maintenir que par la violence. C'est au détriment du trésor, par l'épuration ou la persécution des fonctionnaires intègres restés en dehors du mouvement que les factieux à la caisse de l'État récompensent ceux qui les ont fait parvenir. Les émeutiers ne sont jamais satisfaits. Ils n'ont jamais assez. Il en résulte un coulage et un gâchis épouvantables. Un tel gouvernement doit tomber sous le mépris public. Il est arrivé par la violence, il tombera par la violence. La peine du talion.

ou à raison; l'homme pratique et responsable, juge et décide quelle route il faut prendre (1).

L'INSTRUCTION

Le travail manuel délasse et repose le savant, la lecture l'artisan. Il est impossible d'éclairer l'ouvrier dans les meetings. Les partisans de la licence se font suivre d'un cortège d'âmes damnées qui assomment les contradicteurs (2). Il faut donc que le livre, le journal aille trouver l'homme chez lui pourqu'il entende le pour et le contre.

L'instruction obligatoire pourrait être établie tout en respectant la liberté des pères de familles en suivant cette marche : Tout enfant de onze ans serait appelé devant l'administration communale pour montrer qu'il sait lire. L'illettré serait envoyé d'office à une école officielle. Cette opération se ferait aussi vite que le tirage au sort. Qui veut la fin, veut les moyens.

Grâce à l'instruction universellement répandue l'unité allemande existait déjà dans les esprits avant sa réalisa-

(1) Je ne vois pas la grande utilité de faire durer l'agitation électorale par le maintien du ballotage. Le candidat le plus sympathique du parti vaincu obtient d'ordinaire plus de voix que le moins favorisé du parti vainqueur.

Chaque parti aurait ainsi ses élus. Une espèce de représentation proportionnelle.

(2) Le gendre du beau-père remplissait la salle du meeting d'auditeurs enthousiastes payés deux francs par tête. Les gêneurs étaient sifflés et mis à la porte. L'assemblée se terminait par un vote de confiance. Le député était déclaré innocent comme l'enfant qui vient de naître. Il passait pour une victime d'infâmes et odieuses calomnies. L'électeur prenait le change et la réélection se trouvait assurée.

tion. Le joug de Napoléon avait fortifié le sentiment national. Sortie de l'oppression, l'Allemagne, éclairée par ses écrivains se prépara pour empêcher toute nouvelle invasion (1).

Déjà sous le grand Frédéric, les parents qui n'envoyaient pas leurs enfants à l'école étaient passibles de peines correctionnelles, voire même d'emprisonnement. Or, il va sans dire que des hommes instruits comprennent mieux les instructions de leurs chefs, saisissent mieux ce qu'on attend d'eux, sont plus à même de rendre d'excellents services, exercent tous les devoirs de soldat avec plus d'intelligence et d'aptitude que des hommes dénués de toute instruction, ne possédant que la pratique et la bravoure.

On ne saurait trop répandre l'instruction, on ne saurait trop la généraliser : de tous temps les nations les plus civilisées ont obtenu une longue suite de prospérité et de victoires. L'histoire ancienne déjà en offre de remarquables exemples. Ne suivons-nous pas avec un étonnement admiratif la marche progressive de la puissance des Grecs et des Romains, les deux peuples les plus civilisés

(1) Ce ne sont pas des individus sans ressources, sans fortune, sans la moindre propriété qui forment les simples troupiers en Allemagne, mais des gens de toutes conditions, de toutes fortunes, des savants, des professeurs, des propriétaires, de riches commerçants, de puissants industriels, des ouvriers qui, par leur génie et leur travail, vivent dans l'aisance ; enfin, des hommes qui ont la conviction de leur valeur, qui ont une position sociale, qui jouissent dans leur pays d'une condition heureuse qu'ils défendent et par intérêt et par sentiment ; en un mot, en Allemagne, ce ne sont pas des soldats qui marchent aux combats, mais c'est la nation tout entière qui vole au péril pour maintenir ses droits, pour conserver intact le sol germanique, pour préserver les provinces allemandes des convoitises étrangères.

de l'antiquité ? N'admirons-nous pas la bravoure, la discipline, la tactique de leurs armées, contre lesquelles se heurtèrent vainement et se brisèrent même les forces innombrables des nations voisines et barbares, et ces hordes sauvages, tombant comme des avalanches sur le monde civilisé et le menaçant d'une ruine complète. Les Commentaires de César ne nous montrent-ils pas la bravoure des Gaulois, la valeur des Germains, le courage proverbial des Belges (*Gallorum omnium fortissimi sunt Belgæ*) inutiles et impuissants devant les mesures intelligentes, la tactique supérieure, la discipline romaine? Pourtant ces mêmes peuples fournirent dans la suite les meilleurs soldats des légions romaines.

Enfin, l'empire d'Occident, déjà à son déclin, offrit encore un exemple de la puissance de la civilisation lors de la sanglante bataille livrée dans les plaines de Châlons, où une armée innombrable de barbares conduite par le terrible Attila fut arrêtée dans sa marche dévastatrice, grâce à l'habileté du général Aëtius qui opposa à ces masses désordonnées la tactique et la discipline des Romains et la bravoure bien dirigée des peuples barbares, ses alliés (1).

(1) Il ne faut pas tomber dans l'exagération contraire. Les officiers brillants comme les Van der Smissen qui savent électriser et enlever les troupes, sont aussi nécessaires que les officiers instruits comme les Brialmont. L'un ne sait sans l'autre. Blucher quand une action s'engageait, demandait « où est ma tête », c'est-à-dire son chef d'état-major.

Ce sont les chefs de l'état-major en Allemagne qui jugent sous leur responsabilité quels sont les officiers qui ont les aptitudes pour faire partie de ce corps. L'officier qui suit le cours n'a pas à se préoccuper de l'examen. Il ne songe qu'à se distinguer, à faire en sorte que ses chefs aient une haute opinion de lui. Chacun son métier et les Belges seront bien gardés. C'est aux officiers à étudier les causes des succès étonnants de 1866 et 1870.

Théodoric le Grand (1), souverain de toute l'Italie, le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain, appela auprès de lui les hommes les plus instruits, les Cassiodore, les Boèce et consolida sa puissance en protégeant l'agriculture, le commerce et le savoir.

La gloire, les victoires, les conquêtes durables, les établissements stables ont toujours signalé le passage de ces grands politiques qui à la tête d'une nation puissante, favorisèrent de toutes leurs forces les progrès de la civilisation, des arts utiles et des beaux-arts, des sciences et des belles lettres.

L'histoire nous montre Charlemagne assis sur les bancs de l'école et se délassant ainsi des immenses travaux que lui donnait le vaste empire soumis à son sceptre (2). Le siècle de Louis XIV ne fut-il pas aussi le plus beau temps de la littérature et de la gloire française? Ce monarque qui encourageait avec munificence non seulement toutes les illustrations de son royaume, mais aussi celles de l'étranger, ne conserva-t-il pas, même après les revers des armées françaises, une grande partie de ses conquêtes? Frédéric le Grand qui fut le promoteur de l'instruction obligatoire n'illustra-t-il pas son règne par les éclatantes victoires qu'il remporta dans la lutte gigantesque contre toutes les puissances de l'Europe? La vie de Pierre le Grand offre un remarquable exemple à l'appui de ce que je viens de

(1) Le plus illustre prince de la dynastie des Amales (du sanscrit Amala, sans tache).

(2) Cependant pas d'exagération. Ainsi l'exemple de don Pedro de Brésil n'est pas à imiter. Le premier devoir d'un prince est de développer ses qualités guerrières afin de pouvoir défendre son pays.

dire. Ce prince extraordinaire, comprenant que sa nation encore plongée dans les ténèbres de la barbarie était incapable de lutter contre ses puissants voisins qui possédaient toutes les lumières de la civilisation, quitta son pays, travailla de ses propres mains à tous les arts, s'initia à tous les progrès des peuples occidentaux. De retour dans son pays, il y jeta les premières bases de la civilisation russe, travailla sans relâche à la discipliner, à fortifier son armée. La bataille de Pultawa où il vainquit Charles XII, ce héros réputé jusqu'alors invincible, le récompensa de ses travaux en rendant la Russie maîtresse de ses destinées et capable non seulement de résister à ses puissants voisins mais même de les menacer dans leurs possessions.

Je suis partisan de l'instruction obligatoire parce que je possède la conviction que les destinées du monde appartiendront aux nations qui en auront le mieux apprécié les immenses bienfaits. Il faut peupler le sol de citoyens forts et robustes, armés dès l'enfance, instruits de tous leurs devoirs, ce qui implique qu'il faut procurer à tout homme les bénéfices de l'instruction usuelle.

Ici je parle aux cœurs dévoués.

Une seule loi, faite dans un intérêt général ou social, n'est-elle pas préférable à tous les droits politiques qu'on pourrait nous octroyer? Oui, le mobile de nos nobles aspirations doit changer d'objet et au lieu de nous complaire dans des sophismes, dans des luttes stériles et souvent sanglantes pour obtenir l'extension de nos droits politiques, cherchons avant tout à améliorer la position intellectuelle, morale et matérielle du peuple. Vous voulez obtenir des droits politiques pour tous, mais donnez-leur aussi des lumières qui les

rendent capables d'en user avec sagesse, avec connaissance de cause et conséquemment avec utilité. Il faut avant tout répandre l'instruction. Il faut travailler la terre et la rendre propre à recevoir et à faire fructifier les semences de droits, de fraternité mutuelle, d'union, d'amour, de bonheur, de prospérité, que vous voulez y jeter. Car tous les droits politiques, toutes les libertés, toutes les sources de bonheur, l'union entre les peuples, l'horreur du sang découleront successivement, nécessairement, seront des corollaires du progrès de l'instruction, si celle-ci est accompagnée d'une éducation saine et virile.

NE FAISONS PAS DES DÉCLASSÉS

Bornons-nous à l'instruction usuelle (1). Ne faisons pas des déclassés, cette plaie de notre époque.

C'est une cruauté inpardonnable d'élever l'enfant d'un ouvrier comme un fils de famille, de l'habituer à une existence douce et facile et de le jeter tout à coup sur le pavé sans ressources. Rougissant de ses parents, trop monsieur pour frayer avec les siens et repoussé d'un monde dont il n'est pas, qui ne l'admet pas, parce

(1) On peut assurer à tous le pain intellectuel et moral. Il n'en est pas de même du pain matériel. Des indélicats se feraient des rentes avec le pain gratuit en engraissant leurs animaux. On a eu une idée (M. de Girardin en avait une nouvelle chaque jour) et on la claironne aux quatre bouts de l'univers sans la creuser. C'est ainsi qu'on berne le peuple avec des utopies généreuses. Le moindre grain de mil ferait mieux son affaire. Faire marcher le monde la tête en bas et les pieds en haut qu'on nous représente comme une nouveauté, un progrès, n'a pas même le mérite d'être une idée nouvelle. Chaque fois qu'on a passé de la théorie à la pratique, le sang a afflué à la tête, le corps est tombé inerte et il a fallu des frictions énergiques et barbares pour le ranimer.

qu'on ne lui connaît pas des moyens d'existence (un milieu où l'argent est tout, est impitoyable sous ce rapport), ce malheureux est isolé. Son caractère s'aigrit; il a la haine des classes aisées. Il en veut à cette société qui, après lui avoir fait goûter les douceurs de la vie, l'avoir bercé d'illusions et de promesses, le laisse seul et misérable et le force à mener la vie affreuse d'un besogneux.

A l'université, l'enfant de l'ouvrier était l'égal du plus riche. Premier dans les exercices, premier dans les études, plus sympathique aux camarades, il les dominait même. Lancé dans la lutte pour la vie, tout change et se modifie. Le voilà un paria, un avocat se nourrissant d'une croûte de pain dans une mansarde, peut-être pis encore, un homme vivant d'expédients, frisant la corde, des mesures disciplinaires ou la prison, grâce à sa connaissance du code, rendant mauvaise une bonne affaire, pour avoir du pain sur la planche. Le besoin qui l'étreint étouffe chez lui la délicatesse de conscience. Si l'on nous avait isolés de cette façon, si l'on nous avait préparé cette horrible existence, sous prétexte de nous vouloir du bien, nous serions peut-être autrement aigris, haineux et méchants. Presque tous les grands révolutionnaires furent des bénéficiaires des bourses fondées par les chanoines. Les révoltés de cette nature sont plus à plaindre que coupables (1).

(1) Les tribunaux devraient forcer la société d'indemniser les hommes rendus ainsi malheureux par sa faute. Si l'on y songe bien, le riche qui a enlevé un enfant à ses parents pour le faire vivre d'une autre vie, est moralement obligé de lui assurer des moyens d'existence. S'il l'a oublié dans son testament, on devrait permettre à cet enfant adopté d'introduire contre les héritiers une action en dommages et intérêts.

Que l'homme qui s'élève donne à ses enfants une instruction conforme à sa nouvelle position, parfait; mais que chacun élève ses fils et ses filles dans sa condition et l'on verra diminuer le nombre des révoltés et des vierges folles.

Qu'un ouvrier ne fasse pas la bêtise de peiner nuit et jour, de s'astreindre aux plus dures privations, de solliciter comme une faveur une bourse d'étude pour faire de son enfant un beau monsieur qui rougira de sortir avec lui et s'estimera heureux, à la fin de ses études, d'obtenir une place dont le traitement n'équivaut pas le salaire d'un bon ouvrier. Si c'est le fils d'un boutiquier qui a reçu une éducation au-dessus de sa condition, ce déclassé se hâtera de vendre le fonds de magasin de ses auteurs décédés et de le dépenser en bamboches, au jeu et aux courses.

Que l'ouvrier et le petit négociant ne jugent pas qu'après des exceptions, mais qu'ils regardent ceux restés en route et la vie misérable et honteuse qu'ils mènent.

Admettons même que ce boursier sans fortune devienne un magistrat, un gros fonctionnaire aux appointements de 10 à 12,000 francs. Il aura de la famille, des filles à marier. Que fera-t-il avec ce traitement dans une démocratie, dans ce milieu d'argent où chacun veut, par son luxe, éblouir et éclipser ses amis et connaissances, où l'homme est estimé comme un sac d'écus (plus il est *lourd*, plus il est considéré)? *Des dettes.* Ce sera encore un besogneux (1).

(1) Une place dans la magistrature est très agréable quand on possède de la fortune et que le traitement attaché à cette place n'est qu'un appoint. Ce sont, comme je l'ai déjà dit, les familles

Quand une université s'énorgueillit du grand nombre de ses élèves, je m'attriste en songeant qu'elles sont des pépinières de déclassés.

Autant que je suis partisan de l'instruction gratuite primaire aux enfants des ouvriers, autant je voudrais voir supprimer la gratuité ou le bon marché de l'instruction moyenne et supérieure. Les classes dirigeantes doivent se former par une soigneuse et longue sélection. Il faut multiplier les obstacles pour y entrer, car c'est de sa composition que dépend le bonheur des masses.

Cette instruction supérieure donnée à bon marché révolte non seulement la raison, mais encore l'équité.

Il ne faut pas croire que l'argent qu'elle coûte tombe des nues. Quelques familles (1) qui dédaignent l'honorable profession qui les ont enrichies, sans bourse délier, au détriment de tous, font de leurs fils des avocats, des médecins, des ingénieurs, des notaires, des magistrats, des candidats à toutes les fonctions honorifiques et lucratives.

Que ces familles paient leur ambition et n'imposent pas à tous les contribuables une charge qui leur incombe.

Comment ! dans une rue cinq négociants nouent péniblement les deux bouts de l'année. Un sixième, leur voisin, fait d'excellentes affaires qui lui permettent d'envoyer ses fils à l'université et ce sont ces cinq négociants dans la gêne qui ont leurs impôts aggravés, pour permettre à ce riche voisin de faire de son fils un grand

qui s'élèvent lentement qui seules sont heureuses. Elles ont de grandes joies et ne connaissent pas la gêne.

(1) On se dit démocrate et l'on rougit de son origine.

monsieur à peu de frais. Et ces cinq négociants voient leurs contributions augmentées de ce chef, précisément au moment où ils ont besoin de tout leur argent, qu'ils doivent tenir une bonne pour les marmots pas encore en âge d'école. Ces malheureux, auxquels il manque parfois quelques francs pour payer une traite, demandent à grands cris qu'on leur laisse toutes leurs ressources, afin de pouvoir faire honneur à leurs affaires et d'être un jour à même de donner à leurs enfants devenus grands, une instruction qu'ils payeront de leurs deniers et qu'ils seront heureux de payer, parce qu'ils en auront les moyens.

On objecte en disant : n'est-ce pas malheureux de laisser dans la condition ouvrière un enfant qui montre des dispositions particulières.

D'abord, ce petit si intelligent gagnera plus tard aisément sa vie, il aura du superflu, il sera plus heureux que si l'on en fait un monsieur avec des besoins qu'il ne sait satisfaire ou des dettes qui enlèvent toute liberté d'action. En second lieu, cet homme si bien doué, s'il travaille, améliorera son sort. Il ne sera pas isolé, il s'élèvera avec sa famille et conservera le bonheur. Il aura le contentement de l'homme qui prospère et qui ne doit sa prospérité qu'à lui-même.

Qu'un homme sache lire, s'il est d'une intelligence hors ligne, travailleur et persévérant, il percera malgré tout le monde et malgré tous les obstacles (1).

(1) A moins que son amour excessif pour l'argent dans une société où l'argent est tout ne soit une pierre d'achoppement. Dans ces milieux délétères les génies sont parfois entraînés dans des spéculations véreuses et tombent du haut de la tour Eiffel sur un écueil qu'on appelle le banc des accusés.

Homère a tout appris par lui-même (1).

Le génie de l'invention, le roi des inventeurs, le grand Edison n'a jamais été à l'école.

William, le père de John Cockerill, était un simple mécanicien anglais qui vint s'établir à Verviers où il construisit pour MM. Simonis et de Biolley, les premières machines à carder la laine employées en cette ville. John continua à s'exercer dans la profession de son père. Grâce à son intelligence et à son activité prodigieuse, il fut le fondateur de la plus grande usine du pays, d'une des plus puissantes sociétés du monde.

Un de nos plus grands industriels, celui dont l'installation fut le clou de l'exposition de Paris en 1890, fatigué de la vie d'écolier, sortit de l'école par un coup de tête et se fit ouvrier. Serait-il parvenu à se créer cette haute situation, s'il était resté au collège? J'en doute. Par sa grande intelligence il serait peut-être devenu premier clerc de notaire.

Lors de l'établissement de notre admirable réseau de chemins de fer, deux ouvriers devinrent ingénieurs distingués (2). Plus pratiques que les ingénieurs sortis de l'école, ces ouvriers s'étaient imposés comme Totleben sous les murs de Sébastopol.

(1) L'Iliade et l'Odyssée sont des produits de la méthode autodidactique à tel point qu'on prétend que ces œuvres immortelles sont antérieures à l'écriture et qu'elles nous ont été transmises revues, corrigées et augmentées par la tradition. L'œuvre d'un génie lui survit et l'immortalité le venge de l'injustice des hommes. Sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à ce mendiant aveugle.

(2) L'un d'eux fut le premier directeur de l'arsenal de Malines. Son français faisait la joie de ses subordonnés qu'il précédait au travail et auxquels, montre en mains, il faisait voir qu'ils étaient en retard.

Que les bourses d'étude permettent aux bonnes familles dans l'infortune, aux fonctionnaires qui n'ont que leur traitement de donner à leurs enfants une éducation conforme à leur rang, empêchent qu'ils ne se déclassent. Mais, par amour du peuple, qu'elles ne fassent pas des déclassés.

L'enfant d'un ouvrier ou d'un petit bourgeois ambitieux n'a rien fait pour obtenir cette faveur plutôt que ses camarades. C'est le plus souvent le protégé d'un homme en place, le fils d'un ancien domestique. On lui fait plutôt du tort que du bien. On m'a cité le cas d'un aide-maçon qui fit preuve d'un esprit si ingénieux, lors de la construction des forts d'Anvers, on s'en trouvait si bien chaque fois qu'on suivait ses conseils, qu'on le fit étudier pour le faire passer par l'école militaire. Ce petit génie s'est perdu, c'est-à-dire que je ne sais ce qu'il est devenu. Si on l'avait laissé à sa besogne il serait peut-être aujourd'hui un homme remarquable, un Fulton, un Stephenson, un Watt ou un Edison (1).

LES ORPHELINS ET LES VIEILLARDS

J'ai dit qu'il ne fallait pas faire des déclassés. Nos orphelinats en font beaucoup. On transforme des petits malheureux en demoiselles et en messieurs, puis on les jette impitoyablement sur le pavé. Ils n'ont qu'à se tirer d'affaire. Si l'on savait l'affreuse opinion que le peuple

(1) L'effort de mémoire qu'il aura fallu à ce jeune homme sans instruction, devant tout apprendre en peu de temps, pour réussir à l'examen, aura déprimé cette belle intelligence. Il faut en tout et toujours le développement normal, imiter la plante dont la croissance est lente et régulière. Celle qu'on force s'étiole vite. Une famille qui s'élève trop rapidement ne prend pas racine.

a des filles qui sortent des orphelinats, on serait effrayé. Pourquoi ne pas placer nos orphelins dans d'honnêtes familles villageoises? L'air pur et sain de la campagne les fortifierait. Ces petits malheureux, déjà si à plaindre, seraient élevés dans leur condition, acquerraient l'esprit de famille et trouveraient dans la famille qui les a élevés, dans cette nouvelle famille, un soutien, un appui pendant toute leur existence. Les bonnes femmes du peuple s'attachent à l'enfant adoptif et comme ces petits êtres sont souvent d'une nature délicate (la performance), elles ont parfois plus de soin pour l'orphelin que pour leurs propres enfants. Des villages se feraient une spécialité d'élever les orphelins et les enfants abandonnés; ils seraient connus et appréciés pour les soins dévoués dont ils les entourent. Pour conserver la bonne renommée de la commune, l'une famille surveillerait l'autre. N'existe-t-il pas une émulation parmi les habitants de Gheel pour bien traiter les aliénés. On pourra toujours citer quelques faits blâmables, car la perfection n'est pas et ne sera jamais de ce monde.

Le vieillard aussi ne devrait pas vivre dans des hospices privé de l'affection des siens. Un grand-père jouissant d'une petite pension serait soigné et dorloté, car avec lui disparaîtrait un revenu représentant le loyer. L'intérêt est un des mobiles des actions humaines. Il ne faut pas l'oublier et prendre l'homme tel qu'il est. Fortifions la famille, car la famille honnête est une des bases d'une société contente et tranquille.

LE REPOS DOMINICAL

Le septième jour Dieu acheva son œuvre et se reposa. Un ouvrier n'a qu'un jour sur sept pour goûter

les joies du repos, jouir d'un doux *farniente* entouré de ses enfants et de sa femme. Celle-ci a rendu la maison proprette, a fait le dîner meilleur. Tous les membres de famille sont vêtus de leurs habits de fêtes et s'amusent. Vouloir établir le repos un autre jour que le dimanche c'est vouloir enlever à l'ouvrier les joies de ce repos, lui accorder une journée dont il ne saura que faire.

Il faut savoir gré à M. van den Peereboom (1), notre ministre des chemins de fer, postes et télégraphes, d'avoir prouvé que le repos du dimanche est possible en l'établissant dans trois services où il paraissait impossible de le réaliser (2). Le ministre a innové sans contrarier nos mœurs ; *virtus in medio*.

UN EXEMPLE A MÉDITER

« *La construction du Nordostseekanal au point de vue social.* » — Les curieux renseignements qu'on va lire viennent d'un de nos ingénieurs les plus éminents qui a visité le canal de la mer du Nord à la Baltique :

Dans un but d'humanité très louable, l'administration avait fait élever des baraquements nombreux et spacieux pour le logement des ouvriers.

Chaque baraquement pouvait contenir de cent à cinq cents hommes.

Les bâtiments d'administration comprenaient des

(1) Ce croyant fait marcher depuis dix ans au doigt et à l'œil une armée de 40,000 personnes à la satisfaction de son personnel, du public et du monde industriel.

(2) On devrait accorder un congé de faveur et une indemnité aux employés privés de temps en temps des plaisirs d'un dimanche plein et entier.

logements, un magasin pour la vente des objets de première nécessité, une cuisine, un réfectoire pouvant servir au besoin de salle de réunion, un lavoir, une salle de bains, une chambre de désinfection, un cabinet médical et une salle d'attente pour les malades.

Les baraquements-dortoirs étaient formés de chambres à huit lits pour les ouvriers et de quelques chambres spéciales pour les contre-maîtres.

Les communs comportaient les cabinets d'aisance, les écuries, les remises, les magasins, les caves, les puits, etc.

Au 30 septembre 1891, il y avait dans les quarante baraquements de l'administration quatre mille quatre-vingt-six ouvriers, dont quatre cent soixante-six étrangers.

Les fonctions de médecins ont été, pour ainsi dire, une sinécure dans tous ces établissements, grâce aux mesures hygiéniques et de propreté et au régime de sobriété auxquels le personnel était astreint.

Alors que dans toute la région basse, marécageuse et poldérienne, où les travaux s'exécutaient, la population indigène était ravagée par la fièvre, le personnel ouvrier était indemne de toute maladie et fort satisfait du régime auquel il était soumis.

Les travailleurs logés dans les baraquements y recevaient un dîner abondant et nutritif, et dont la ration avait été soigneusement déterminée. Ils pouvaient en outre, en payant comptant, se procurer des aliments et toute espèce d'objets à un prix très bas ne dépassant guère le prix de revient.

La journée de travail ne pouvait excéder une limite déterminée par l'administration, et c'est du consente-

ment de celle-ci que dépendait le travail de nuit. Il y avait repos obligatoire les dimanches et les jours de fête. Les réparations urgentes et les travaux indispensables et de toute première nécessité étaient seuls autorisés ces jours-là.

Chaque semaine, les salaires étaient payés, et les amendes encourues étaient versées dans une caisse dont la commission avait la gestion, et dont les fonds servaient à accorder des secours extraordinaires.

Tout différend entre ouvriers et entrepreneurs était soumis à la commission impériale, qui avait son siège à Kiel, et dont les membres étaient choisis, autant que possible, parmi le haut personnel technique des Etats de l'empire.

Les ouvriers occupés à la construction du canal ne pouvaient être renvoyés que pour injures graves, pour faux, vols ou inconduite notoire.

On voit avec quelle préoccupation, quelle vigilance, quel soin attentif toutes les questions relatives au personnel ouvrier sont examinées et tranchées en Allemagne.

En agissant ainsi, en prenant les mesures nécessaires pour donner aux travailleurs le logement et le vivre, pour assurer leur santé, pour veiller à la sobriété et à la morale, on ne s'inspirait en somme que des sentiments d'humanité les plus élémentaires.

Du reste, le bienfait n'est pas perdu, car nulle part on ne vit entreprise mieux conduite et une armée de travailleurs aussi considérable marcher avec plus d'ordre, plus de méthode, et réaliser mieux et plus rapidement d'aussi grands travaux. »

National, n° du 24 juin.

LE FLAMAND

Il suffit de jeter les yeux sur les documents de l'époque, notamment sur les noms donnés par Charlemagne aux mois et aux vents pour voir combien la lingua Teutonica, la langue maternelle de nos trois héros belges, nos trois carlovingiens, se rapproche de la lingua belgica, le flamand ou le nederduitsch.

Charlemagne, onze groote Karle, le grand Chôle comme disaient encore au siècle dernier les Wallons dans les fêtes en souvenir de cet illustre concitoyen, aimait la Belgique, venait avec passion chercher le repos et goûter les plaisirs de la paix dans son pays natal, les bords de la Meuse.

Le long séjour de ce monarque et de ses ancêtres dans les terres matrimoniales de Herstal, de Jupille, de Liége et des Ardennes leur fit aisément comprendre les dialectes de la Neustrie, de la Bourgogne et de l'Aquitaine. Possédant les deux langues, ils étaient partout chez eux.

Aussi le Belge qui possède, voire imparfaitement, les deux langues du pays et le latin lit et comprend avec une facilité étonnante n'importe quel document ancien (1).

Un marin flamand s'entretient aussi aisément avec

(1) Notamment le codex argenteus d'Ulphilas le plus ancien document connu (4me siècle) écrit en caractères gothiques, comme on peut s'en assurer par les passages du pater :

« Atta mein, thu in Himinam
« Veihna namo thein
« Gif uns himmadaga. »

De la langue gothique dérive le runique que parlaient les Vikings, les premiers Européens descendus en Amérique, et du runique l'islandais, le danois, le suédois et le norvégien.

les autochtones des côtes anglaises et allemandes que l'Anglais ou l'Allemand ne parlant que la langue littéraire.

Je ne suis pas un flamingant. Je trouve, au contraire, le français, cette langue si claire qui a remplacé le latin comme langue diplomatique ou universelle, plus nécessaire que le flamand. Mais je considère comme un Belge peu intelligent celui qui néglige de profiter d'un bienfait du Ciel qui nous a donné l'usage de deux dialectes, la clef des langues les plus répandues. Un belge possesseur des deux idiomes a le don des langues. Il peut parcourir le monde et se faire comprendre partout. Je n'ai pas la parole facile, cependant la connaissance du flamand et du français m'a rendu mes voyages très agréables. Je comprenais et je m'intéressais.

Les Suisses ont l'avantage sur nous de posséder l'usage de trois langues et tout citoyen de la classe dirigeante possède l'italien, le français et l'allemand. J'ai rencontré à Amsterdam un Suisse de Chaux-de-Fond (le plus grand village du monde). La connaissance de l'allemand qu'avait ce Suisse français lui permit de traiter ses affaires en flamand.

Qu'on sache à fond (1) le néerlandais, apprendre les langues du Nord sera un jeu d'enfant. Il y a des Anversois (2) qui parlent l'anglais et l'allemand aussi bien et mieux même que les régionaux. Un Flamand qui con-

(1) Depuis le Zuiderzee jusqu'aux portes de Saint-Omer il n'y a qu'une seule langue littéraire, celle de nos livres de prière.

(2) Feu mon beau père Joseph de Grelle, anversois, s'exprimait aussi bien en anglais qu'en flamand et connaissait presque toutes les langues y compris le russe.

naît le latin s'assimile l'italien en quelques semaines. Sauf les gazettes russes, il comprend tous les journaux des deux mondes.

Qu'on ne dise pas que le flamand est difficile à apprendre. On ne fera accroire à personne que l'habitant du Midi est moins intelligent que celui du Nord, que M. Bara a la langue moins déliée que M. Coremans. Qu'on déplace un douanier. Son enfant qui ne sait que le wallon apprendra en peu de temps le flamand, car jouant avec ses camarades il fait des efforts pour comprendre et parler avec eux. On n'a rien sans peine et c'est justice. Un ouvrier wallon illettré qui s'établit à Anvers apprendra plus vite le flamand que le monsieur instruit qui ne se donne aucune peine.

Il est ridicule de vivre au milieu d'un peuple qu'on ne comprend pas (une noble Française, actuellement veuve, qui a épousé un grand propriétaire flamand, appartenant à la noblesse belge, étant de cet avis, a appris le flamand et le parle); il est extravagant de vouloir gouverner un peuple dont on ignore la langue; il est cruel de juger et de condamner un homme, peut-être un innocent, dans une langue qu'il ignore. C'est un désavantage pour un officier de manœuvrer dans un pays de langue inconnue et de ne pouvoir s'entretenir avec ses soldats pour les exhorter et les enflammer (les officiers français en garnison à Saint-Omer apprennent le flamand).

Les Wallons intelligents et travailleurs ont compris que ce n'était pas pour quelques places, dans l'intérêt de quelques-uns, de cette petite catégorie de citoyens dont le but et l'espérance est de vivre un jour du budget, qu'il fallait mettre de la passion dans cette question.

Ils sont convaincus que l'usage des deux langues du pays est utile à tous ceux qui se destinent au commerce, à l'industrie, à toute carrière qui n'est pas officielle. Ce sont les élèves de l'Athénée de Verviers qui emportent haut la main les premiers prix de flamand au concours général.

Il y a des Wallons dans les affaires qui envoient pour quelque temps leurs enfants dans un pays flamand afin de les familiariser avec une langue du Nord.

LE PRÉCURSEUR DE LA RÉVOLUTION

Jean-Jacques Rousseau, ce précurseur de la révolution, ne vécut jamais comme un homme qui aime vraiment la liberté et l'indépendance. Il eut des brusqueries, des humeurs, des singularités, mais cette sauvagerie venait d'un égoïste et d'un jaloux et non pas d'un caractère élevé.

Connaissant un métier, intelligent et instruit, très versé dans l'art de la musique, cet homme aurait pu vivre indépendant et libre, s'il avait eu assez de grandeur d'âme pour choisir une telle vie.

Il fut constamment aux trousses de l'une ou l'autre personne fortunée et son ingratitude envers ses bienfaiteurs égala sa bassesse.

Il embrasse le catholicisme pour plaire à M^me^ de Warens, la quitte, se fait laquais, retourne auprès de sa bienfaitrice, l'abandonne définitivement quand elle est ruinée et redevient protestant.

Une autre dame, M^me^ d'Epernay, l'entretient et fait construire pour lui dans la vallée de Montmorency le célèbre ermitage. L'auteur du contrat social où les

hommes de la révolution puisèrent leurs idées, cet homme si fier consent de vivre sous la dépendance d'une femme et accepte d'elle une existence dorée. Ce n'est pas faire preuve d'une grande indépendance, ni d'un grand amour pour l'égalité.

L'abandon de ses enfants qu'il mit à l'hospice des enfants assistés dénote l'égoïsme de J.-J. Rousseau qui ne mit en pratique que la liberté de l'ingratitude et de l'oubli de ses devoirs.

Qu'on lise les lettres plates qu'il écrivit aux puissants du jour pour quémander l'aumône, qu'on lise les confessions où il raconte avec cynisme sa vie, l'on sera édifié sur cet homme dont les cendres sont au Panthéon.

L'ORATEUR DE LA RÉVOLUTION.

Mirabeau, le plus grand orateur de la Révolution, était ce qu'on appelle un bourreau d'argent. Ses écrits licencieux, notamment les lettres à Sophie, témoignent du dérèglement de ses mœurs. Peu avant sa mort, il fut plus modéré dans ses philippiques au grand étonnement de ceux que son éloquence avait entraînés.

La populace, qui voyait dans cet homme un traître, exhuma ses cendres du Panthéon et les jeta au vent.

LE HÉROS DE LA RÉVOLUTION.

Les pères Loriquet de la Révolution seraient embarrassés de citer une seule victoire de celui qu'ils appellent « le héros des deux mondes ».

Son fatal baiser fut cause que toute la famille royale devint la prisonnière d'une lie excitée et affamée par la

Révolution. Le général savait où il conduisait l'héroïque Reine, la belle Marie-Antoinette, cette noble victime du devoir. Il n'avait pu empêcher la marche sur Versailles et des innocents avaient été massacrés sous ses yeux par une foule en délire malgré ses larmes et ses prières.

Quand on est l'auteur principal d'une révolution qui trouble profondément son pays, et lui fait souffrir la famine et les horreurs des dissensions intestines, on arrive à un résultat ou l'on meurt à la tâche. Le héros des deux mondes s'enfuit.

Ce fier amant de la liberté, ce parangon de civisme et de courage se tut pendant toute la durée de l'empire quand toutes les libertés se trouvaient anéanties, il ne retrouva la parole que lorsqu'il vit le lion blessé et qu'il put le faire impunément.

Le peuple des États-Unis qui a conquis la liberté sans passer par des jours de sang et de folie, a tort de ternir le souvenir glorieux de sa lutte pour l'indépendance en y mêlant le nom de Lafayette.

La grande République a Rochambeau et son fils, combattant à onze ans sous les murs de Yorkstown, pour personnifier sa reconnaissance envers la France.

LE TYRTÉE DE LA RÉVOLUTION

Rouget de l'Isle était capitaine de génie tout comme Carnot, quand la révolution triompha. Napoléon était aussi capitaine alors.

L'auteur des paroles et de la musique de la Marseillaise, de ce chant célèbre qu'on ne pouvait entendre

sans se sentir bouleversé et entraîné, n'obtint plus d'avancement. L'officier dépassé attribuait ce déni de justice à l'inimitié de Carnot, le membre du Comité de Salut Public chargé des opérations militaires et voua à son « ennemi » une haine mortelle. En réponse à une lettre dans laquelle le capitaine de génie envoyait sa démission, le Directoire le nomma enfin chef de bataillon.

L'empire ne se servit de ce malheureux que pour mieux l'abaisser.

Il fut compromis dans une sale affaire de vivres où « *l'on battait monnaie sur l'estomac des troupiers* ». Napoléon évoqua l'affaire pour étouffer un scandale dans lequel était mêlé le nom d'une personne qui lui tenait de près.

Mis au ban de la société, ruiné par des spéculations, le Tyrtée français mena depuis lors une existence misérable.

L'auteur de la Marseillaise perdit l'honneur et la fortune dans ce gigantesque mouvement auquel son hymne guerrier avait imprimé une impulsion prodigieuse et irrésistible. Il mourut dans l'abandon, arraché à la plus affreuse misère grâce à une pension de 1,200 francs que lui faisait le roi.

Voilà ce que la révolution fit de son plus fameux enfant. Peut-être que sans elle devenu officier supérieur, il eût conservé sa fortune et vécu dans l'aisance estimé et considéré.

Voici les vers acerbes par lesquels Rouget de l'Isle salua la chute de la révolution couronnée :

NAPOLÉON « *Monstrum horrendum* », janvier 1814.

Qui dit Néron, dit un tyran féroce,
L'horreur des Dieux, le fléau des humains ;
Qui dit un tigre exprime un monstre atroce
Toujours en proie à ses goûts assassins ;
Qui dit Satan dit un affreux génie,
Ivre d'orgeuil, fourbe, parjure, impie,
Ne respirant qu'effroyables desseins.
Est-il un mot, dont l'affreuse énergie
Peigne à la fois tigre, Satan, Néron,
Et pis encore? Oui — lequel — Napoléon.

Rouget de l'Isle avait donné le branle, il donna le coup de grâce.

Dans une lettre qu'il adressa à Napoléon, je lis : « Et si (chose qui ne paraît que trop vraisemblable aux » contemporains des Carrier, des Joseph Lebon, des » Robespierre, des Marat et de tant d'autres), si, après » avoir reproduit un César, la fatalité lui donnait pour » successeur des Caligula, des Néron, des Commode, » des Heliogabale, de quel œil pensez-vous que la pos- » térité vous contemplât, vous qui, pour régner » quelques instants, l'eussiez dévouée à ces épouvan- » tables fléaux du genre humain?

» Bonaparte! Ce ne fut point pour devenir ton » patrimoine qu'à cette époque (1) la France se jeta » dans tes bras ; ce ne fut point pour la domination d'un » seul qu'elle abjura la tyrannie de cinq. »

(1) Le dix-huit brumaire.

Belge d'âme et de cœur, l'amour de mon pays
Guide mes actions, mon verbe et mes écrits.
Cet amour fait vibrer les cordes de ma lyre,
Il dicte tous mes vers, c'est lui seul qui m'inspire.

L'ÉGALITÉ.

Qui veut l'égalité la veut pour en sortir,
Et sitôt qu'il le peut, il se fait anoblir.

Des deux enfants d'Adam, l'un doux et bon pria,
L'autre impie et jaloux devint un scélérat.
L'horrible impiété, la mère de l'envie
Arma jadis Caïn, Abel perdit la vie;
Elle engendra depuis l'immonde égalité,
Sanglante, astucieuse et louche déité.

Un Etat est perdu quand la masse est impie
Quand l'incrédule est cru, sitôt règne la lie,
Le désordre surgit, avec lui mille maux.
Tous sont dans la misère et se disent égaux.
Tout le monde au budget. Cette folle curée,
Cette danse aux écus n'a guère de durée.
Le trésor mis à sec est pour longtemps tari,
Comment l'alimenter? le riche est appauvri,
Tout travail suspendu, l'ouvrier sans ouvrage.
Et du peuple dupé qui ne conçoit la rage?
On prétend qu'il est tout, on le dit souverain.
Il se voit en haillons, sans travail et sans pain.

Pour le rendre imbécile, on le rend incrédule;
Sur ce peuple perdu, vois comment l'on spécule.

On veut tout de l'État, il a beaucoup d'argent,
De l'or autant qu'il veut l'heureux gouvernement.
Des niais de le croire ont la triste démence,
Veulent qu'ils donnent à tous le gîte et la pitance.
Tous nourris par l'État, tous dirigés par lui,
Tous sous sa surveillance et le jour et la nuit.
Un olla podrida de garçons et de filles.
L'Etat bonne d'enfants par haine des familles.
Comment organiser cette société?
Que deviendrait alors la sainte liberté?

Nous rendre tous égaux. Pour que cela se fasse,
Il faudrait commencer par faire de la casse,
Démolir tout château, tout séjour somptueux,
Car qui l'habiterait ne serait pas un gueux.

Supposons un instant un partage équitable.
Comment le maintenir, comment le rendre stable?
L'un actif, économe augmenterait son bien,
L'autre dissipateur n'aurait bientôt plus rien.
Supposons un instant établi ce partage,
Qui voudrait faire encore un pénible ouvrage :
Balayer, lessiver, apprêter les ragoûts,
S'attacher à la glèbe, écurer les égouts,
Rôtir près de la forge ou près de la machine,
S'exposer à la mer, descendre dans la mine?
Personne assurément. A tous même fricot.
Et je piocherais. Bernique! pas si sot.
Peuple! sache le bien, peuple dont on se joue,
Il faut bien que quelqu'un enlève la gadoue,
Ce sera Pierre, Paul, Jules, Jacques ou moi,
N'importe qui le fasse, il le faudra ma foi!

A moins de vivre tous dans l'ordure et la boue.
Et tant que nous devrons nous loger, nous nourrir,
Il faudra des humains pour bâtir et pétrir ;
Il faudra des métiers tant que nous pauvres hommes
Auront ou faim ou froid dans le monde où nous sommes.

Peuple ! pauvre est l'enfant qui naît de tes amours,
Cela fut, cela est, cela sera toujours.
Mettant pour te tromper quelques-uns à leur aise,
Gros-Jean comme devant l'égalité te laisse.
Heureux n'est pas l'humain qui possède un trésor,
Heureux est tout mortel satisfait de son sort.
C'est le devoir rempli, la bonne conscience
Qui rend l'homme content et non pas l'opulence.
Les beaux jours ! le beau temps quand j'étais malheureux
Soupire l'enrichi que chacun croit heureux.
Un tel, altéré d'or, spécule, trompe et triche.
Crois-tu qu'il est content le jour qu'il devient riche?
Faux résonne son rire et bruyante est sa joie.
Il s'étourdit
Le maudit.
Dans l'orgie et le vin l'homme coupable noie
Le remord qui le suit, qui le ronge et le broie (1).

C'est Clio qui le dit : les grands agitateurs
Furent dans tous les temps des libres jouisseurs
Gens tarés et joueurs.
En une seule nuit, ces dissipateurs

(1) Job couché sur un fumier et couvert de plaies conserva la sérénité de l'âme. Des amis accourus pour l'accabler de leurs condoléances hypocrites, s'en allaient furieux en constatant sur le visage du juste éprouvé les reflets d'un bonheur qui leur était inconnu.

Dans l'orgie et le jeu perdent avec des filles
L'argent qui ferait vivre un millier de familles.
Ils ruinent, sont ruinés. Leur dernier coup de dé
Est d'exposer le sort de la société.
Pour pêcher en eau trouble, ils prêchent la révolte,
Le peuple écoute et suit et l'infâme récolte.
Il se refait, il joue, il vit dans la splendeur.
Crains, peuple, ce pervers. Lui seul est l'affameur.
C'est ton bonheur qu'il hait, c'est l'ordre qu'il redoute.
Pour le troubler il sème et l'envie et le doute.

Peuple ne sois jamais envieux ni méchant,
Satisfait de ton sort prospère en travaillant,
Si tu veux prospérer tout en restant content.
Peuple, aime qu'on te guide et non pas qu'on te berne,
Et fuis l'homme qui vient avec la baliverne :
Le grand peupl', le beau peupl', il devrait être tout,
Victime il fut des grands en tout temps et partout,
Lève-toi, noble peuple, il est temps de paraître
De montrer que le nombre est la force ou le maître.
Toi seul, prétend ce sot, devrait faire les lois ;
Pour te perdre il t'exulte et parle de tes droits.
A chacun son métier, il faut de la science,
Un travail assidu, beaucoup d'intelligence
Pour donner au pays de bons législateurs,
Et les premiers venus serait ces bienfaiteurs !
« Aime qu'on te conseille et non pas qu'on te « f- » loue »
Peuple, sache-le bien, peuple dont on se joue,
Les hautes dignités, les places, les honneurs.
Jamais un ouvrier n'obtiendra ces faveurs :
Du jour qu'il est quelqu'un, qu'il a de la surface,
Aussitôt qu'il obtient une excellente place,

L'ouvrier est monsieur, reconnais-le de grâce.
Vois-tu le va-nu-pieds aux emplois, aux honneurs
Mépriser la fortune et ses douces faveurs.
Aux hautes dignités qu'on place ce pauvre hère,
Le lendemain déjà sorti de sa misère,
Il fera le dandy, gaspillera l'argent,
Epatera son monde et singera le grand.

C'est l'histoire à la main que je force ma lyre
De prouver par des vers ce que je viens de dire :
Tel Etat proclama tous les hommes égaux
Et son armée avait des chefs, des généraux,
Ces chefs devinrent ducs, princes et maréchaux
Constellés de crachats sous leurs riches manteaux.
L'Egalité dota ses farouches féaux
De fastueux palais, de splendides châteaux
Et même elle donna, tant le principe est faux,
Des majorats aux fils de ces tendres agneaux.
C'est l'inégalité qui règne sur la terre
Qui donne un sens aux mots : lutte, peine, prospère.
Acquérir un beau rang, rendre meilleur son sort,
N'est-ce pas dans ce but qu'on amasse de l'or?
Si l'Etat supprimait pour plaire à l'indigence
Toute inégalité, le luxe et l'opulence,
Le travail n'aurait plus sa juste récompense.
Augmenter son bien-être, être un jour opulent
N'est-ce pas ce désir qui nous rend vigilant,
Actif, industrieux, économe et prudent.
Tes fils seraient égaux à ceux du fainéant,
Auraient mêmes habits et même logement.
Le père le plus pauvre aime trop son enfant

Pour craindre qu'il n'admette une telle démence.
Il se révolterait contre cette exigence.
A bas l'Egalité ! serait son cri de cœur
Que tous les gens de bien répéteraient en chœur.

CONCLUSION

A bas l'égalité, la haine qu'elle attise !
Luttons et prospérons fiers de notre devise :
L'Union fait la force et l'ordre le bonheur.
Le beau Lion du Nord maintiendra sa splendeur.

J'ai profité de l'écrit de ma femme pour publier le fruit de longues études. Je crois et j'espère que cette exposition de convictions intimes et sincères sera utile. Que d'autres en fassent autant ! Du choc des idées jaillit la lumière. Qu'on ne dise pas que je parle comme un *aveugle de lumières*. Je connais toutes les situations, j'ai éprouvé tous les états d'âme. Je ne suis pas meilleur qu'un autre, le renforcement de l'idéal, le culte de l'idéal m'a sauvé jusqu'ici.

Notre colonie.

Le Congo avec ses affluents a un développement navigable de trois mille lieues. Aucun fleuve, pas même les Amazones, ne lui est comparable sous ce rapport.

La colonie a une étendue de 250 millions d'hectares, la Belgique 3 millions. Sa grandeur est donc 250 : 3 ou 83 fois celle du pays.

L'homme sait vivre sous les latitudes les plus opposées comme le prouve le long séjour des Livingstone, des Stanley, des Cameron, des Mango Park, des Nachtigall en Afrique malgré les périls, les dangers et les privations d'une pérégrination à travers des régions inconnues et barbares. Des officiers belges sont depuis dix ans au Congo luttant sans trêve ni repos pour la réussite d'une entreprise glorieuse, la plus grande œuvre de ce siècle. La femme d'un capitaine belge, Madame van Dorpe, est revenue enchantée du temps qu'elle a passé dans la Belgique d'outre-mer. Madame de Laveleye est du même avis et se propose de retourner dans ces régions tropicales qui exercent une fascination sur tous ceux qui les ont une foi vues. Elle compte pour ce second voyage profiter de l'inauguration par le roi du chemin de fer reliant les deux parties navigables du fleuve et permettant le transport rapide et à bas prix des produits du Haut-Congo au port de Banana.

La vie coloniale, exigeant une grande activité, développant toutes les forces physiques et intellectuelles de l'homme, serait très utile à maint jeune homme menant une existence de désœuvré.

La débauche fait plus de victimes que le dévouement.

Une colonie de peuplement s'affranchit promptement de la mère-patrie, témoins les Etats-Unis et le Brésil.

Le Congo est une colonie d'exploitation comme les Indes où 80,000 Anglais sont répandus au milieu de 200 millions d'Hindous: comme les îles de la Sonde qui comptent une population de 30 millions de Malais et 18 mille Hollandais; comme les immenses territoires de l'Asie occupés par quelques milliers de Russes.

La *colonisation n'implique donc pas la destruction des races inférieures.*

Le cardinal Lavigerie s'écriait : *da mihi Belgas* (donnez moi des Belges). En quelques années nos compatriotes ont refoulé les ennemis héréditaires d'une race opprimée et sans les terres que nous contestent des puissances jalouses de conserver l'*intégrité de l'Empire Ottoman* (1) et dans lesquelles nos compétiteurs n'osent pénétrer, les trafiquants de la chair humaine eussent été poursuivis dans leur repaire et anéantis. Cette prétention funeste à l'humanité épuise les ressources de la jeune colonie. La moitié de son budget sert à entretenir des forces suffisantes pour prévenir le retour de ces barbares et leurs terribles razzias. *L'Europe nous doit une compensation.*

Le percement de l'isthme de Panama, le desséchement des marais pestilentiels des environs de Rome, la nécessité où s'est trouvé tout peuple heureux de son existence propre de combattre pour maintenir l'ordre et l'intégrité du territoire, ont forcé à sacrifier des existences précieuses au bonheur des générations futures.

(1) La postérité aura peine à le croire.

La suppression de la traite des noirs, de ce trafic odieux de l'homme par l'homme, la suppression de l'anthropophagie, de cette alimentation atroce et répugnante de l'homme par l'homme, ne compensent-elles pas tous les sacrifices que nous avons faits et que nous ferons?

« Une nation, a dit un conférencier, n'a pas le droit » de pleurer ses enfants. Elle doit laisser cette douleur » aux familles des victimes d'une noble cause. Un » peuple ne peut pleurer que ses fautes ou sa déca- » dence. »

La période de la pacification, des guerres, des dépenses est passée. Nous entrons dans celle de l'exploitation et de la production : un chapelet de stations en pleine prospérité, dont plusieurs ont déjà « l'aspect d'une petite ville », relient le lac Tanganika à l'embouchure du Congo, l'Océan Indien à l'Atlantique. La colonie se couvre d'exploitations qui seront bientôt en plein rapport. Des trains de chemin de fer pavoisés du drapeau bleu à l'étoile d'or, emportant voyageurs et marchandises, courent déjà le long des chutes sur une distance de 16 lieues (1). Les fastes coloniaux n'offrent aucun exemple d'un territoire de cette étendue occupé en si peu de temps et avec cette efficacité.

Va-t-on nous enlever les bénéfices de ce travail gigantesque, herculéen ? — Nos ouvriers, les meilleurs du monde, acceptent-ils à l'étranger un salaire qui les empêche de mourir de faim, immédiatement on suscite contre ces vaillants et habiles travailleurs un mouve-

(1) La première ligne établie sur le continent, celle de Bruxelles à Malines, n'avait que 5 lieues.

ment de persécution haineuse. Des tracasseries odieuses les font déguerpir.

Essaie-t-on d'une colonie pour écouler nos produits manufacturiers et obtenir l'argent nécessaire pour nourrir la population la plus dense de l'univers, une presse imprévoyante ne montre que le revers de la médaille, déplore chaque jour les sacrifices en hommes et en argent, regrette cet or qui pourrait soulager tant de misères jeté dans le gouffre de la colonisation, s'apitoie en versant des larmes quand un héros tombe, enregistre tout décès sous la rubrique en gros caractères, *les morts au Congo*, comme si l'on ne mourait pas dans tous les pays (1), grossit tout incident fâcheux, afin de rendre odieux l'homme perspicace et généreux qui, songeant à l'avenir, a voulu doter le pays d'une « colonie convoitée et riche en espérances », soutient que le Roi n'a pas le droit de se servir de nos braves officiers dans son entreprise, que s'il avait cherché un conflit il n'eût pas agi autrement, que cette pitoyable aventure expose notre nationalité, et patati et patata.

Si la Belgique doit se retirer du Cong sous la pression de l'étranger et de l'hostilité de cette presse, quelle puissance récoltera le fruit de nos efforts ?

Plus d'ouvrage pour nos ouvriers à l'étranger ; à l'intérieur des impôts désastreux qui augmentent le prix de revient de nos produits et rendent les échanges difficiles sinon impossibles en présence de la protection à outrance exercée par nos voisins, voilà la situation qu'on nous prépare.

(1) M. Scailquin, l'ancien député pour Bruxelles, voulait se rendre au Congo. Il mourut quelques jours avant son départ. Une victime qui échappe aux détracteurs de l'œuvre grandiose.

Comme le travail des classes laborieuses est la source de l'argent que dépensent les classes dirigeantes, celles-ci ouvriront les yeux quand il sera trop tard et reconnaîtront qu'elles ont été les instruments du désordre épouvantable qui suivra cette misère générale. L'Europe en ressentira le contre-coup. *On n'affame pas impunément une population de 6 millions.*

Une colonie est encore précieuse en ce sens qu'elle est une soupape de sûreté. Les natures passionnées, les Penn et tant d'autres, qui jadis agitaient et déchiraient la patrie ont trouvé dans les terres lointaines, où tout était à faire, où tout était à créer, un vaste champ pour leur activité débordante. La colonisation a délivré l'Angleterre et la Hollande des luttes intestines. Ces deux nations lui doivent une splendeur étonnante qui fait l'admiration du monde entier.

« Une colonie peut donc être pour la métropole un grand élément de prospérité et ne rien rapporter au trésor. »

Regrettons-nous les cinquante millions qu'a coûté le palais de justice? L'économiste approuve toute dépense qui donne de l'activité au travail, embellit et agrandit la patrie. L'esprit terre à terre ne voit que l'intérêt immédiat, celui qui tombe sous les yeux ; il considère comme des charges regrettables, des dépenses folles toutes celles qui ne rapportent pas, tout argent employé en faveur des colonies, de la religion, de l'instruction et de l'armée. Le penseur voit plus loin et considère les avantages indirects de ces dépenses. Il sait que les possessions lointaines augmentent la virilité, l'énergie, la puissance d'un peuple ; il sait que tout sou du budget des colonies rapporte parfois aux nationaux des cen-

taines de francs ; il sait que le budget du culte sert à enseigner à l'homme ses devoirs envers lui-même et le prochain, le maintient dans le chemin du devoir et de l'honneur ; il sait que le budget de l'instruction procure à tous les enfants de la patrie les moyens de concourir à la prospérité générale ; il sait que l'armée est nécessaire pour conserver les résultats acquis tant que l'homme aura des passions, tant qu'il restera tel que Dieu l'a fait.

Le Roi a mis le Congo sous la protection intéressée de toutes les puissances. En vertu de l'acte de Berlin l'étranger est assimilé au national. Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires comme des marchands. Dans la Belgique hospitalière l'Allemand, l'Anglais, le Français, tout étranger lutte avec nos compatriotes à armes égales. Mais dans la colonie comme en Belgique nous avons l'avantage d'être chez nous (1).

(1) 80 p. c. des affaires dans les colonies anglaises se font par les Anglais et encore sur le cinquième qui reste ils perçoivent des bénéfices indirects. Plus de la moitié des articles exportés du Congo entrent en Belgique ; presque la moitié des articles importés sont originaires de la mère-patrie. Le mouvement commercial sera de 25 millions (5 millions de plus que l'année précédente). Le chemin de fer établi, il atteindra promptement 100 millions.

L'Art. 10 de l'acte général de Berlin assure la neutralité du Congo aussi longtemps que cet Etat remplira les devoirs que la neutralité impose.

Art. 12. Dans le cas où un dissentiment sérieux s'élèverait, on recourra à l'arbitrage.

Le peuple des Etats-Unis reconnut le premier l'Association internationale africaine comme un Etat souverain et ami. L'Allemagne fut le second. Le prince de Bismark prit l'initiative de provoquer une entente entre les nations pour fixer la situation de cette Association. Le Congrès de Berlin s'ouvrit et l'Etat indépendant du Congo sortit de ses délibérations en 1885.

Le Belgium-Congo, cette terre de tous, ce trait d'union entre toutes les nations est entre les mains d'un peuple foncièrement tolérant, hospitalier, intermédiaire obligé des races dans leurs rapports intellectuels et matériels grâce au don des langues qu'il possède.

Les colonies ont fait la force et la grandeur de Carthage et d'Athènes. Mais Athènes et Carthage succombèrent quand elles voulurent arbritairement empêcher Sparte et Rome de faire comme elles.

L'Angleterre si riche en colonies, pour assurer du travail à ses nationaux, fait chaque jour de nouveaux sacrifices en hommes et en argent pour les étendre. Toues les grandes puissances imitent son exemple. Seuls les Belges, paraît-il, savent vivre de l'air et du beau temps.

Nous étouffons dans des frontières trop étroites. Un million de Belges sont éparpillés dans tous les pays. Des compagnies d'immigration entreprennent à forfait d'embaucher nos hardis et excellents travailleurs, les enrôlent pour des contrées malsaines (1), les amènent aux zones torrides où ils ne sont ni soutenus, ni protégés, où ils vivent dans une misère épouvantable et meurent de privations (2).

Ne faut-il pas mieux que nos ouvriers travaillent dorénavant chez nous et pour nous, dans un pays où ils se sentent chez eux, au Congo, dans ce prolongement de la Patrie?

Personne n'est forcé de s'y rendre, on y va librement, de bon cœur et de plein gré.

(1) Combien sont morts à Panama, pays autrement malsain que le Congo.

(2) Lire la dernière interpellation de M. Colfs, député pour Bruxelles.

Nos Borrains piochant huit ou neuf cents mètres sous terre, sans air et sans lumière, dans la crainte continuelle de grisou ; nos ouvriers de fabrique peinant dans une atmosphère de corruption, souffrant de la nécrose, sont autrement exposés et à plaindre que les Belges au Congo bien nourris, bien logés, travaillant en plein air, gagnant un gros salaire, ne s'engageant que pour un temps déterminé et revenant dans le pays avec un petit pécule.

Celui qui craint d'étendre ses domaines quand il peut le faire légitimement recule, la virilité lui manquera un jour pour défendre ce qu'il a. Sans doute des difficultés s'attachent et il ne peut en être autrement, à la possession de beaux biens. Si ces difficultés nous effraient, abandonnons lâchement à l'étranger toutes les parties de notre territoire qu'il convoite. Reculons, reculons toujours et le lion belge finira par disparaître.

Rien ne s'obtient sans peine. Des sacrifices il en faudra toujours. Dieu le veut. Le sang des martyrs a préparé le triomphe de l'Église.

D'aucuns les larmes aux yeux, d'autres la menace à la bouche nous conseillent de renoncer au Congo et soutiennent qu'aucun État ne se donnera la peine de ramasser ce joyau si jamais nous le jetons.

Fasse le ciel qu'ils disent vrai et que l'abandon de la colonie, de cet état tampon, ne donne pas lieu à des compétitions sanglantes.

Opinion d'un grand poète français sur la traque des Belges :

« Sans les Belges, il faudrait, dit M. Coppée, pour » faire la récolte en France employer les grands

» moyens et mettre en réquisition les pantalons rouges. » J'avoue que je suis pénétré d'estime pour ces braves » Belges si laborieux. Ils se lèvent au point du jour, » ne rentrent qu'à la nuit tombée, et tout le temps, en » pleine campagne, sous l'ardeur du soleil, ils travail- » lent comme des forçats. A peine s'accordent-ils une » heure de sieste! Dix sous par tête et par jour, voilà » leur dépense. Tout au plus le dimanche après la » messe, car ils vont à la messe, font-ils quelquefois » une petite débauche. Pauvres gens! Quelle vie tout » de même!

» Le poète dit ensuite que ces durs tâcherons ont » l'indurance au travail, l'extrême sobriété, le goût de » l'épargne.

» Hier encore, continue-t-il, j'en ai vu quelques- » uns. Ils mangeaient du lard sur un chanteau de pain » bis. Tout dans leur humble et robuste aspect, expri- » mait les antiques et précieux instincts, les simples et » immortelles traditions de la race humaine. Ils m'ont » fait éprouver une émotion étrange où il y avait du » respect et aussi de la tristesse. Est-ce que, vraiment, » nous n'en aurions plus en France des paysans » comme ceux-là ? »

Le Congo.

Le Dieu qui fit le soir, le Dieu qui fit l'aurore
Est le Dieu que j'invoque, est le Dieu que j'adore ;
Éclaire ma pensée, inspire tous mes vers,
Répands-y l'harmonie, ô Dieu de l'univers.

I

LES VOEUX DU PEUPLE BELGE.

Des peuples affranchis, opulente Belgique,
Sois le trait d'union, le centre sympathique.
Pays, béni du ciel, que tes sages travaux
Ouvrent à l'univers une ère exempte de maux.
Accomplis au Congo ton œuvre salutaire ;
D'une durable paix sois la pierre angulaire ;
Fasse que desormais les libres nations
Prennent pour champ d'honneur les expositions ;
Que le monde éclairé, par un effort immense
Dissipe toute erreur, l'envie et l'ignorance.
Toi, forte Autriche, agrafe avec vigueur et tact,
Le ceste protecteur des races en contact,
Cette chaîne sacrée, admirable et solide,
Dont tout petit Etat est un chaînon splendide.
Belges, Suisses, Roumains, Bataves, Autrichiens,
Du repos général soyons les vrais gardiens !

II

LE CONGRÈS DE BERLIN.

Détruire un dernier servage,
Affranchir le noble slave,

Fut ton glorieux ouvrage,
Le premier de tes bienfaits,
Et ton immortel succès,
Juste et consolant congrès.
Délivre les noirs esclaves
De leurs barbares entraves ;
Qu'ils goûtent les fruits suaves
De la vraie égalité,
De la sainte humanité
Filles de la vérité.

Rayonnement divin qu'une âme au loin découvre ;
Le nuage de mal sous tes feux sacrés s'ouvre ;
Tu brilleras un jour, séraphique rayon,
Sublime vérité, flambeau de la raison :
L'Africain entendra l'humble missionnaire
Annoncer l'Evangile et l'appeler son frère.
Il aimera le Dieu, le Dieu de l'homme blanc
Qui pour sa délivrance a versé tout son sang.
Le bien, le beau, le vrai, la vertu, l'innocence
Rendront la joie à l'homme en rendant l'espérance,
Reluis saint étendard, céleste labarum,
Humanité sauvée, entonne un Te Deum !

III

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Toute bonne action largement récompense.
La sagesse des Rois amène l'abondance.
Fortunés habitants du pays le plus beau,
Des rivages baignés par la Meuse et l'Escaut,

Ce siècle de progrès a fait d'un sol fertile,
Doux et riant séjour du citoyen tranquille,
Du laboureur aimant et le trône et l'autel,
Des splendides cités, un centre industriel.
Pénible est maintenant la lutte pour la vie,
Faute de débouchés, faute de colonie
Un Roi sage et prudent nous procure au Congo
La colonie immense et le vaste entrepôt.
De là s'écouleront dans les terres d'Afrique
Les produits estimés de la libre Belgique.
Là nos Belges vaillants, l'olivier dans la main
Courront s'initier au négoce lointain ;
Et ce double bienfait, ranimant l'industrie
Redonnera l'aisance à la chère Patrie.
Jadis Constantinople eut son prince flamand. (1)
Baudouin l'Empereur nous ouvrit l'Orient.
Cet empire rendit les Flandres opulentes :
Mille rapports forcés, des liaisons fréquentes
Fournirent au pays d'utiles débouchés,
Animèrent nos ports, peuplèrent nos cités ;
Aux yeux émerveillés d'une Reine de France
Mille reines un jour montrèrent l'opulence

(1) « Parmi les innombrables légions que l'Europe occidentale » envoya vers la fin du XIe siècle pour enlever le tombeau de » Jésus-Christ aux infidèles, il en est qui se font remarquer tout » d'abord par une attitude plus réfléchie, par une meilleure disci- » pline, par un armement plus complet et mieux entendu, par » une plus grande prévoyance dans la marche, par plus de tac- » tique chez les chefs, par plus de confiance chez les soldats. Ces » légions sont celles que fournit la Belgique et qui marchèrent » sous les ordres de Godefroid de Bouillon. » (BRIAVOINE.)

Du port où s'embarqua le célèbre Behaim
Qui le premier foula le sol américain (1).
Salut Belgique active et si bien outillée,
Par ta position sûrement appelée
A devenir du Monde un entrepôt central
Et par l'usage aisé, devenu général,
De deux parlers divers, chacun indispensable,
Placée au cœur du monde en interprète affable.
Salut noble Lion, libérateur du noir;
En toi le fils de Cham a mis tout son espoir :
Il bénit ta grande œuvre, admirable Belgique,
Il bénit tes héros, leur descente en Afrique.
Le monde émerveillé constatant tes progrès,
Secondant tes efforts, acclame tes succès.

(1) Certains géographes prétendent que Martin Behaim eut le premier l'idée de découvrir des terres en s'enfonçant dans l'Atlantique. Il partit de Bruges vers le milieu du xv^e^ siècle, découvrit le Brésil et poussa jusqu'au détroit de Magellan. Son globe et ses cartes se conservent à Nuremberg.

Riccioli assure que Christoph Colomb a fait usage des cartes marines de Martin Behaim. Le géographe Doppelmayer de Nuremberg était du même avis et ajoutait qu'elles avaient également servi à Magellan. C'est dans ce voyage que Martin Behaim commandant un navire qu'Isabelle, épouse de Philippe le Bon, lui avait confié, découvrit les Açores en 1449 selon les uns, en 1460, suivant Ortelius. S'éloignant des côtes, il s'avança le premier avec hardiesse dans les mers qui devaient plus tard ouvrir à Colomb la route de l'Amérique.

Les Américanistes s'appuyant sur les sagas islandaises (Sagas flamand sagen, dits) attribuent la découverte de l'Amérique aux Scandinaves, Nordmannen, Vikings. Sous la conduite de Leif Erikson ils trouvèrent l'an 1000 le chemin de la côte Est de l'Amérique, l'Helluland (Labrador).

La gloire de cette découverte revient incontestablement à l'illustre Génois, car de son voyage date la colonisation du nouveau monde par les habitants de la vieille Europe.

Les chantres du Parnasse aux accords de la lyre
En célébrant les preux de ton nouvel empire,
Immortaliseront le nom du Souverain,
Appelé dans leur chant Léopold l'Africain.

Bruxelles-Ixelles, 10 juillet 1895.

Finis coronat opus.

